

Joseph [Nicéphore] Niepce de St Victor

Confrère de l'Oratoire

Entré : 1786

Sorti à la Révolution (août 1789)

Né à Chalon-s. Saône (Saône et Loire) le 7 mars 1765.

Mort à St-Loup de Varennes (id) le 5 juillet 1833

Notes bio. bibliographiques

E. Bonnardet
pr. de l'Oratoire

Voir :

Le Magasin pittoresque, année 1882, page 351.

Amédée Matignon et Félix Vial : Les Maîtres de la Lumière, Larousse, Les livres Roses, N° 421

Almanach du Nouvelliste janvier 1934, p. 41.

Le Nouvelliste de Lyon, Nos 4 et 5 juin 1933.

Le Matin 7 mai 1933.

La Croix : 5 et 6 Novembre 1937.

Le Figaro littéraire, 7 janvier 1939. article de Raymond Lécuyer.

Henrienne : La Découverte de la photographie, Paris, 1892, gr. in 8, de 162 p. et 6 planches hors-texte

Hoefer : Nouvelle Biog. générale, Paris, Didot, 1862, 6 xxxviii, col. 54.

Ernest Lacan, dans le Moniteur du 16 janvier 1853

La Lumière, année 1851

Nieper de S. Victor : Recherches photographiques suivies de considérations par M. Chevreul avec une
préface biographique par M. E. Lacan.

- Thèse de philosophie (en latin) imprimée, de J. Latine, défendue le 1^{er} août 1782 au collège royal de l'Oratoire d'Agon.
(A.N. M 230 - 38⁵)
- « Dix huit confrères et permis à M. Joseph Nieps teneur de Châlons sur Saône et à M. Claude Nieps (sic) de prendre l'habit » lundi 28 avril 1786.
(A.N. MM 592 f° 364 & M 228^B - 30 f° 9 recto)
- Visite de la maison de l'Institution (de Paris) du 31 août au 7 septembre 1786.
« ...
« C^{re} Joseph Nieps de Châlons sur Saône teneur
« C^{re} Bernard Nieps de Châlons sur Saône teneur »
(A.N. MM 597 (prendre le volume à l'envers) f° 98)
- x - Catalogue des prêtres
Joseph Nieps, clerc né à Châlons sur Saône le mars 1765, reçu le 28 avril 1786.
1787, 6^e à Angers
Bernard Nieps, clerc --- (idem) le 12 (sic) août 1786, reçu le 28 avril 1786.
1787, préf. de pens. à Angers
(A.N. MM 613 f° 247)

(2)

- « Noms, surnoms, origines, pays, âge, études, ordres, entrée et réception de ceux qui ont été admis pour faire les exercices de piété qui se pratiquent dans la maison de l'Institution de la congrégation des prêtres de l'Oratoire - à Paris - - :
1786.

« Le C^{re} Joseph Niepu tonsuré de Chalon sur Saône né le mars 1765 de feu M. Claude Niepu receveur des Consignations à Chalon sur Saône et de mad. Claudine Barrault ses père et mère, ayant fait ses études d'humanité et de philosophie au collège de Chalon, est entré le 13 avril et a été admis le 28 du même mois »
idem pour Bernard
(A.N. ?)

X - Catalogue des prêtres 1786
Le C^{re} Joseph Niepu tonsuré de Chalon sur Saône né le mars 1765 de feu M. Claude Niepu receveur des Consignations à Chalon sur Saône et de Madame Claudine Barrault ses père et mère, ayant fait ses études d'humanité et de philosophie au collège de Chalon, est entré à l'Inst. le 16 (sic) avril et permission de prendre l'habit le 28 avril 1786.
Il paye la pension ordinaire. (A.N. MM 646 f^o 57, 1^{re} M)

Idem pour Bernard

(A.N. MM 616 f° 57, n° 412)

(3)

« Le C^{re} Joseph Niepu de l'Inst. de Paris à
Angers pour la sixième »

« Le C^{re} Bernard Niepu de l'Inst. de Paris à
Angers pour la pension » lundi 18 septembre 1786.

(A.N. MM 592 f° 368 & M 228^B - 30 f° M — à

noter que sous cette seconde cote, on trouve :

« ... Joseph Niepu de l'Inst. de Paris à Angers
pour la ~~pension~~ (sic) sixième » - Sous cette
même cote, 4 lignes après Bernard, on lit :

« Le C^{re} Jean Labenne de Soissons à Angers
pour la troisième ».

« Ordre des collèges --- 1786 - 87

Angers :

Supérieur

Préfet

Mathématicien

Physicien

Logicien

Rhetoricien

2^e

3^e

4^e

5^e

6^e

Préfet de Pension

Résident

~~M. de la Roche~~ M. de la Roche

de RP. François Claude Roy

de P. François Moisset

de P. Roussel

de C^{re} Joseph Plessis

de C^{re} Sébastien Gervais Héron

de C^{re} Pierre Pomponne Amélie Lochet

de C^{re} Jean Baptiste Guillebert

de C^{re} Jean Labenne

de C^{re} Claude François Brayer

de C^{re} Jean Michel François Chambelle

de C^{re} Joseph Niepu

de C^{re} Bernard Niepu

de C^{re} Estienne Dusnois

(A.N. MM 592 f° 378)

— pour 1787-88, même cote (MM 592) f°
394-395. Tous les raigents sont montés
d'une classe: Labene est en 2^e, Joseph
en 5^e, Bernard en 6^e. A noter que, par
erreur, on a précisé « minor » pour Joseph,
« major » pour Bernard.

— Angers 1787-1788

	entrées	admissions
2 ^e C ^{re} ^{Cervais (sic rajouté)} Jean Labene	9bre 1782	Mars 1788
5 ^e C ^{re} Joseph Niepu	Avril 1786	
6 ^e C ^{re} Bernard Niepu	Avril 1786	

— (A.N. M 228^B - n° 25¹ f° 83 verso)
Bernard inscrit en Droit (19/12/1787) Arch. M. & L. Visite du Droit du
19/12/87 au 31/07/90

— « Le C^{re} Joseph Niepu d'Angers au collège
de Troyes pour la sixième » 13 octobre 1788

— (A.N. M 228^B - n° 30 f° 29 recto & MM 592 f° 413)
Bernard "maître es Arts" (22 août 1788). Arch. Maine et Loire D⁵, sous
le n° 61

— Ordre Angers 1788-89

4^e: du C^{re} Bernard Niepu
(A.N. MM 592 f° 417)

— Niephore ne figure pas dans l'ordre du
collège de Troyes, au 31 décembre 1788
(A.N. MM 592 f° 425)

— Liste générale.

Troyes
« Le C^{re} Joseph Niepu (sic) Sorti de l'oratoire »

— (A.O. IX² (14))
Bernard bachelier (11/07/1789) Arch. Maine et Loire D⁵, sous le n° 38

— Acte de visite au collège de Troyes du
14 au 18 août 1789. Niphore n'y
figure pas.

(A.N. 5 67995^B)

— « Le C^{re} Bernard Nieps de Angers à Nantes
pour travailler à la pension » 13 novembre 89
(A.N. MM 592 f° 441 & M 228^B - n° 30 f° 39 verso)

— Ordre des maisons d'études --- 1789-90
Angers.

« Résident. Le C^{re} Joseph Bernard Nieps »
30 décembre 1789.

(A.N. MM 592 f° 444)

— 1790. Bernard Nieps, 23 1/2 ans est à
Angers le 1^{er} avril.

(A.O. 1X² (16))
— Bernard Fac de Droit (31/07/1790) Arch. M. & L. 3D3 Appel des Etudiants,
sous le n° 40

— « Le C^{re} J. G. Labenne de Vendôme à
Dijon pour y résider à la maison ancienne »
15 octobre 1790.

(A.N. M 228^B - n° 30 f° 50 verso & MM 592 f° 469)
— Bernard licencié en Droit civil & canon Arch. M. & L. D23 (1790)

— 1791 - 24 avril. Bernard Nieps prête
serment à la Constitution Civile du Clergé.
(ANDEGAVIANA - 1914 - 14^e série - p. 522)

— 1792 - août. Bernard Nieps quitte l'Oratoire
dissout par le décret de l'Assemblée
Législative du 18 août
(ANDEGAVIANA - 1914 - 14^e série - p. 532)

ANGERS

NICEPHORE AU PERE
LATOURE

extrait de

Dokumentii po
istorii fotografii

prefața de Kravet
Leningrad
1961

1

Н. и Б. Ницесы — о. Латуры

30 декабря 1787

30 Xbre 87

La grace de J[ésus] C[hrist] me soit accordée par vos mérites.

Mon très Révérend père,

La raison qui m'a déterminé à ne pas communiquer au R[évérend] P[ère] Supérieur mon dernier projet, c'est que doutant que ma chère mère voulût et pût y souscrire, vu l'embarras où elle se trouve, je craignois de la compromettre en quelque manière aussi bien que moi. J'ai suivi en cela les conseils d'un ami qui partage ma confiance; je crois être assez heureux pour en compter plus d'un actuellement. Mon très révérend père, je fais la pension, comme vous le savez. Vous devez être étonné comme tout le monde que le conseil m'ait chargé d'un emploi semblable à celui-là dans le collège même où j'ai échoué, ayant pour pensionnaires des écoliers de ma classe; c'est beaucoup m'exposer; mais sans oser blâmer la conduite du conseil, à mon égard; le motif qui l'a fait agir doit || réveiller en moi les sentimens de la plus sincère reconnaissance; ce motif n'est autre chose que la crainte de séparer deux coeurs unis par les liens d'un [sic] amitié tendre et sans bornes. Un procédé aussi honête [sic] et délicat ne peut qu'alléger beaucoup le poids de mes entraves. Je ne saurois me dissimuler toutes les peines, tous les ennuis que j'aurai souvent à dévorer, mais le sentiment de la douleur est bien diminué, lorsqu'une âme sensible le partage. D'ailleurs une année n'est pas une éternité; mon successeur qui ferait la pension veut bien me soulager, au moyen de quoi je suis tranquille pour le présent. J'ai fait des réflexions [sic], j'ai prié ma très chère mère de ne plus songer à la pension que la crainte et l'incertitude m'avoient engagé à lui demander. Je serois au désespoir, mon très révérend père, que nous répandissions de l'amertume sur des jours aussi précieux, plus précieux même que les nôtres. Seroit || il possible que nous fussions la cause de l'altération de sa santé, des maux, des chagrins cuisants qu'elle éprouve? O ciel, nous nous croirions les plus malheureux, les plus criminels de tous les hommes! Que cette bonne mère, cette tendre mère se console donc; qu'elle se persuade que notre bonheur sans le sien est une chimère; que nous sommes ce que nous fâmes toujours — des fils peut-être remplis de défauts et d'imperfections, mais des fils pleins de sensibilité, pleins de respect et d'attachement || pour elle. Vous, mon très révérend père, que ce nom nous rappelle un précieux souvenir! Daignez être l'organe de nos sentimens auprès de ma chère mère; lisez lui, je vous prie, cet article; le tems est peut-être

plus proche que jamais, où la certitude de notre vocation dissipera ses inquiétudes. Je ne [sic] suis on ne peut plus sensible à tout l'intérêt, à toutes les bontés, à toutes les marques d'amitié, que vous voulez bien nous témoigner; vous vivrez dans nos coeurs aussi long-tems que la mémoire de vos bienfaits. Comptez, je vous prie, autant sur notre attachement que sur notre reconnaissance, et daignez agréer plus particulièrement que jamais l'assurance de nos prières et de nos vœux, avec celle des sentimens respectueux avec les quels nous avons l'honneur d'être,

Mon très révérend père,
Vos très humbles et [très]¹
obéissans serviteurs et
Conf[rères] Nicéphore,
Bernard Niépce.

A Angers le 30 X^{b(re)} 87.

P. S. Nos respects, je vous prie, au R. P. Alamany etc.

Писано рукою Нисефора Ниепса. Запечатано сургучной печатью под графской короной. Почтовый штемпель: «Angers».

Adresse: Au Révérend, Le révérend père Latour, Superieur du Seminaire de l'Oratoire, à Châlons sur Saône. A Châlons — Sr Saône.

Перевод:

30 декабря 1787.

Благодать Иисуса Христа да будет мне ниспослана по Вашим заслугам.
Преподобный отец!

Причина, побудившая меня не сообщить его преподобию отцу настоятелю моего последнего проекта, заключается в том, что я, сомневаясь, чтобы моя дорогая матушка захотела и могла с ним согласиться, имея в виду те затруднения, в которых она находится, опасался каким-нибудь образом поставить и ее и себя самого в неудобное положение. В этом отношении я последовал совету одного друга, который пользуется моим доверием; мне кажется, что я настолько счастлив, что в настоящее время могу насчитывать таковых довольно много. Преподобный отец, я, как Вы знаете, работаю в пансионе. По всей вероятности, Вы, как и все, удивляетесь, что Совет поручил мне такие обязанности в том самом коллеже, в котором я провалился, вверив мне притом учеников моего же класса. Этим совет поставил меня в очень опасное положение; я не смею порицать его поспешия по отношению ко мне; напротив, причина, побудившая его действовать в таком смысле, возбуждает во мне чувства живейшей признательности; эта причина сводится к боязни разделить два сердца, соединенные узами столь нежной и безграничной дружбы. Такой великодушный и деликатный образ действия может только облегчить в сильнейшей степени тяжесть моих переживаний. Я не скрываю от себя всех трудностей, всех неприятностей, которые мне предстоит пережить, но чувство горести, конечно,

¹ Вырвано с печатью.

PAUL JEANNIN-NALTET

9, IMPASSE HENRI BOUCHARD

DIJON

TÉL. 32-52-43

Le 21 Février 1973

Mon père,

Je vous adresse tous mes remerciements
pour votre lettre et le document
qui l'accompagnait au sujet de
Nicolette Niece

Même si les références ne sont pas
très nombreuses, les renseignements sont
intéressants.

C'est en le recoupant sans cesse
que l'on peut arriver à avoir une

certitude.

Je vous suis très reconnaissant
de m'avoir répondu si vite
et je vous prie de croire à l'expression
de mes sentiments respectueux

Paul Jean Vaché

9 Rue Bondaloue - Paris - 18^e
ce 25 février 1942

EMMANUEL
SOUGEZ

EMMANUEL SOUGEZ
Chef du Service Photographique
de L'ILLUSTRATION

13, rue St Georges, Paris (9^e)

Monsieur,

Combien je suis coupable de
vous avoir fait attendre ces quelques des
photographies prises à Saint-Estache, que
je ne vous ai envoyées que samedi dernier.
Pardonnez-moi, je vous prie, car votre
complaisance à mon égard valait plus
d'empressement. Mais, à vrai dire, je
voulais, en même temps, vous remettre
quelques photographies sur Niépe pour le
tirage desquelles je n'ai pu trouver
encore un instant. Vous les aurez
bientôt, cependant, car je me permettrais
de vous les apporter moi-même l'un des
jours où je pourrais vous rencontrer à
l'église.

Et je vous disais combien les
renseignements que vous avez bien voulu
me communiquer et ceux que vous venez
d'y ajouter encore me sont précieux pour
le travail que je poursuis sur la vie

de Niépe ; combien, aussi, je suis touché
de votre amabilité et vous en suis recon-
naissant.

Je vous renouvelle mes remerciements
et vous prie d'après Maurien, l'expression
de mes sentiments respectueusement dévoués.

Em. Sangz.

Le confrère Bernard Niepce.

Il est appelé Joseph Bernard dans les listes MM 613 et MM 617
mais Bernard seulement dans MM 616

né à Chalon sur Saône le 12 août 1766 (m 16)
clerc tonsuré, entré à l'Institution (de Paris) le 13 avril, reçu le 28
avril 1786. (Mêmes indications généalogiques que pour son frère).

Fonctions:

Avril 1787-août 1788: Angers préfet de pension, pour se préparer à une classe.
1788-1789 Angers, régent de 4^e
1789-1790 Angers, résidant sans fonctions définies pour lui
permettre de travailler à sa propre formation.

1790-1791)

1791-1792)

-d°-

Le confrère Joseph Nicéphore Niepce

est appelé Joseph Nicéphore dans les listes MM 613 et MM 617.

mais Joseph seulement dans la liste MM 616 (qui semble être la plus
ancienne, celle que l'on remplissait au moment de l'entrée).

Effectif du collège d'Angers pour l'année 1788-1789:

Supérieurs: le P. François Claude Roy

Préfet: P. Jean Doué

Mathématicien: P. Alexandre-Louis Gautier Benaben

Physicien (sic): C. Sébastien Gervais Héron

Logicien: C. Louis-Joseph Pléssis.

Rhétoricien: C. Pierre Pomponne Amédée Pocholle (?)

2^{de}: C. Claude François Brayer

3^e: C. Jean-Michel François Champbattu.

4^e: C. Bernard Niepce

5^e: C. Toussaint Dieu-donné Sauveur

6^e: C. Victor Charles Alexandre Monier

Suppléant du collège: C. Claude Meroillon

Suppléant de la pension: C. Pierre-Louis Blain

Préfet de pension: C. Léonard Gravelat

(je n'ai pu aller à
Angers 1787-1788)

Effectifs du collège de Troyes en 1788-1789:

Supérieur: Le P. Claude-Hugues Baudin

Préfet du collège: C. Claude Etienne Racle

Physicien C. François Jean Goujon.

Logicien: C. Esprit-Dominique Etienne

Rhétoricien: C. Charles-Joseph Grassetaux (?)

2^{de}: C. Michel Bouillé

3^e: C. Jean-Tristan Grangier

4^e: C. Modeste-Auguste Etienne

5^e: C. Pierre-François Le Maigre du Soudet (?)

6^e: C. Joseph Nièce (sic).

Suppléant de pension: P. Claude Etienne Dumont

Préfet: C. Michel Hautbert.

(le nom de Bouillé avec le mot "sorti de l'Ors".
et remplacé par C. Denis Maulejean)

Monroe

1° Il n'y a pas, il n'y a jamais eu à l'Oratoire de "nom de religion". Il serait impensable qu'un jeune novice ait reçu un nouveau nom à son arrivée dans la Congrégation. Puisque Niepce n'a reçu à son baptême que le nom de Joseph (ce que j'ignorais), et qu'il est marqué sur les registres d'entrée comme Joseph Nicéphore, il faut en conclure qu'il avait ajouté ce second nom ~~entre ces deux dates~~: soit à sa confirmation (on donne parfois un autre prénom que celui du baptême), soit par une fantaisie d'étudiant, ~~au cours de ses études~~, s'il a été attiré par la signification de "Nicéphore" = porte-victoire. Le fait que son prénom usuel à l'Oratoire semble avoir été encore Joseph, mais qu'à partir de la Révolution c'est plutôt Nicéphore, me paraît dénoter de sa part une sympathie pour ce dernier nom.

2° A l'entrée à l'Oratoire, depuis les origines, les jeunes gens qui avaient une certaine fortune promettaient habituellement de payer une pension (assez variable selon les cas) pour subvenir à leurs besoins pendant leurs études ou plus généralement pendant le temps qu'ils ne rempliraient pas dans la congrégation une charge rémunérée. Je ne sais ce que pouvait représenter la pension moyenne à la veille de la Révolution. (Plusieurs promettaient 300 Lira)

3° Le régent était à la fois professeur et surveillant: chaque classe avait son régent qui suivait ses élèves à peu près toute la journée et leur enseignait à peu près tout (il n'y avait ^{pas de la part de} guère de professeurs de spécialités.) Le préfet de pension les prenait seulement pour des activités communes, réfectoire, dortoir, certaines récréations etc. Le rôle de régent n'était pas du tout une tâche ingrate ni dévaluée. En général les régents suivaient leurs élèves en montant d'une classe chaque année et le fait que Niepce n'eut pas cet avantage mais fut envoyé ailleurs pour enseigner encore la sixième apparaît bien comme une sanction (méritée??), et l'on comprend qu'il en fut blessé.

4° Son frère Bernard était entré en même temps que lui au noviciat. Il ne quitta pas la Congrégation, mais y était encore lorsque celle-ci fut dissoute en 1791. D'après les registres on en 1766. D'auc 23 ans en 1789.

5° Il est en effet assez vraisemblable que le jeune Nippce, porté dès son jeune âge vers les études scientifiques, se soit senti incompris ou empêché par des supérieurs qui voulurent lui faire suivre la filière habituelle. A-t-il été trop impatient? Il existait dans les collèges de l'Oratoire (pour les grandes classes) des professeurs de mathématiques, de physique etc. Donc il n'est pas impensable qu'il y ait eu pour lui des possibilités de ce côté. Mais il faudrait savoir comment la situation se présentait à Angers ou à Troyes.

Je vous joins encore quelques précisions tirées des listes officielles

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués.

PAUL JEANNIN-NALTET

9, IMPASSE HENRI BOUCHARD

DIJON

TÉL. 32-52-43

5 mars 1973

Père AVARAY
75 rue de Vaugirard
75006 PARIS

Mon Père,

J'ai étudié avec attention le texte que vous m'avez adressé au sujet de Nicéphore Niepce, et je viens faire appel à vos lumières pour quelques détails.

1) Il est question du confrère Joseph Nicéphore ; or Niepce (l'inventeur de la photo) a été baptisé sous le nom seul de Joseph, et son acte de naissance porte ce seul prénom.

Nicéphore ne serait-il pas un nom de religion ? Saint-Nicéphore pourrait être un patron valable pour le jeune clerc.

Etait-ce une coutume à l'Oratoire ?

Dans l'affirmative, le fait que Niepce ait gardé toute sa vie le prénom de Nicéphore tendrait à prouver que s'il avait rompu avec l'Oratoire, il n'avait pas rompu avec la religion.

2) Que signifie : promettre une pension ordinaire ?

3) Dans un livre d'Armand Caillat : "La Famille Niepce", l'auteur parle de "La tâche ingrate que les Oratoriens avaient assignée à Nicéphore, dont ils avaient fait, pour débiter, un simple surveillant".

Le rôle de régent était-il vraiment celui d'un simple "pion" ?

4) Bernard Niepce, né en 1773 était désigné, en 1789 pour la régence de 4e. A 16 ans, n'était-il pas bien jeune ?

Quand est-il entré chez les Oratoriens ?

D'après Armand Caillat, il serait arrivé à Angers le 30 décembre 1787.

Quand a-t-il quitté l'ordre ?

5) Nicéphore Niepce aurait voulu se livrer sans plus tarder aux études de chimie.

En a-t-il été empêché par ses supérieurs ?

Ou, les Oratoriens, plus portés vers les Humanités, n'étaient-ils pas aptes à permettre de telles études chez eux ?

Le départ de Niepce serait mieux justifié par cette vocation contrariée que par les événements politiques.

Cette partie de la vie de mon illustre compatriote, laissée dans l'ombre par tous ses biographes, mérite d'être approfondie.

Je vous prie de croire, mon Père, à l'assurance de mes sentiments respectueux.

Paul Jean Nally

PAUL JEANNIN-NALTET

9, IMPASSE HENRI BOUCHARD

DIJON

TÉL. 32-52-43

16 février 1973

Le Père AUVRAY
75 rue de Vaugirard
75006 PARIS

R. le 18 II. 13.

Mon Père

Un entrefilet dans le "Courrier de l'ouest", au sujet du passage de Nicéphore Niepce chez les Oratoriens d'Angers, fait allusion à une mesure "d'extradition interne".

Il aurait été envoyé à Troyes "pour légèreté et manque d'autorité envers ses élèves".

9
Originaire de Chalon sur Saône, qui vient de célébrer le centenaire de la mort de Niepce, je m'intéresse à l'histoire de mon compatriote, et je m'adresse à vous, sur les conseils du Directeur des Archives de Maine et Loire.

Sans doute possédez-vous des pièces concernant le passage et le départ de Nicéphore Niepce de votre Ordre.

Pourriez-vous me donner quelques précisions à ce sujet. Si vous pensiez que la consultation de dossier présente un intérêt et si vous m'y autorisiez, je pourrais profiter d'un passage à Paris pour vous rendre visite.

En vous remerciant d'avance des renseignements que vous voudrez bien me donner, je vous prie de croire, mon Père, à l'assurance de mes sentiments respectueux

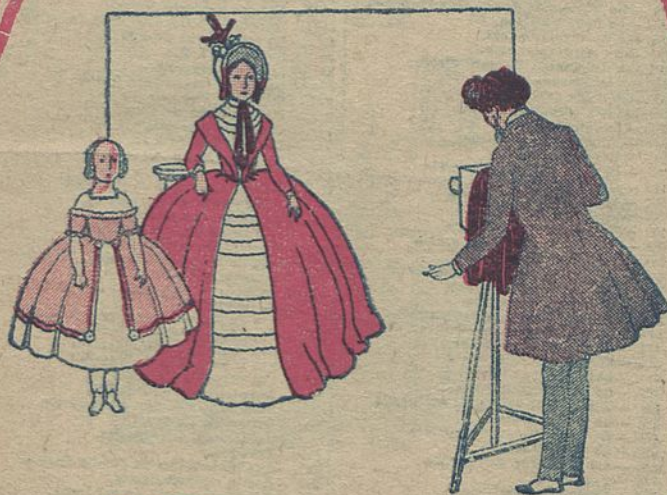
Paul Jean Naltet

découverte, MM. Niepce regagnèrent dans le courant de 1807 leur pays de Chalon, pour y organiser des expériences publiques.

50
centimes

LES
LIVRES ROSES
POUR LA JEUNESSE

N°
421



LES MAÎTRES
DE LA LUMIÈRE

par

Amédée MATAGRIN et Félix VIAL

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, Rue Montparnasse, PARIS (6°)

RE

ni déjeune avec quatre sous. Il est réduit en vasselage inférieure qui, les trois capable de peindre une

soleil ! Ah ! nous sommes ! ! Maintenant on ne se contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre midi, de faire partir le canon du Palais-Royal ; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un avant à trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Le soleil ! vous verrez qu'on en fabriquera des chandelles, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie ! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés : l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste ; celui-ci à l'air inspiré, cet autre à la simplicité apparente, on et la pose. Ils ne bougent blant de rien, ils sont tout blmer à quelque chose. et parfois touchants dans leur ls ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pittoresque, année 1882, page 351.

Année de Magasin et Félix Vial : les Maîtres de la Lumière, Larousse, les Livres Roses, N° 421

Almanach du Nouvelliste janvier 1934, p. 41.

Le Nouvelliste de Lyon

Le Matin 7 mai 19

La Croix : 5 et 6 Nov

Le Figaro littéraire

Effetienne : La Vie

Hoefel : Nouvelle Bi

Ernest Lacan, Dans

La Lumière, année 18

Nieper de S. Victor :

préface

LISTE DES VOLUMES EN VENTE

Série en couleurs

- | | |
|--|--|
| 267. — Les Aventures de Kiki. | 352. — Contes préhistoriques. |
| 268. — Les douze francs de Richard. | 353. — Les Jeux olympiques (3 ^e vol.) |
| 269. — Chants français (1 ^{er} vol.). | 354. — Le Petit Horloger. |
| 270. — La Force des Petits. | 355. — Sur les bords du Saint-Laurent. |
| 271. — Les Vacances aux Pyrénées. | 356. — Les Vacances sur la Plage. |
| 272. — Le Courage du petit Joana. | 357. — Légendes japonaises. |
| 287. — Chants français (2 ^e vol.). | 358. — Obéron, roi des Elfes. |
| 290. — Le Petit Ecrivain. | 359. — Le Lion Brutus. |
| 291. — Contes du Maroc. | 360. — Contes de ma tante. |
| 292. — Un jeune Limousin en Afrique occid. | 361. — Les Écoliers du Caucase. |
| 293. — La Gloire du petit Potier. | 362. — Légendes normandes. |
| 294. — Le Voyage de deux petits Parisiens. | 363. — Le Marchand de Venise. |
| 295. — Le Petit Musicien. | 364. — Au pays des gris-gris. |
| 296. — L'Invincible Gayant. | 365. — Le beau Sabot doré de Marie Vancalys. |
| 297. — Un futur Astronome. | 366. — Le prestigieux Cinéma. |
| 298. — Les Voleurs volés. | 367. — Guillaume Tell. |
| 300. — Molière et Cyrano. | 368. — Le petit Télégraphe. |
| 301. — Deux jeunes Aviateurs. | 369. — Les Histoires du père Simon. |
| 302. — Les Fillets bleus. | 370. — Histoire d'une volonté. |
| 303. — Un grand Explorateur. | 371. — Sur les rives du Gange. |
| 304. — Les Deux Routes. | 372. — Légendes des lacs. |
| 305. — Une Fee dans une marmite. | 373. — Le Petit Charpentier. |
| 306. — Conte d'Alsace. | 374. — Contes orientaux. |
| 307. — La Première Bicyclette. | 375. — L'Enfance de Pierrot. |
| 308. — Conte de l'Artois. | 376. — Un enfant peintre et musicien. |
| 309. — Au pays des Farroquets. | 377. — A bicyclette au pays des lacs. |
| 310. — Aventures d'un jeune savant. | 378. — La Leçon des guêpes. |
| 311. — Le Bon remède. | 379. — Contes du Plateau Central. |
| 312. — Un jeune écolier en Indochine. | 380. — Quentin Durward. |
| 313. — Les Joyeux Comédiens. | 381. — Aventures en Andalousie. |
| 314. — La Bonne Vengeance. | 382. — Gustave le hardi. |
| 315. — Le Petit Champion des courses. | 383. — La Bête du Gévaudan. |
| 316. — En Alsace. | 384. — Le Petit Canut. |
| 317. — La Tour du Prisonnier. | 385. — Les Exploits d'un brave mathurin. |
| 318. — Chants français (2 ^e vol.). | 386. — Voyage au pays mystérieux. |
| 319. — Les Vacances au Pérou. | 387. — Les Contes de grand'maman. |
| 320. — Le Savant petit Père. | 388. — Les Distractions d'un savant. |
| 321. — Une Famille normande au Canada. | 389. — Les Fêtes du Nouvel An. |
| 322. — Le petit Magicien. | 390. — Sous les ailes du moulin. |
| 323. — De Marseille aux Pyramides. | 391. — Aventures à la Terre des Fleurs. |
| 324. — Le Petit Mineur. | 392. — Contes de Carnaval. |
| 325. — Les Mystères de l'Égypte. | 393. — Un Bouquet de légendes. |
| 326. — Jean Bart. | 394. — Turenne. |
| 327. — Mémoires d'un Loup. | 395. — Les Histoires de l'oncle Joujou. |
| 328. — Aventures d'un petit Tailleur. | 396. — Récits mythologiques. |
| 329. — Un Glorieux manchot. | 397. — Nouveaux contes de ma tante. |
| 330. — La promesse de Carlo. | 398. — Les Gentilshommes de verre. |
| 331. — La Tour d'Avignon. | 399. — Récits légendaires des bords du Rhin. |
| 332. — Aventures d'un Grabe. | 400. — La Tempête. |
| 333. — Les bons Petits Lutins. | 401. — Le Petit violoniste. |
| 334. — Le Petit Cuisinier. | 402. — Au pays des Pampas. |
| 335. — Contes de Bretagne. | 403. — Les petits L. tins de Carnac. |
| 336. — Un Voyage en rêve. | 404. — Le Château des mots croisés. |
| 337. — Au Pays des Diamants. | 405. — La vocation de Duguay-Trouin. |
| 338. — Un Enfant de Génie. | 406. — Le Trésor des Farfadets. |
| 339. — Un Petit nègre au Klondike. | 407. — Antar, épopée arabe. |
| 340. — Le Petit magicien. | 408. — La Fortune de Pierrot. |
| 341. — Nouveaux contes de Noël. | 409. — Le petit Fanchin de Saint-Malo. |
| 342. — L'Ami des enfants. | 410. — Le Panquier des Lutins. |
| 343. — Une famille française en Mongolie. | 411. — Le Petit Sculpteur. |
| 344. — Les Jeux olympiques (1 ^{er} vol.). | 412. — Les Nains de la Forêt noire. |
| 345. — Aventures d'un jeune peintre. | 413. — Contes du Réveillon. |
| 346. — Deux Enfants à Madagascar. | 414. — Le Petit Ingénieur. |
| 347. — Les Jeux olympiques (2 ^e vol.). | 415. — Au pays du Négus. |
| 348. — La Mystérieuse aventure de Walter Taf | 416. — La Bataille du Géant et des Nains. |
| 349. — Les petits Celons. | 417. — Le petit maître de chapelle. |
| 350. — Les Légendes de la Mer. | 418. — Le Mystère de la T. S. F. |
| 351. — A travers le Far-West. | 419. — La Jeunesse héroïque d'un savant. |
| | 420. — Le Tisserand et l'enchanteur Merlin |

Pour paraître le 7 mai 1927

découverte, MM. Niepce regagnèrent dans le courant de 1807 leur pays de Chalon, pour y organiser des expériences publiques.

LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE NIEPCE ET DAGUERRE



UNE FAMILLE ÉTAIT RÉUNIE

I. — LA « LUNE CORNÉE » DE L'ALCHIMISTE ET LA MAIN DE MAHOMET

En avril 1807, sous les oliviers gris et les mimosas aux thyrses dorés d'une villa de Saint-Roch, en comté de Nice, une famille était réunie. Le maître de maison, M. Joseph-Nicéphore Niepce, alors âgé de quarante-deux ans, lisait un gros livre sur lequel se penchaient aussi sa jeune femme Marie et son garçonnet Isidore. A leur côté, un autre quadragénaire, au visage passionné de chercheur, faisait marcher un appareil compliqué, dont le bâti de bois et de métal supportait une sorte de brûleur, des récipients de cuivre, des tubes, un cylindre avec son piston, des

RE

si déjeune avec quatre sous
s. Il est réduit en vasselage
rie intérieure qui, les trois
capable de peindre une

soleil ! Ah ! nous sommes
it ! Maintenant on ne se
ontente plus de l'obliger,
haque fois qu'il se montre
midi, de faire partir le
anon du Palais-Royal ; on
e réduit à toute sorte d'em-
lois domestiques, et les
photographes le font tra-
ailler comme un nègre.
On viendrait me dire qu'un
avant à trouvé le moyen
l'en pomper les rayons et
le les mettre en bouteille
pour les revendre en détail,
que je ne m'en étonnerais
pas du tout. Le soleil ! vous
verrez qu'on en fabriquera
des chandelles, des allu-
mettes chimiques, des bri-
quets phosphoriques, des
boules de résine, qu'on s'en
servira couramment pour
allumer son cigare et faire
bouillir son pot-au-feu. Vous
verrez qu'on mettra l'entre-
prise en actions, comme le
canal de Panama, et que
vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien con-
venir que la photographie a
singulièrement multiplié les
formes du laid. Elle les con-
serve, elle les consacre, elle
les met en relief par la pré-
tention bête de la pose.
Grâce à elle, il n'est pas une
vulgarité qui ne s'affiche à
tous les coins de rue et
n'obsède le regard du pas-
sant. Encore si c'était la vul-
garité simple et digne, qui
désarme par sa bonhomie !
Mais non, c'est la vulgarité
bouffie, la laideur préten-
tieuse et solennelle. Dans
cette galerie vous trouverez
à peine, sur dix portraits,
une attitude naturelle, une
physionomie que ne con-
tracte pas une grimace, un
corps qui ne se dessine avec
emphase ou afféterie. Tous
les sourires sont étudiés :
l'un vise à l'air méditatif,
l'autre à l'air auguste ; celui-
ci à l'air inspiré, cet autre à
la simplicité apparente, on
et la pose. Ils ne bougent
absolument de rien, ils sont tout
semblent à quelque chose.
Ils sont parfois touchants dans leur
ils ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pittoresque, année 1882, page 351.

Amédée Matagnin et Félix Vial : Les Maîtres de la Lumière, Larousse, Les livres Roses, N° 421

Almanach du Nouvelliste janvier 1934, p. 41.

Le Nouvelliste de Lyo

Le Matin 7 mai 1934

La Croix : 5 et 6 Nov

Le Figaro Littéraire

Mentienne : La Déco

Hofer : Nouvelle B.

Ernest Lacan, Paris

La Lumière, année 1934

Niepe de S. Victor :

préface

poules et de minces câbles de transmission. Ce mécanicien, c'était Claude Niepce, ancien gradé de l'infanterie de marine et frère aîné de Nicéphore.

Celui-ci, fils d'un receveur des consignations au bailliage de Chalon-sur-Saône, avait été, lui aussi, officier, mais au régiment de Limousin, devenu sous la République le 2^e de ligne ; passant à Nice en 1794 dans l'état-major de l'armée d'Italie, il fut atteint d'une épidémie qui lui laissa la vue et la santé très délicates. Le jeune Bourguignon, très bien soigné par son hôtesse, M^{me} Romero, en avait épousé la fille, et les commissaires de la Convention l'avaient nommé administrateur du district de Nice en janvier 1795. Mais il dut bientôt renoncer à cette fonction absorbante et se retirer en bon air, aux portes de la cité toujours fleurie sous son ciel d'azur.

« Vois comme il marche bien, notre *pyréolophore* ! lui disait joyeusement son frère Claude en faisant fonctionner la machine.

— Il marche à merveille, convint M. Niepce d'un air distrait. Mais une autre idée me préoccupe pour l'instant. Ecoute ce récit d'un vieil auteur, qui peut amuser aussi notre Isidore... »

Et il lut à haute voix ce qui suit :

« Cette nuit de l'an de grâce 1566, dans un caveau encombré de mille ustensiles, matras ou cornues, tubes et flacons, creusets et mortiers à pilonner, deux hommes s'épuisaient à rallumer le feu, dans un fourneau d'argile cerclé de fer dont seule la lueur éclairait cet antre.

« — Pousse la chauffe, Mathias, et nous ferons de l'or ! criait le maître, en agitant de ses bras maigres sa houppe rannée au col de fourrure tout pelé.

« — Je fais de mon mieux, maître Fabricius, répondait humblement le valet, qui ne cessait de tirer la tringle d'un énorme soufflet que pour bourrer de bûches le foyer rougeoyant... Il serait grand besoin de cet or, pour que je touche enfin mes gages et puisse remplacer mes chaussures béantes ! » ajoutait-il à mi-voix, en épongeant son front ruisselant de sueur.

« L'alchimiste (car Fabricius était un de ces demi-fous, demi-savants, acharnés à la recherche de la prétendue « pierre philosophale » pour la « transmutation des métaux ») feignit de n'avoir pas entendu la récrimination ; il brassait de la main droite un mélange bouillonnant, tout en déclamant une formule baroque d'après un grimoire sur parchemin qu'élevait sa main gauche devant ses besicles. Enfin, l'opération lui semblant menée à bien, il commanda :

« — Mathias, baille-moi la « lune ! »

« — La lune ? s'exclamait le valet tout ahuri.

découverte, MM. Niepce regagnèrent dans le courant de 1807 leur pays de Chalon, pour y organiser des expériences publiques.

« — Par Hermès Trismégiste (1) ! Tu n'apprendras donc jamais rien ? s'impatienta le maître. Je te demande, par son nom de Grand Art, cette poudre d'argent que tu m'achetas chez l'orfèvre.

« — Voilà, voilà ! grommela Mathias, en passant comme à regret le métal précieux. Mieux vaudrait l'échanger à mon profit chez le « cordonnier », que de gâter cette belle poudre avec vos drogues.

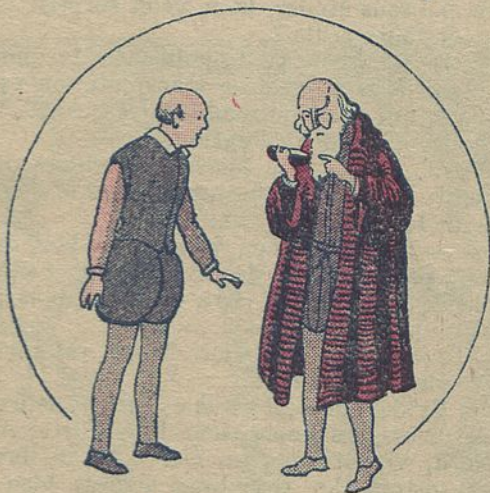
« — Te tairas-tu, maraud ? hurla Fabricius exaspéré. Prends mes bottes éculées : si les rats ne les ont mangées, je t'en fais don. Mais respecte le grand œuvre qui s'accomplit sous tes yeux !

« Ces paroles solennelles signifiaient tout bonnement que la poudre d'argent, déjà transformée par la morsure à chaud d'un acide, se modifiait encore sous l'effet d'une addition de sel marin imaginée par l'exalté.

« — Vois donc, reprit-il radieux, quel effet singulier l'esprit de sel (2) exerce sur le métal... Sois heureux et fier, Mathias : ton maître vient d'inventer la lune cornée !

« — Sauf votre respect, messire, je ne vois là ni lune ni corne, fit le valet déçu. Et ce n'est pas encore l'or monnayable que vous me promettez depuis si longtemps...

« — Cela viendra ! assura philosophiquement l'alchimiste, en même temps qu'il jetait un regard à l'étroit soupirail donnant sur la cour de sa maison... Voici le jour, ajouta-t-il. Notre travail doit rester secret en ces temps d'inquisition et de procès pour sorcellerie. Mais nous avons licence d'en aller examiner le résultat au logis. Suis-moi donc !



ILS EXAMINÈRENT LA POUDRE BLANCHE
(p. 4)

(1) Nom grec du dieu égyptien Toth, supposé inventeur de l'alchimie.

(2) Aujourd'hui acide chlorhydrique. La corne était le symbole alchimique du chlore.

RE

ni déjeune avec quatre sous. Il est réduit en vasselage inférieure qui, les trois incapable de peindre une

soleil ! Ah ! nous sommes dit ! Maintenant on ne se contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre à midi, de faire partir le canon du Palais-Royal ; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un savant a trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Lesoteil ! vous verrez qu'on en fabriquera des chandelles, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie ! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés : l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste ; celui-ci à l'air inspiré, cet autre à la simplicité apparente, on et la pose. Ils ne bougent ablat de rien, ils sont tout bmler à quelque chose. t parfois touchants dans leur ls ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pittoresque, année 1882, page 351.

Année Magasin et Félix Vial : Les Maîtres de la Lumière, Larousse, Les livres Roses, N° 121

Almanach du Nouvelliste, janvier 1934, p. 41.

Le Nouvelliste de Lyo

Le Matin 7 mai 1934

La Croix : 5 et 6 Nov

Le Figaro Littéraire

Offensive : La Vie

Hofer : Nouvelle B

Ernest Lacan, dans

La Lumière, année 1

Niepe de S. Victor :

préface

4 LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE

« Ils montèrent à une chambre étroite et poussiéreuse, et, s'approchant de la fenêtre à croisillon encadrée de meneaux (1), ils examinèrent la poudre blanchâtre contenue dans une cupule. Mais, comme un rayon de soleil la frappait directement, elle prit soudain une teinte bleue qui fonçait.

« — Allons, bon ! Voilà votre « lune » qui devient sombre comme un ciel sans étoiles, fit le valet surpris. Va-t-elle pas se changer en or toute seule ?

« — Malgré la toute-puissance de mon art, je n'espère pas obtenir si facilement la transmutation suprême, avoua l'alchimiste, qui pourtant semblait très frappé, lui aussi, de cet insolite changement de coloration.

« Et, tandis que Mathias, toujours maugréant, s'en allait quérir les antiques bottes dont on le gratifiait, le maître ajouta pour lui-même :

« — D'autres, sinon moi, en s'aidant de mes manuscrits, tireront peut-être l'or de cette matière : et la « lune cornée », qui bleuit à la lumière, fera survivre dans les mémoires ton nom glorieux, ô Fabricius !... »

Tout rêveur, Nicéphore Niepce referma le volume, tandis que Claude lui disait :

« Evidemment, il y a là un moyen de fixer, pour quelque temps au moins, les impressions lumineuses. Avant ces chimistes du Nord, vivant sous un ciel voilé de brume, nos Méridionaux et surtout les Orientaux avaient bien remarqué combien les parties du corps exposées au grand air et au soleil se bronzait vite. Toi qui es maintenant un petit bonhomme un peu plus haut que trois pommes, jeune Isidore, connais-tu l'histoire des deux juifs qui voulaient devenir musulmans ?

« — Non, mon oncle », répondit le garçonnet, charmé d'entendre encore une histoire, et suppliant du regard pour qu'on ne la fit pas attendre.

L'oncle Claude s'empressa de lui donner satisfaction, en contant ceci :

« Deux juifs se rendaient à Constantinople, pour y commercer selon la coutume de leur race. En route, le plus prudent des deux fils d'Israël dit à l'autre :

« Ces adorateurs d'Allah voudront-ils négocier avec des fidèles de Iahvèh (2) ?

« — J'ai songé à cette difficulté, répliqua le camarade. Sans doute serons-nous forcés de nous convertir au culte de ces haïsables, mais exploitables mahométans...

(1) Moulures ornementales.

(2) Ou Jéhova, dieu des Israélites.

découverte, MM. Niepce regagnèrent dans le courant de 1807 leur pays de Chalon, pour y organiser des expériences publiques.

— Mais nous admettront-ils comme néophytes ?
— Sois tranquille : ils nous recevront comme des envoyés du prophète ! »

Le juif peu hardi regarda l'autre avec stupéfaction, et lui demanda :

« Par Abraham ! Ce soleil brûlant t'aurait-il troublé l'esprit ? »



IL MONTRAIT SUR SA PEAU LA TRACE D'UNE MAIN (p. 6)

— Frère, ne médis pas de cet astre bienfaisant, riposta l'autre. Il va lui-même nous tirer d'affaire, si du moins ta constance égale la mienne. »

Ayant ainsi parlé, il se découvrit la poitrine, s'étendit sur le dos dans le sable, à l'écart des pistes de caravanes, et ordonna à son compagnon de lui poser sur le cœur sa main largement ouverte... Ils restèrent ainsi trois semaines, ce qui n'est qu'un jeu, paraît-il, pour l'indolente patience orientale. Après quoi, ils reprirent l'itinéraire vers Stamboul.

Parvenus là, ils dirent sans vergogne aux ulémas, prêtres d'Allah :

RE

si déjeune avec quatre sous.
s. Il est réduit en vasselage
rie inférieure qui, les trois
ncapable de peindre une

soleil ! Ah ! nous sommes
ait ! Maintenant on ne se
contente plus de l'obliger,
chaque fois qu'il se montre
à midi, de faire partir le
canon du Palais-Royal ; on
le réduit à toute sorte d'em-
plois domestiques, et les
photographes le font tra-
vailler comme un nègre.
On viendrait me dire qu'un
savant a trouvé le moyen
d'en pomper les rayons et
de les mettre en bouteille
pour les revendre en détail,
que je ne m'en étonnerais
pas du tout. Le soleil ! vous
verrez qu'on en fabriquera
des chandelles, des allu-
mettes chimiques, des bri-
quets phosphoriques, des
boules de résine, qu'on s'en
servira couramment pour
allumer son cigare et faire
bouillir son pot-au-feu. Vous
verrez qu'on mettra l'entre-
prise en actions, comme le
canal de Panama, et que
vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien con-
venir que la photographie a
singulièrement multiplié les
formes du laid. Elle les con-
serve, elle les consacre, elle
les met en relief par la pré-
tention bête de la pose.
Grâce à elle, il n'est pas une
vulgarité qui ne s'affiche à
tous les coins de rue et
n'obsède le regard du pas-
sant. Encore si c'était la vul-
garité simple et digne, qui
désarme par sa bonhomie !
Mais non, c'est la vulgarité
bouffie, la laideur préten-
tieuse et solennelle. Dans
cette galerie vous trouverez
à peine, sur dix portraits,
une attitude naturelle, une
physionomie que ne con-
tracte pas une grimace, un
corps qui ne se dessine avec
emphase ou afféterie. Tous
les sourires sont étudiés :
l'un vise à l'air méditatif,
l'autre à l'air auguste ; celui-
ci à l'air inspiré, cet autre à
la simplicité apparente, on
et la pose. Ils ne bougent
nblant de rien, ils sont tout
emblem à quelque chose.
t parfois touchants dans leur
ils ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pittoresque, année 1882, page 351.

Année de Matagnin et Félix Vial : Les Maîtres de la Lumière, Larousse, Les Livres Roses, N° 421

Almanach du Nouvelliste janvier 1934, p. 41.

Le Nouvelliste de Lya

Le Matin 7 mai

La croix : 5 et 6 Nov

Le Figaro littéraire

Effetienne : La Vie

Hoefler : Nouvelle B

Ernest Lacan, Dans

La Lumière, année 1

Niepe de S. Victor :

préface

6 LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE

« Mahomet, lui-même, nous ordonne d'embrasser la religion islamique !

— Prétendriez-vous avoir rencontré notre saint prophète, envolé depuis tant d'années au céleste séjour, interrogea le chef des ulémas avec un sourire mi-railleur, mi-menaçant.

— Il m'est apparu cette nuit, répondit imperturbablement le juif ingénieux ; et, me touchant la poitrine, il m'ordonna d'abjurer dans votre mosquée ma foi première. Voyez plutôt la trace ineffaçable de sa main... »

Et, entr'ouvrant sa lévite, le rusé catéchumène montrait sur sa peau brune la blanche trace d'une main, tandis que l'autre postulant levait au ciel des yeux fervents et les plus innocents du monde. Aussi, criant au miracle, les prêtres de l'Islam s'empressèrent-ils d'accueillir les deux compères, en psalmodiant leur sempiternel : *La Allah ila Allah, Mohammed rassul Allah* (1) !

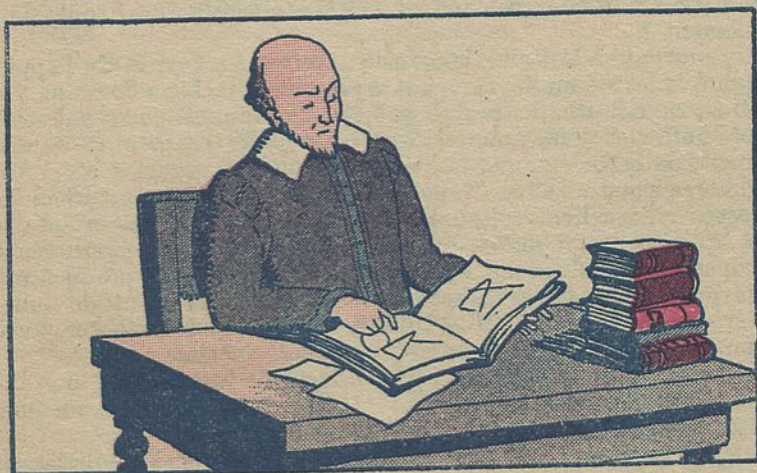
« La mystification était aussi plaisante qu'instructive, convint M. Niepce, pendant qu'Isidore riait aux éclats et s'exerçait à répéter l'invocation des muezzins. Le fieffé menteur qui trompa si bien les mahométans a, ma foi, inventé un moyen d'imiter les silhouettes découpées, qui plaisaient tant à nos pères, et qui réjouissent nos enfants dans les théâtres d'« ombres chinoises » ; Comme il n'a pas, pour bien des raisons, breveté son invention, pourquoi n'essaierions-nous pas d'en tirer parti ?

— Songeons plutôt à mettre en lumière notre *pyréolophore*, répondit son frère Claude en retournant à sa chère machine. Il pourrait faire tourner tant de roues, tant d'appareils utiles ! »

En effet, c'était là, trois quarts de siècle avant le moteur à explosion de Forest, une ébauche réussie de la machine à air chaud d'Ericsson, perfectionnée hier encore par M. Clerget de l'Académie des sciences. Dans leur ermitage niçois, les deux Niepce, en ce temps où n'avaient pas encore triomphé la vapeur asservie par Denis Papin, Jouffroy-d'Abbans et Fulton, avaient su créer un type de machine plus moderne même. Hélas ! à quoi bon devancer son époque et se révéler plus intelligent que ses contemporains ? C'était l'enthousiaste Claude qui allait d'abord, et jusqu'à la fin de ses jours, faire marcher, tourner et virer ce *pyréolophore* au nom rébarbatif, bon tout juste à rimer, pour l'amour du grec, dans une ode triomphale, avec le prénom du frère, Nicéphore. Pour commencer, encouragés par un rapport à l'Institut du célèbre physicien Carnot, dont les études sur le calorique et les principes décisifs inspiraient cette

(1) Allah est le seul vrai dieu, et Mahomét est son prophète.

découverte, MM. Niepce regagnèrent dans le courant de 1807 leur pays de Chalon, pour y organiser des expériences publiques.



IL MÉDITAIT SUR UN GROS CAHIER MANUSCRIT (p. 9)

II. — DE LA BOÎTE MAGIQUE DU NAPOLITAIN AUX SILHOUETTES DE L'AÉRONAUTE

« C'est merveilleux !... inouï !... Comment cette nacelle remonte-t-elle seule le courant de la Saône ? »

Ainsi, peu de temps après, s'exclamaient et applaudissaient les Chalonnais, au spectacle d'un bateau mû par la machine des frères Niepce. Les gens graves foudroyaient d'un regard indigné certain loustic fredonnant : *Papa les p'tils baleaux — Qui vont sur l'eau — Ont-ils des jambes ?* Et un vieux marinier, jaloux comme ceux de la Weser qui démolirent le bateau du pauvre Papin, consacra le triomphe moral des inventeurs en insinuant :

« Faut se méfier ! Il y a, bien sûr, quelque diablerie là-dessous ! »

Le succès fut d'ailleurs aussi vif dans un essai ultérieur sur l'étang de Batterey, au milieu des bois entourant Saint-Loup-sur-Varenne, où résidaient les deux frères. Mais les récompenses officielles, les appuis financiers se faisaient attendre. Une « pompe

s'entendre avec cet artiste distingué, ce cher Louis Daguerre. Il le revoit donc au passage, reste en correspondance suivie avec lui, et, après de longs pourparlers, le peintre se rend à Chalon-sur-Saône où ils signent tous deux, le 14 décembre 1829, un mémorable accord.

En substance, cette pièce historique spécifie que, pour per-

RE

ni déjeune avec quatre sous s. Il est réduit en vasselage rie inférieure qui, les trois incapable de peindre une

le soleil ! Ah ! nous sommes orait ! Maintenant on ne se contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre à midi, de faire partir le canon du Palais-Royal ; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un savant a trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Le soleil ! vous verrez qu'on en fabriquera des chandelles, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie ! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés : l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste ; celui-ci à l'air inspiré, cet autre à la simplicité apparente, on en et la pose. Ils ne bougent ni de rien, ils sont tout semblables à quelque chose. Ils ont parfois touchants dans leur Ils ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pittoresque

Annuaire Magasin et

Almanach du Nouvel

Le Nouvelliste de Paris

Le Matin 7 mai

La Croix : 5 et 6

Le Figaro 18 mai

Mentienne : Paris

Hofer : Nouvelle

Ernest Lacaze, Paris

La Lumière, annuaire

Niepce de St-Victor
Paris

hydrostatique », analogue au bélier hydraulique des Montgolfier et proposée par les Niepce pour la machine élévatrice d'eau de Marly, ne leur valut encore, malgré l'utilité publique du projet, qu'une lettre flatteuse de Carnot. Alors Nicéphore dit à son frère : « Ne vaudrait-il pas mieux cultiver notre jardin, tout simplement ? »

Emprunté à Voltaire, le conseil n'était pas mauvais. On l'appliqua à la lettre, en développant d'abord, sur ce beau domaine des Gras, la culture du pastel qui s'y reproduisait spontanément en touffes et donne une couleur bleue jadis très estimée. Justement, en cette période, le blocus continental, organisé par l'Angleterre pour abattre Napoléon, empêchait nos teinturiers de recevoir l'excellent colorant bleu qui vient des Indes orientales et que, pour ce motif, on nomme indigo. Le gouvernement impérial accorda donc des primes en argent aux producteurs de pastel : les frères Niepce s'occupèrent activement de cultiver cette plante de 1813 à 1815, comme aussi de préparer, avec une certaine espèce de courge, une fécule spéciale.

Mais, après Waterloo, ces productions tinctoriales ou alimentaires n'offraient plus grand intérêt, et Nicéphore dit un jour à son frère :

« Ne te souvient-il pas de nos entretiens sur les substances qui changent de couleur à la lumière ? J'ai appris depuis lors que le fameux porcelainier et chimiste anglais Wedgwood et son compatriote, le physicien Humphry Davy, en plaçant des personnes de profil devant du papier enduit d'une dissolution de pierre infernale (1) ont obtenu sous l'effet du soleil des silhouettes en blanc, mais hélas ! impossibles à fixer... »

— Et ce n'est pas la simple silhouette qu'il faudrait saisir, dit Claude, c'est l'image détaillée du monde extérieur, êtres ou paysages.

— Oui, l'image telle qu'on la voit sur la vitre de la chambre obscure, » précisa Nicéphore.

A ce moment, leur fils et neveu Isidore les rejoignait. C'était maintenant un grand jeune homme, mais qui n'avait pas perdu le goût des histoires. Aussi demanda-t-il vite à son père :

« Que parlez-vous là de « chambre obscure ? » S'agit-il d'une aventure réelle ou d'un conte ? Je suis tout oreilles... »

— Eh bien ! ignorant que tu es, dit Nicéphore en souriant, je vais te conter à ma façon cette histoire au fond véridique, Ton oncle m'excusera...

(1) Nom populaire du nitrate ou azotate d'argent, qui sert aussi pour la cautérisation.

rimer, pour l'amour du grec, dans une ode triomphale, avec le prénom du frère, Nicéphore. Pour commencer, encouragés par un rapport à l'Institut du célèbre physicien Carnot, dont les études sur le calorique et les principes décisifs inspiraient cette

(1) Allah est le seul vrai dieu, et Mahomet est son prophète.

« Peu après le temps où l'alchimiste Fabricius manipulait sa « lune cornée », vivait à Naples un savant moins présomptueux et plus féru de physique que de chimie : c'était Gian-Battista della Porta. Un jour qu'il méditait sur un gros cahier manuscrit, illustré de figures géométriques et de croquis bizarres, on l'eût entendu murmurer avec découragement :

« Que n'ai-je vécu un siècle plus tôt ! J'aurais pu fréquenter notre illustre artiste et génie universel, Leonardo da Vinci, qui s'en alla achever son existence à la cour du roi François. Lui qui dessina même des machines volantes, il m'eût bien aidé à tirer meilleur parti de la chambre obscure décrite, voici quatre cents ans déjà, par le moine anglais Roger Bacon... Dans cette singulière caisse, percée d'un petit trou sur une face et munie à l'opposé d'un écran de toile ou d'une vitre opaline, il est plaisant de voir se dessiner, là justement, l'image renversée, mais éclairée et colorée, des objets, des gens qui sont en face de l'orifice... J'ai ouï dire que, dans les Allemagnes, un certain Erasmus Reinhold s'en servit jadis pour observer les éclipses de soleil plus commodément qu'avec lunette fumée... Mais les lignes de l'image restent troubles, flottantes : comment y remédier ?... »

Tandis qu'il s'interrogeait ainsi, Porta maniait distraitemment une forte loupe dont il se servait parfois, soit pour étudier le trajet des rais de lumière dans les lentilles, soit plutôt pour déchiffrer une écriture trop fine ou mieux discerner le détail d'un dessin. Tout à coup il tressaillit : éloignant et rapprochant tour à tour la loupe du vélin tout griffonné qui s'ouvrait devant lui, il finit par la dévisser de sa monture et, prenant un des deux verres, plans d'un côté, convexes de l'autre, qui constituaient la lentille, il recommença ses manœuvres, puis s'écria enfin :

« J'ai trouvé ! *Eureka*, comme disait le vieil Archimède... Voilà ce qui donnera une image nette, si je sais calculer la distance de l'écran à la lentille selon la marche des rayons lumineux à travers celle-ci !... »

Quelques jours plus tard, le physicien convoquait plusieurs savants de sa connaissance, en leur mandant qu'il s'agissait d'une communication importante. Quand les invités furent arrivés, il s'exclama joyeusement :

« Amis, je vous emmène faire collation sur la plage, vers Santa-Lucia ! »

— *Per Baccho* (1) ! proteste un mathématicien hargneux. Tu te gausses de nous, Gian-Battista. Est-ce là si grave affaire ?

(1) *Par Bacchus*.

s'entendre avec cet artiste distingué, ce cher... Louis Daguerre. Il le revoit donc au passage, reste en correspondance suivie avec lui, et, après de longs pourparlers, le peintre se rend à Chalon-sur-Saône où ils signent tous deux, le 14 décembre 1829, un mémorable accord.

En substance, cette pièce historique spécifie que, pour per-

RE

ui déjeune avec quatre sous. Il est réduit en vasselageerie inférieure qui, les trois incapables de peindre une

le soleil ! Ah ! nous sommes orait ! Maintenant on ne se contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre à midi, de faire partir le canon du Palais-Royal ; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un savant a trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Le soleil ! vous verrez qu'on en fabriquera des chandelles, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie ! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés : l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste ; celui-là à l'air inspiré, cet autre à la simplicité apparente, on n'en dit rien, ils ne bougent rien, ils sont tout semblables à quelque chose. Ils ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pitto.
Année Matagnin
Almanach du Nouv.
Le Nouvelliste de
Le Matin 7 ma
La Croix : 5 et 6
Le Figaro Littér.
Mentienne : la
Hofer : Nouvell
Ernest Lacan, de
La Lumière, ami
Niepe de S. Victor
pif

10 LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE

— Patiente un peu, *caro mio* (1), réplique Porta avec un sourire prometteur. *Che va piano, va sano...* (2) ! Ta curiosité aura satisfaction au dessert !... Allons, jeunes gens, dit-il à ses enfants, prenez les paniers de victuailles. Quant à moi, j'ai mon fardeau : et il est précieux !

« Ce disant, il prend sous son bras un assez gros coffre enveloppé dans un voile sombre et il entraîne son monde vers le rivage.

« Après le gai repas, à la fin duquel une coupe de *lacryma-christi* (3) acheva de mettre l'assemblée en belle humeur, Porta déballa enfin son mystérieux colis, une boîte qui présentait la particularité d'avoir une de ses parois en verre dépoli et d'être munie, sur la face opposée, d'un tube coulissant à l'intérieur.

« Aurais-tu inventé une fiasque engainée de bois, pour tenir les boissons au frais, ou quelque garde-manger avec piège à mouches ? » interrogea railleusement le mathématicien.

Alors Porta l'appelant d'un signe et tendant le voile de serge au-dessus de l'appareil dont il avait braqué le tuyau vers le magnifique panorama de la baie de Naples, lui répondit avec flegme :

« Viens voir ce qui est peint sur ce verre... »

— Oh ! c'est merveilleux, s'écria l'autre dès qu'il fut sous le voile... Mais pourquoi tiens-tu cette jolie miniature transparente le ciel en bas, la mer en l'air ?... Eh ! ce n'est pas une peinture : je vois le Vésuve qui fume et les pins parasols qui se balancent au souffle de la brise marine... et voici des barques à voile glissant sur l'onde frangée d'écume ! »

Se redressant alors d'un mouvement brusque, le manieur de chiffres apostropha presque rudement son ami :

« C'est de la magie que tu nous sers là ! Prends garde, Porta ! Les sorciers sont rigoureusement pourchassés dans notre royaume.

— Sois sans crainte, ami, répondit le physicien en riant de bon cœur. Ce n'est pas bien grave maléfice que d'adapter une lentille mi-convexe à une inoffensive caisse vitrée. »

Et il expliqua rapidement grâce à quelle subite remarque d'optique il était parvenu à perfectionner l'œil artificiel imaginé par le philosophe monastique Roger Bacon.

« Ta chambre obscure est, par ma foi, un admirable jouet, conclut l'ami du Napolitain. Quel dommage que ses merveilleuses images soient fugitives ! Elles nous donneraient des paysages, des visages humains, une peinture exacte et fidèle pour

(1) Mon cher.

(2) Qui va doucement, va bien !

(3) En latin : Larmes du Christ. Nom donné à un vin muscat récolté au pied du Vésuve.

rimer, pour l'amour du grec, dans une ode triomphale, avec le prénom du frère, Nicéphore. Pour commencer, encouragés par un rapport à l'Institut du célèbre physicien Carnot, dont les études sur le calorique et les principes décisifs inspiraient cette

(1) Allah est le seul vrai dieu, et Mahomét est son prophète.

les couleurs même. On pourrait les envoyer, les répandre par milliers jusqu'au bout du monde. Et, pour satisfaire au vœu suggéré par le site incomparable que nous avons ici sous les yeux : *Vedere Napoli, è poi mori* (1), plus besoin ne serait aux Saxons, aux Ecossais, aux Moscovites, d'affronter un long voyage !... »
— Ton récit est attrayant, dit Claude Niepce à son frère.



IL REGARDA SOUS LE VOILE DE L'APPAREIL (p. 10)

Isidore s'en est régalé comme d'une friandise. Mais il faut avouer que les espoirs de l'ami de Porta ne semblent pas en voie de se réaliser. J'ai bien entendu dire que notre illustre physicien, M. Charles, si admiré pour sa courageuse ascension en montgolfière, a essayé d'appliquer le chambre obscure du Napolitain à la gravure de silhouettes sur un écran de papier enduit de chlorure d'argent. Il y est parvenu ; mais quand il a voulu montrer ses images aux étudiants qui suivent ses cours, elles avaient bruni aussi vite qu'elles se formaient lentement dans la boîte obscure. Cela ressemblait à un tableau que certain

(1) Voir Naples et mourir ensuite (car rien n'est plus beau).

s'entendre avec cet artiste distingué, ce cher Claude Niepce et Louis Daguerre. Il le revoit donc au passage, reste en correspondance suivie avec lui, et, après de longs pourparlers, le peintre se rend à Chalon-sur-Saône où ils signent tous deux, le 14 décembre 1829, un mémorable accord.

En substance, cette pièce historique spécifie que, pour per-

RE

ui déjeune avec quatre sous. Il est réduit en vasselage par l'inférieure qui, les trois t incapable de peindre une

r le soleil ! Ah ! nous sommes loraient ! Maintenant on ne se contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre à midi, de faire partir le canon du Palais-Royal ; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un savant a trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Le soleil ! vous verrez qu'on en fabriquera des chandelles, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie ! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés : l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste ; celui-ci à l'air inspiré, cet autre à la simplicité apparente, on n et la pose. Ils ne bougent ni l'un ni l'autre, ils sont tout semblant de rien, ils sont tout semblant à quelque chose. Ils ont parfois touchants dans leur Ils ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pitto.

Année Magagnin

Almanach du Nouv.

Le Nouvelliste de

Le Matin 7 ma

La Croix : 5 et 6

Le Figaro Littér.

Mentienne : la

Hofer : Nouvell

Ernest Lacan, De

La Lumière, ann

Niepe de S. Victor
pif

12 LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE

peintre au cirage intitulait : *Combat de nègres dans la nuit* !...

— Où M. Charles a échoué, d'autres peuvent réussir, objecta Nicéphore en souriant des propos de son frère. On prétend qu'en Angleterre le mécanicien James Watt aurait obtenu ainsi des vues de son usine...

— On le prétend, reprit Claude, sceptique, mais ces vues, personne ne certifie les avoir de ses yeux vues... Quant à moi, je m'en tiens pour l'instant à notre pyréclophore, et pour faire triompher cette machine dans les transports et l'industrie, je vais partir pour Paris, quel que soit mon regret de m'éloigner de vous...

Claude Niepce gagna donc la capitale, réussit de nouveaux essais à Bercy avec un bateau équipé de son moteur à air chaud qui marchait en brûlant de la poudre de lycopode, mais ne put grouper des capitaux pour construire en grand un appareil alimenté par de la houille pulvérisée. Et il s'en alla poursuivre avec une douloureuse persévérance ses vains efforts en Angleterre, où il se fixa à Kew, près de Londres.

Désormais les deux frères, ainsi séparés, échangèrent des lettres presque chaque semaine. Mais M. Nicéphore ne parlait plus de calorique, de pastel ni de potiron. Non ! Il n'était plus question dans ses missives que de la boîte magique de Porta ; obtiendrait-il mieux que des silhouettes éphémères ? Quand le savant époux d'Elvire, inspiratrice du *Lac* de Lamartine, n'a pu résoudre le problème malgré toutes les ressources dont il dispose, le modeste amateur Niepce, cloîtré, mal outillé dans son domaine des Gras, sera-t-il plus heureux ?

IV. — COMMENT LE BAGUIER D'ISIDORE GRAVA L'IMAGE DE LA VOLIÈRE DES GRAS

« Le labeur opiniâtre vainc toutes difficultés », se dit-il, car il n'a pas oublié en son âge mûr les adages de sa grammaire latine.

Dans sa vaste maison bourgeoise dressant, par-dessus des charmillles, les hauts combles bourguignons de ses toitures, les paysans le voient manier boîtes et tubes, pièces de verre ou de métal, passer de l'une à l'autre des fenêtres donnant sur la route poussiéreuse ou vers la Saône lente et épuiser ses yeux affaiblis en regardant des espaces ou des objets ensoleillés. Alors ils murmurent entre eux, avec l'accent chantant du terroir :

« Quoi qu'il en soit, voilà-t-il pas notre monsieur qui est, à c'te heure, coiffé d'une nouvelle marotte ? »

En regardant les belles gravures que donnait la pierre lithographique, découverte depuis peu par l'Allemand Senefelder

rimer, pour l'amour du grec, dans une ode triomphale, avec le prénom du frère, Nicéphore. Pour commencer, encouragés par un rapport à l'Institut du célèbre physicien Carnot, dont les études sur le calorique et les principes décisifs inspiraient cette

(1) Allah est le seul vrai dieu, et Mahomèt est son prophète.

et introduite en France par M. de Lasteyrie, M. Nicéphore, au cerveau fertile, avait pensé :

« Si on pouvait rendre une pierre à graver sensible aux rayons lumineux, n'obtiendrait-on pas ainsi des silhouettes, des tracés d'ombre, que la pierre permettrait alors de tirer en gravure à de nombreux exemplaires ? Mais ce serait encore bien plus beau, si on fixait le dessin détaillé, et peut-être même les couleurs des objets et des êtres, par l'action des rayons qu'ils reflètent quand ils sont bien éclairés ! »

Quand une idée aussi séduisante vient à un homme aussi curieux de science, aussi peu paresseux de l'esprit ou des mains qu'était M. Niepce, soyez assuré qu'il ne ménagera nul effort pour éclaircir ses doutes. Voilà donc le propriétaire des Gras qui, s'inspirant du digne M. Charles, s'occupe de construire une chambre obscure, pour éviter un achat coûteux. Comme il possédait une ou deux lentilles de verre poli, il alla trouver un habile ouvrier menuisier du voisinage et, dès le 12 avril 1816, un mois après le départ de Claude, il lui écrivait :

« Je fais faire une espèce d'œil artificiel, qui est tout simplement une petite boîte carrée de 6 pouces (1) sur chaque face, laquelle sera munie d'un tuyau susceptible de s'allonger et portant un verre lenticulaire... »

Car tout comme le photographe d'aujourd'hui, qui « met au point », le studieux M. Niepce sait bien que, pour avoir une image nette au fond de la chambre noire, il faut d'autant plus éloigner la lentille de ce fond que l'objet visé est plus proche. Mais, hélas ! quand il veut mettre sa science en pratique, voilà qu'une petite maladresse provoque une vraie catastrophe, comme il l'annonce quelques jours ensuite à l'oncle Claude :

« Je voulais faire hier l'expérience dont je t'ai parlé : mais j'ai cassé mon objectif dont le foyer (2) était le mieux approprié aux dimensions de l'appareil. J'en ai bien un autre, mais qui n'a pas le même foyer ; ce qui nécessitera quelques petits changements dont je vais me occuper. Ce ne sera pas long... »

Imprudente affirmation, comme en témoigne une lettre du 5 mai :

« Mon attente a été trompée : l'autre verre avait le foyer plus court que le diamètre de la boîte ; ainsi je n'ai pu m'en servir. Nous sommes allés à la ville (à Chalon) lundi dernier ; je n'ai pu trouver qu'une lentille d'un foyer plus long que la première... »

C'était bien contrariant ! Allait-il falloir commander au menui-

(1) 15 centimètres.

(2) Le foyer est le point de convergence des rayons déviés par la lentille.

s'entendre avec cet artiste distingué, ce cher oncle avec qui Louis Daguerre. Il le revoit donc au passage, reste en correspondance suivie avec lui, et, après de longs pourparlers, le peintre se rend à Chalon-sur-Saône où ils signent tous deux, le 14 décembre 1829, un mémorable accord.

En substance, cette pièce historique spécifie que, pour per-

RE

qui déjeune avec quatre sous es. Il est réduit en vasselage orie inférieure qui, les trois it incapable de peindre une

ar le soleil ! Ah ! nous sommes dorait ! Maintenant on ne se contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre à midi, de faire partir le canon du Palais-Royal ; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un savant a trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Le soleil ! vous verrez qu'on en fabriquera des chandeliers, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie ! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés : l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste ; celui-ci à l'air inspiré, cet autre à la simplicité apparente, on n et la pose. Ils ne bougent ni de rien, ils sont tout semblant à quelque chose. Ils ont parfois touchants dans leur Ils ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pitto.

Amédée Matagnin.

Almanach du Nouv.

Le Nouvelliste de

Le Matin 7 ma

La croix : 5 et 6

Le Figaro Littér.

Mentienne : la

Hoefer : Nouvell

Ernest Lacan, de

La Lumière, ann

Niepe de S. Vito
prij

sier une nouvelle chambre obscure, ou au ferblantier un nouveau tuyau ?

Heureusement Isidore Niepce est devenu, sinon aussi savant et laborieux que M. Nicéphore, du moins passablement coquet à mesure que la moustache menaçait davantage d'ombrager sa lèvre. Il a même, ce jeune homme, quelques beaux bijoux ; et pour les mettre en lieu sûr, quand il ne les porte, on lui donna naguère un coffret capitonné, ce qu'on nomme un baguier. Puis, au bout de quelques mois, le baguier d'Isidore s'étant défraîchi, on l'a mis au rebut, sans se douter que cette vieille cassette deviendrait un jour célèbre dans l'histoire des inventions !

En effet, alors que M. Nicéphore ne sait plus à quel saint se vouer, ou plutôt à quel fournisseur s'adresser, voici qu'il met la main par aventure sur « une petite boîte de 16 à 18 lignes en carré » : c'est le baguier d'Isidore, naturellement. Et s'en saisissant, l'heureux père, qui jamais n'apprécia tant que ce jour-là l'utilité des bagues (et des baguiers surtout), s'écrie joyeusement :

« Voilà bien mon affaire ! »

Pour comble de bénédiction, il retrouve aussi (car il n'est pas le premier de sa famille à goûter les études scientifiques) les lentilles du microscope solaire de son aïeul Barrault, dont l'une sera précisément de foyer convenable. Adapter cette lentille au coffret n'est qu'un petit travail supplémentaire pour l'ingénieux chercheur : et voilà le baguier d'Isidore promu au rang de chambre noire !

« Maintenant, sur quoi expérimenter cet appareil ? » se demande Nicéphore Niepce en regardant par la fenêtre de la chambre haut perchée qui lui sert de cabinet de travail et donne sur la cour et la Saône.

Il n'a pas à chercher loin pour trouver un sujet. Écoutons son frère Claude, si affectueux, si enthousiaste, lire d'une voix tremblante d'émotion, dans son lointain *collage* de Kew, la lettre où on lui conte cet essai digne de mémoire :

« Je plaçai l'appareil dans la chambre où je travaille, en face de la volière, et les croisées ouvertes. Je fis l'expérience d'après le procédé que tu connais, mon cher ami, et je vis sur le papier blanc toute la partie de la volière qui pouvait être aperçue de la fenêtre et une légère image des croisées qui se trouvaient mieux éclairées que les objets extérieurs. On distinguait les effets de la lumière dans la représentation de la volière, et jusqu'au châssis de la fenêtre. Ceci n'est qu'un essai encore bien imparfait... Je ne me dissimule point qu'il y a de grandes difficultés, surtout pour fixer les couleurs ; mais avec du travail et beaucoup de

rimer, pour l'amour du grec, dans une ode triomphale, avec le prénom du frère, Nicéphore. Pour commencer, encouragés par un rapport à l'Institut du célèbre physicien Carnot, dont les études sur le calorique et les principes décisifs inspiraient cette

(1) Allah est le seul vrai dieu, et Mahomét est son prophète.

patience, on peut faire bien des choses. Ce que tu avais prévu est arrivé. Le fond du tableau est noir et les objets sont blancs... Je crois que cette manière de peindre n'est pas inconnue, et j'ai vu des gravures en ce genre (1)... Au reste, il ne sera peut-être pas impossible de changer cette disposition des couleurs.

Ces lignes ne nous laissent aucun doute, à nous qui, aujourd'hui, sommes tous plus ou moins photographes : dès le début de mai 1816, moins d'un an après Waterloo, Nicéphore Niepce, en braquant sur la volière des Gras le baguier d'Isidore, avait bien obtenu un cliché négatif dessiné par la lumière même. Il avait inventé, dans l'essentiel de ses principes, ce que, toujours pour l'amour du grec, il nommait l'héliographie, et qu'on appelle à notre époque la photographie.

Mais il n'imaginait pas, ce pauvre M. Niepce, combien pendant plus de quinze ans il allait peiner sans résoudre ces deux difficultés : obtenir des images donnant exactement les clartés et les ombres de la nature, non l'inverse, et aussi préserver ensuite contre l'effet néfaste de la lumière ses *rélines* (comme il les qualifiait, dans les lettres à son frère, en lui recommandant de les envelopper dans du papier gris).

Il raconte bien à Claude qu'il va s'occuper de ces deux choses, et d'une troisième : améliorer l'objectif de sa chambre obscure pour prendre la vue d'objets éloignés, en y ajoutant une lentille comme le recommande le fameux abbé Nollet, collaborateur à l'*Encyclopédie*. Et il n'est pas douteux

(1) Gravure « à la manière noire ».



VOILA NOTRE MONSIEUR COIFFÉ
D'UNE NOUVELLE MAROTTE (p. 12)

s'entendre avec cet artiste distingué, ce chercheur actif qu'est Louis Daguerre. Il le revoit donc au passage, reste en correspondance suivie avec lui, et, après de longs pourparlers, le peintre se rend à Chalon-sur-Saône où ils signent tous deux, le 14 décembre 1829, un mémorable accord.

En substance, cette pièce historique spécifie que, pour per-

VRE

qui déjeune avec quatre sous. Il est réduit en vasselage, en gorie inférieure qui, les trois ait incapable de peindre une

sur le soleil ! Ah ! nous sommes adorait ! Maintenant on ne se contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre à midi, de faire partir le canon du Palais-Royal ; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un savant a trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Le soleil ! vous verrez qu'on en fabriquera des chandelles, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie ! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés : l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste ; celui-ci à l'air inspiré, cet autre à la simplicité apparente, on n et la pose. Ils ne bougent ni de rien, ils sont tout semblant à quelque chose. Ils ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pitto

Amédée Matagnin

Almanach du Nouv

Le Nouvelliste de

Le Matin 7 me

La Croix : 5 et 6

Le Figaro Littér.

Mentienne : la

Hoefer : Nouvell

Ernest Lacan, de

La Lumière, ann

Niepe de S. Vito

préf

qu'il lui ait confié de vive voix, avant leur séparation, le procédé qu'il entrevoyait déjà pour fixer au moyen de drogues les vues réduites par la boîte de Porta. Mais c'est un inventeur inquiet, un savant hermétique comme les vieux alchimistes, M. Nicéphore : il a grand'peur qu'on ne lui vole son secret, et se garde bien de préciser sa méthode dans des lettres qui pourraient s'égarer.

D'ailleurs, quoiqu'il juge d'abord impossible de trouver une substance plus susceptible que sa drogue (un sel d'argent probablement) aux moindres impressions de lumière, le voilà qui, de 1816 à 1825, en essaie d'autres pour obtenir des images plus durables et plus intéressantes que « la plaque blanche marquée au-dessus de la porte de la volière et jusqu'à celle du toit à pourceaux » des Gras, dont la netteté dans ses premières épreuves lui faisait avec raison chanter victoire. Alors, quand il y a renoncé, il avoue bien avoir essayé du chlorure de fer ou du bioxyde de manganèse qui ne font rien de bon, du phosphore qui le brûle à la main, de la résine de gaïac qui n'est qu'un progrès vers les matières blanchissant au lieu de noircir à la lumière, car d'autres résines offrent cet avantage. A partir de 1818, un peu découragé, Nicéphore n'entretient plus guère Claude de cette pénible recherche, sans pourtant y renoncer.

V. — LE VISITEUR DE L'OPTICIEN ET LE PEINTRE DU DIORAMA

Cependant le Bourguignon, retiré dans son domaine chalonnais, n'était pas seul à se préoccuper alors de la boîte de Porta, de la « lune cornée » ou des silhouettes de M. Charles.

Il y a cent ans était installé à Paris, sur le quai de l'Horloge, un expert et notoire opticien nommé Charles Chevalier. Un soir, vers la fin de 1825, un jeune homme à la mine souffreteuse, quelque pauvre étudiant à l'habit élimé, au pantalon de nankin, au haut-de-forme roussi, vint lui demander timidement :

« Combien coûtent ces chambres noires à lentille exposées dans votre vitrine ? »

— Soixante francs, laissa tomber le commerçant d'une lèvre assez dédaigneuse pour ce client de médiocre apparence.

— Excusez-moi, fit l'inconnu en pâlisant de regret. C'est trop cher pour mes moyens... J'aurais tant voulu remplacer par cet appareil perfectionné la mauvaise caisse de bois blanc avec laquelle je prends mes vues depuis ma mansarde de la rue du Bac !

— Comment ? reprit Chevalier avec un sourire d'ironique indulgence, vous donnez aussi dans cette chimère. J'ai ouï dire

rimer, pour l'amour du grec, dans une ode triomphale, avec le prénom du frère, Nicéphore. Pour commencer, encouragés par un rapport à l'Institut du célèbre physicien Carnot, dont les études sur le calorique et les principes décisifs inspiraient cette

(1) Allah est le seul vrai dieu, et Mahomet est son prophète.

surtout par mon ami, M. Daguerre, le peintre du Diorama, qu'on ne désespère pas de fixer, par quelque moyen chimique, les images de la chambre obscure. Vos chimistes sont bien hardis de vouloir maîtriser la lumière !

— Pourtant, veuillez examinez ceci, » riposta le jeune homme en tirant un papier de son portefeuille.



LES DEUX RAPINS SE RENDAIENT AU DIORAMA (p. 18)

C'était, un peu trouble sur les bords, une vue de toits et de cheminées avec au fond le dôme des Invalides, bref ce qu'on voit du premier étage... vers le ciel, aux abords du faubourg Saint-Germain. L'oplicien retourna dans tous les sens cette image, l'examina à lumière frissante et par transparence, pour bien s'assurer qu'il n'était pas la dupe d'un miniaturiste habile ou d'un graveur enclin aux mystifications.

s'entendre avec cet artiste distingué, ce chercheur actif qu'est Louis Daguerre. Il le revoit donc au passage, reste en correspondance suivie avec lui, et, après de longs pourparlers, le peintre se rend à Chalon-sur-Saône où ils signent tous deux, le 14 décembre 1829, un mémorable accord.

En substance, cette pièce historique spécifie que, pour per-

VRE

qui déjeune avec quatre sous
ites. Il est réduit en vasselage
gorie inférieure qui, les trois
ait incapable de peindre une

our le soleil ! Ah ! nous sommes
adorait ! Maintenant on ne se
contente plus de l'obliger,
chaque fois qu'il se montre
à midi, de faire partir le
canon du Palais-Royal ; on
le réduit à toute sorte d'em-
plois domestiques, et les
photographes le font tra-
vailler comme un nègre.
On viendrait me dire qu'un
savant a trouvé le moyen
d'en pomper les rayons et
de les mettre en bouteille
pour les revendre en détail,
que je ne m'en étonnerais
pas du tout. Le soleil ! vous
verrez qu'on en fabriquera
des chandelles, des allu-
mettes chimiques, des bri-
quets phosphoriques, des
boules de résine, qu'on s'en
servira couramment pour
allumer son cigare et faire
bouillir son pot-au-feu. Vous
verrez qu'on mettra l'entre-
prise en actions, comme le
canal de Panama, et que
vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien con-
venir que la photographie a
singulièrement multiplié les
formes du laid. Elle les con-
serve, elle les consacre, elle
les met en relief par la pré-
tention bête de la pose.
Grâce à elle, il n'est pas une
vulgarité qui ne s'affiche à
tous les coins de rue et
n'obsède le regard du pas-
sant. Encore si c'était la vul-
garité simple et digne, qui
désarme par sa bonhomie !
Mais non, c'est la vulgarité
bouffie, la laideur préten-
tueuse et solennelle. Dans
cette galerie vous trouverez
à peine, sur dix portraits,
une attitude naturelle, une
physionomie que ne con-
tracte pas une grimace, un
corps qui ne se dessine avec
emphase ou afféterie. Tous
les sourires sont étudiés :
l'un vise à l'air méditatif,
l'autre à l'air auguste ; celui-
là à l'air inspiré, cet autre à
la simplicité apparente, on
n et la pose. Ils ne bougent
semblant de rien, ils sont tout
sembler à quelque chose.
nt parfois touchants dans leur
Ils ont voulu offrir une image

Voir :
Le Magasin pitto

Année de Magasin

Almanach du Nouv

Le Nouvelliste de

Le Matin 7 m

La Croix : 5 et 6

Le Figaro : 10 et 11

l'Éclair : 12

Hoefer : Nouvel

Ernest Lacan, D

La Lumière, ann

Niepe de S. Victor

pré

« C'est vraiment stupéfiant, convint-il enfin en rendant l'épreuve au jeune homme.

— Oh ! C'est encore bien imparfait, répartit modestement le pauvre inventeur. Mais comment mieux faire sans une meilleure chambre noire ? Tenez, monsieur, puisque vous en avez à votre disposition, gardez et essayez vous-même cet échantillon de la drogue que j'utilise... »

Et, après une brève explication de sa méthode, il partit, laissant sur la banquette de l'opticien un flacon de verre foncé contenant un liquide noirâtre.

L'opticien Chevalier n'était pas un commerçant sans entraillures : souvent il exprima plus tard le regret de n'avoir pu confier à un inconnu une de ses chambres obscures dont il n'avait pas alors le moyen ou le droit de disposer. Il n'était pas non plus, malgré son scepticisme, un esprit fermé aux recherches scientifiques, bien loin de là : car il était alors tout absorbé par le perfectionnement du microscope, et fit beaucoup, plus tard, pour la photographie. Aussi ne tarda-t-il pas à expérimenter le contenu de la petite fiole. Mais qu'il était donc étourdi, ce digne monsieur ! Tandis que le singe de la fable montrait la lanterne magique sans avoir éclairé son lampion, notre opticien n'alla-t-il pas manipuler en pleine lumière cette drogue si sensible, sans doute, aux impressions lumineuses ! Il n'obtint donc que des épreuves du plus beau noir sur toute leur surface. Et jamais plus il ne revit son malchanceux visiteur, dont il ignorait et le nom et l'adresse exacte.

Dès lors, comme il le disait tout à l'heure, fréquentait dans sa boutique, entre autres personnalités moins mystérieuses, le peintre Louis-Jacques-Mandé Daguerre, avec lequel il s'entretenait souvent du perfectionnement de la chambre obscure utilisable pour mieux juger des effets du Diorama.

Célèbre il était dans la capitale, ce merveilleux Diorama, depuis que Daguerre, avec la collaboration du peintre Bouton, l'avait ouvert le 1^{er} juillet 1822. La foule ne cessait de se presser aux portes de cet établissement du boulevard, comme elle assiège aujourd'hui les guichets des cinémas. C'est que, si le spectacle était moins varié, moins vivant, il avait aussi quelque chose de prestigieux, et même un parfum de mystère bien alléchant pour le public. Écoutons au passage, et suivons même, ces deux « rapins » qui se rendent bras dessus, bras dessous au Diorama.

« Puisque tu veux me montrer dès aujourd'hui les chefs-d'œuvre de ton maître, dit le plus jeune qui est un provincial fraîchement débarqué, explique-moi donc un peu qui est ce M. Daguerre si promptement célèbre.

rimer, pour l'amour du grec, dans une ode triomphale, avec le prénom du frère, Nicéphore. Pour commencer, encouragés par un rapport à l'Institut du célèbre physicien Carnot, dont les études sur le calorique et les principes décisifs inspiraient cette

(1) Allah est le seul vrai dieu, et Mahomet est son prophète.

— Volontiers, répond le camarade. Tu sauras donc que M. Daguerre est né à Cormeilles-en-Parisis en 1787. Il raconte lui-même que, très libre dans sa prime jeunesse, pendant les années de tourmente politique, il ne trouva rien de mieux que de se faire saltimbanque : il n'avait pas son pareil pour le saut périlleux et la danse sur la corde tendue. Singuliers débuts, n'est-ce pas ?... Une seule étude l'attirait, le dessin et la peinture : et tu verras



ON TROUVAIT DIFFICILEMENT UNE PLACE DANS LES DILIGENCES (p. 22)

combien il était doué quand tu admireras, par exemple, son *Clair de lune dans la Forêt Noire*...

— Il peignait donc même la nuit ?

— S'il entendait ta question, il t'assurerait qu'il n'a pris que très rarement des croquis ou des esquisses au cours de ses voyages. Pourtant ses paysages sont parfaits d'exactitude et d'atmosphère, tant sa mémoire visuelle est merveilleusement développée... Dès que, laissant les jeux du cirque, il fut rentré comme élève chez Degotti, le décorateur de l'Opéra, il sut renouveler,

s'entendre avec cet artiste distingué, ce chercheur actif qu'est Louis Daguerre. Il le revoit donc au passage, reste en correspondance suivie avec lui, et, après de longs pourparlers, le peintre se rend à Chalon-sur-Saône où ils signent tous deux, le 14 décembre 1829, un mémorable accord.

En substance, cette pièce historique spécifie que, pour per-

VRE

et qui déjeune avec quatre sous rites. Il est réduit en vasselage égorie inférieure qui, les trois rait incapable de peindre une

pour le soleil ! Ah ! nous sommes l'adorait ! Maintenant on ne se contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre à midi, de faire partir le canon du Palais-Royal ; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un savant a trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Le soleil ! vous verrez qu'on en fabriquera des chandelles, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie ! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés : l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste ; celui-là à l'air inspiré, cet autre à la simplicité apparente, on en et la pose. Ils ne bougent semblant de rien, ils sont tout sembler à quelque chose. Ils ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pitto

Amédée Magagnin

Almanach du Nouv

Le Nouvelliste de

Le Matin 7 m

La Croix : 5 et 6

Le Figaro Littér

Mentienne : la

Hofer : Nouvel

Ernest Lacan, D

La Lumière, am

Niepe de S. Vito

pi

avec ses toiles de fond donnant la perspective, l'art si difficile du décor théâtral.

— En effet, dit le provincial, j'ai entendu parler chez nous de ces nouvelles décorations, et aussi de la lune mobile du *Songe* et du soleil tournant de *La Lampe merveilleuse*.

— Eh bien ! mon cher, reprit l'autre rapin, ce n'est rien auprès du Diorama. D'ailleurs nous y voici arrivés... »

Sitôt entrés, ils mêlèrent leurs applaudissements à ceux de l'assistance qui se tenait, dans la salle peu éclairée, en face d'une grande toile peinte de couleurs fraîches et vives qui donnait l'illusion parfaite d'un paysage réel.

« N'est-ce pas admirable cette vue de la vallée de Golden, en Suisse ? demandait l'élève de Daguerre à son ami. Il y a des visiteurs qui lancent sur la toile des boulettes de pain pour s'assurer qu'ils n'ont pas devant eux un espace vide ! »

— C'est si admirable, fit l'autre avec sincérité, que, si tu veux bien me présenter à ton maître, je lui demanderai l'autorisation de travailler d'après son œuvre : c'est aussi vivant, aussi inspirateur que la nature même... Mais que se passe-t-il ? »

L'émotion du nouveau venu s'expliquait : le superbe paysage s'était graduellement assombri, comme par un temps d'orage redoutable ; et tout à coup, au lieu des jolies sapinières sous les cimes neigeuses, on ne voyait plus que le spectacle, tragique dans son exactitude trop historique, de la montagne éboulée dans la vallée alpestre.

Ensuite ce fut Edimbourg, prospère et pittoresque, subitement ravagé par un incendie sous les yeux des spectateurs ; puis une belle vue de Saint-Pierre de Rome, due au peintre Bouton, effaça soudain son dôme et ses amples colonnades devant les perspectives d'aqueducs et les marais fiévreux de la campagne romaine.

« Quel est donc le secret de M. Daguerre ? demandait le provincial.

— Hé ! mon maître a plus d'un secret, répondit son ami, et il les garde tous jalousement. Peut-être, un jour, daignera-t-il nous renseigner... »

VI. — POURQUOI L'ASSOCIATION NIEPCE-DAGUERRE ABOUTIT AU DAGUERRÉOTYPE

Ce n'était pas un secret, pour l'opticien Chevalier, que Daguerre, tout en administrant et perfectionnant son Diorama, s'occupât de fixer les images de la chambre obscure. Aussi, après avoir échoué dans son essai, lui confia-t-il bientôt la drogue

rimer, pour l'amour du grec, dans une ode triomphale, avec le prénom du frère, Nicéphore. Pour commencer, encouragés par un rapport à l'Institut du célèbre physicien Carnot, dont les études sur le calorique et les principes décisifs inspiraient cette

(1) Allah est le seul vrai dieu, et Mahomét est son prophète.

remise par l'inconnu. Mais le peintre ne fut pas plus heureux, le contenu du flacon étant gâté dans sa totalité, puisque Chevalier avait commis l'étourderie de le laisser en pleine lumière. Depuis lors il n'était pas de semaine que, retournant à l'atelier de l'opticien, Daguerre ne remit sur le tapis cette question qui maintenant le passionnait.

« J'ai enfin saisi les images de la chambre noire ! J'ai réussi à enchaîner la lumière ! » se prit-il à affirmer vers la fin de l'an 1825.

Mais, quand on lui demandait par quel sortilège, il restait bouche cousue ; il ne montrait d'ailleurs nulle image à l'appui de ses dires. Si bien que Chevalier, peu convaincu, mais obligeant, l'avertit un jour :

« Bien d'autres se vantent d'avoir contraint le soleil à peindre pour eux. Tout récemment un officier en retraite, le colonel Niepce de Sennecey est venu m'acheter une chambre obscure pour un sien cousin bourguignon qui, paraît-il, réussit à obtenir des images durables... Tenez ! Voici même l'adresse de ce Chalon-nais... »

Daguerre lut la carte du propriétaire des Gras, en prit note ; puis, haussant un peu les épaules, il dit légèrement.

« Encore un bon bourgeois amateur, que l'atmosphère de province illusionne sur ses petits talents ! »

N'empêche que, peu de jours plus tard, le 25 janvier 1826, il tâta le terrain en informant poliment M. Niepce qu'ils couraient tous deux, en bons limiers, le même lièvre, et que le peintre Daguerre serait heureux d'avoir quelque information sur les recherches de son honorable émule.

« Méfiance ! pensa M. Nicéphore au reçu de cette épître. Voilà un Parisien qui m'a tout l'air de vouloir flairer mes drogues d'un peu trop près ! »

Sur quoi il répondit avec tant de réserve, et de circonspection, que le peintre, déçu dans sa curiosité et vexé d'être deviné, se tint coi pendant une année entière. Mais en janvier 1827, comme il n'avancait toujours guère dans ses tentatives, Daguerre revint à la charge ; et Niepce, qui entre temps avait obtenu sur le peintre les plus favorables renseignements grâce à un graveur de la capitale nommé Lemaitre, se décida à lui répondre par ce billet ambigu :

« Depuis quatre mois je ne travaille plus ; la mauvaise saison s'y oppose absolument. J'ai perfectionné d'une manière sensible mes procédés pour la gravure sur métal. Mais les résultats que j'ai obtenus ne m'ayant point encore fourni d'épreuves assez correctes, je ne puis satisfaire le désir que vous me témoignez.

s'entendre avec cet artiste distingué, ce chercheur actif qu'est Louis Daguerre. Il le revoit donc au passage, reste en correspondance suivie avec lui, et, après de longs pourparlers, le peintre se rend à Chalon-sur-Saône où ils signent tous deux, le 14 décembre 1829, un mémorable accord.

En substance, cette pièce historique spécifie que, pour per-

IVRE

et qui déjeune avec quatre sous frites. Il est réduit en vasselage d'égérie inférieure qui, les trois était incapable de peindre une

pour le soleil ! Ah ! nous sommes l'adorait ! Maintenant on ne se contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre à midi, de faire partir le canon du Palais-Royal ; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un savant a trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Le soleil ! vous verrez qu'on en fabriquera des chandelles, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie ! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés : l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste ; celui-ci à l'air inspiré, cet autre à la simplicité apparente, on en et la pose. Ils ne bougent emblant de rien, ils sont tout sembler à quelque chose. ont parfois touchants dans leur Ils ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pitto

Amédée Matagnin

Almanach du Nouv

Le Nouvelliste de

Le Matin 7 m

La Croix : 5 et 6

Le Figaro Littér

Mentienne : la

Hoefer : Nouvel

Ernest Lacan, D

La Lumière, ann

Niepce de S. Victo
pij

Je dois sans doute le regretter plus pour moi que pour vous, monsieur, puisque le mode d'application auquel vous vous livrez est tout différent et vous promet un degré de supériorité que ne comporterait pas celui de la gravure ; ce qui ne m'empêche pas de vous souhaiter tout le succès que vous pouvez ambitionner... »

« Très poli, ce Bourguignon ! grommelait Daguerre en lisant ces lignes prudentes et laconiques. La moindre indication sur sa méthode ferait mieux mon affaire que les vœux dont il me comble. »

Aussi, dans le courant du mois de mars, envoya-t-il en hommage au peu communicatif Nicéphore ce qu'il appelait un « dessin fumée » : c'était un joli dessin à la sépia, terminé par un des moyens chimiques qu'il adoptait pour saisir les impressions lumineuses. Quel fin négociateur c'était donc, que ce peintre du Diorama ! Sans rien révéler de l'essentiel de ses expériences dans cette œuvre composite, n'allait-il pas ainsi obliger l'inventeur chalonnais à une confiance, à l'envoi d'un échantillon révélateur ?

En effet, vers le début de juin, Niepce, qui ne voulait pas se montrer en reste de prévenance, répondit par un petit cadeau. Mais savez-vous ce qu'à son tour il envoya, ce savant boutonné et rebelle aux épanchements ? Tout simplement une planche d'étain représentant une *Sainte-Famille* du graveur Lemaitre : obtenue par son procédé secret, elle était creusée à l'acide dans les parties non impressionnées, mais soigneusement lavée des traces de drogues qui eussent pu mettre l'indiscret Daguerre sur la bonne piste.

Qui fut quinaud ? Ce fut le peintre, en examinant cette planche avec ses blancs en relief, et en lisant la belle lettre, fort aimable mais très peu explicative, qui accompagnait l'envoi.

Il gardait encore, deux mois après, un silence boudeur, quand Nicéphore dut se rendre en Angleterre auprès de son frère Claude, malade de corps et d'esprit après ses efforts de labeur intellectuel et ses vaines démarches en faveur du pyréclophore. Or le voyageur dut s'arrêter assez longtemps à Paris, pour obtenir un passeport et surtout pour trouver place dans les diligences de Calais, qu'encombraient alors les courtisans suivant un déplacement royal. Il en profita pour aller faire la connaissance de son correspondant Daguerre.

Comme les méfiances tombent vite entre honnêtes gens, dès qu'on se rencontre face à face ! Voilà ce bon, mais soupçonneux M. Niepce qui, dès le 4 septembre 1827, écrit à son fils Isidore une longue épître tout à la louange du Diorama et de son créa-

rimer, pour l'amour du grec, dans une ode triomphale, avec le prénom du frère, Nicéphore. Pour commencer, encouragés par un rapport à l'Institut du célèbre physicien Carnot, dont les études sur le calorique et les principes décisifs inspiraient cette

(1) Allah est le seul vrai dieu, et Mahomét est son prophète.

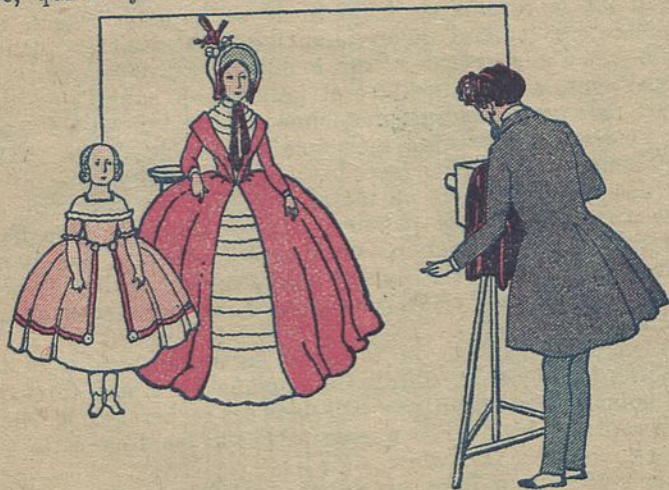
LA PEINTURE DU PAUVRE

La petite ville de Chalon-sur-Saône vient d'

LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE 23

teur. « ...Le prestige est si grand, dit-il, qu'on serait tenté de sortir de sa loge pour parcourir la plaine et gravir jusqu'au sommet de la montagne ! » Et le peintre, de son côté, affirmant que son visiteur obtient déjà des gravures admirables, ne revendique pour soi d'autre mérite que la découverte d'une substance s'impressionnant rapidement. Il va même jusqu'à la faire connaître à son rival, cette précieuse substance : c'est la pierre de Bologne, ou sulfure de baryum, une drogue qui reste lumineuse après avoir été au jour.

Pour tout dire, M. Niepce n'est pas ébloui par cette découverte, qui ne jouera d'ailleurs aucun rôle dans l'avenir de la



« NE BOUGEZ PLUS !... SOURIEZ GRACIEUSEMENT ! » (p. 26)

photographie. Lui aussi obtient maintenant, grâce à son secret, des blancs en blanc, des noirs en noir, et de plus il sait fixer ses images. Pourtant, au retour de son voyage à Londres, où la Société Royale des sciences ne daigna pas prendre en considération sa *Note sur l'Héliographie*, parce qu'il n'y révèle que des résultats et non sa méthode, il comprend enfin que mieux vaut s'entendre avec cet artiste distingué, ce chercheur actif qu'est Louis Daguerre. Il le revoit donc au passage, reste en correspondance suivie avec lui, et, après de longs pourparlers, le peintre se rend à Chalon-sur-Saône où ils signent tous deux, le 14 décembre 1829, un mémorable accord.

En substance, cette pièce historique spécifie que, pour per-

ne et qui déjeune avec quatre sous de frites. Il est réduit en vasselage catégorie inférieure qui, les trois serait incapable de peindre une

on pour le soleil ! Ah ! nous sommes on l'adorait ! Maintenant on ne se contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre à midi, de faire partir le canon du Palais-Royal ; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un savant a trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Le soleil ! vous verrez qu'on en fabriquera des chandelles, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie ! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés : l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste ; celui-là à l'air inspiré, cet autre à la simplicité apparente, on en et la pose. Ils ne bougent semblant de rien, ils sont tout assemblés à quelque chose. ont parfois touchants dans leur Ils ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pittoresque

Année de Magasin

Almanach du Nouveau

Le Nouvelliste de

Le Matin 7 me

La Croix : 5 et 6

Le Figaro : littér.

l'Éclair : la

Hoefer : Nouvel

Ernest Lacombe, D.

La Lumière, ann

Niepe de S. Victor

pié

22 LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE

Je dois sans doute le regretter plus pour moi que pour vous, monsieur, puisque le mode d'application auquel vous vous livrez est différent et vous promet un degré de supériorité que

24 LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE

fectionner l'invention de Niepce, admis là au premier rôle, Daguerre lui apporte son concours de connaissances scientifiques et sa chambre obscure perfectionnée, en lui promettant d'eux leur discrétion absolue. Niepce livrait en effet son secret à la société Niepce-Daguerre, qui se vouait à l'amélioration du procédé en vue de fournir au graveur Lemaître des planches à graver ébauchées par la lumière et faciles à terminer.

Quand ce fut signé et paraphé, le Bourguignon dit enfin, à la grande joie du peintre dont la curiosité s'aiguissait depuis si longtemps :

« Maintenant, mon cher associé, voici *notre* procédé... »

Et il lut la dizaine de feuillets de sa fameuse *Notice*, mais complétée et dévoilant qu'en définitive il enduisait ses planches métalliques d'une sorte de résine, le bitume de Judée, qui devient non pas noir, mais blanchâtre et indissoluble sous l'effet de la lumière ; les parties non impressionnées étaient dissoutes ensuite dans l'essence de lavande mélangée de pétrole. Mais il fallait 8 à 10 heures d'exposition avec le meilleur éclairage pour obtenir l'unique épreuve positive sur métal, et il était bien à prévoir que, même après vigoureuse morsure par un acide, la planche ne résisterait pas au tirage de nombreuses gravures sur papier.

« Hum!... Il nous reste beaucoup de progrès à réaliser ! » pensa Daguerre, bien qu'il estimât original et encourageant ce qu'il apprenait là.

Il regagna donc Paris, où il se mit au travail avec tant d'ardeur qu'il devenait invisible à tous, même à son ami Chevalier. Néanmoins, il n'avancait pas vite dans ses recherches, et Niepce pas davantage, bien qu'ils missent à l'essai les drogues les plus diverses.

Mais voilà qu'un jour, au début de 1831, le peintre oublia dans son laboratoire du Diorama une cuiller en argent sur une plaque traitée par l'iode, conformément à une indication de Niepce. Remarquant le lendemain que la silhouette de la cuiller restait dessinée sur la plaque :

« Voilà qui est bizarre, s'exclama-t-il. Le hasard vient-il nous aider ? »

Loyalement il fit part de sa remarque à Nicéphore, en l'engageant à expérimenter méthodiquement l'iodure d'argent comme matière sensible. Mais le propriétaire des Gras n'était pas un chimiste de première force ; il se méfiait des sels métalliques qui l'avaient déçu jadis, et il tenait fermement pour son bitume de Judée, fixé par la lumière même. Découragé par d'infructueuses tentatives, il n'écrivait plus de 1831 à 1833 que pour répéter à propos des suggestions de Daguerre :

LA PEINTURE DU PAUVRE

La petite ville de Chalon-sur-Saône vient d'inaugurer

LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE 25

« Monsieur et cher associé, je regrette d'avoir fait fausse route pendant si longtemps... Je ne crois pas que l'on puisse tirer parti de ce procédé... »

Et, comme il approchait de ses soixante-dix ans, le pauvre M. Niepce succomba à une congestion cérébrale, précisément vers l'époque où Daguerre parachevait la découverte.

Le peintre remarqua, en effet, qu'après une courte exposition dans la chambre obscure, l'image encore latente sur la plaque

me et qui déjeune avec quatre sous de frites. Il est réduit en vasselage catégorie inférieure qui, les trois serait incapable de peindre une

on pour le soleil ! Ah ! nous sommes on l'adorait ! Maintenant on ne se contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre à midi, de faire partir le canon du Palais-Royal ; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un savant a trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Le soleil ! vous verrez qu'on en fabriquera des chandelles, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie ! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés : l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste ; celui-ci à l'air inspiré, cet autre à la simplicité apparente, on s'efforce de la pose. Ils ne bougent semblant de rien, ils sont tout assemblés à quelque chose. Ils sont parfois touchants dans leurs poses. Ils ont voulu offrir une image



IL OFFRAIT DES PÊCHES PORTANT SES INITIALES (p. 26)

à l'iodure d'argent peut se révéler, se développer sous l'effet des vapeurs de mercure ; et, grâce à une indication de l'illustre physicien-astronome Herschel, il put même fixer cette image par un bain d'hyposulfite de soude. Mais, en 1835, quand tout fut bien précisé, il dit à Isidore Niepce :

« Sans méconnaître vos droits dans notre association, ni surtout ceux de votre regretté père dans la découverte, je désire, puisque l'achèvement et la réussite m'en sont dus, passer dorénavant au premier rang, et donner à l'héliographie le nouveau nom de daguerréotypie... »

Voir :

Le Magasin pittoresque

Année 1840

Almanach du Nouveau

Le Nouvelliste de

Le Matin 7 me

La Croix : 5 et 6

Le Figaro Littéraire

Mentienne : la

Hoefer : Nouvelle

Ernest Lacan, D.

La Lumière, ann

Niepe de St-Victor

pré

22 LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE

Je dois sans doute le regretter plus pour moi que pour vous, monsieur, puisque le mode d'application auquel vous vous livrez est tout différent et vous promet un degré de supériorité que

26 LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE

O vanité des vanités, même les plus excusables ! La postérité devait trancher le débat, en préférant (pour l'amour du grec encore, et de la logique) le vocable : photographie. Mais, en attendant, Isidore dut passer par où voulait son associé, d'autant plus que, personnellement, il n'avait guère apporté dans l'affaire que son bague !

Aussi, quand Arago eut solennellement annoncé à l'Académie des sciences, le 10 août 1839, cette magnifique invention, et quand, n'ayant pu réussir à fonder une société pour exploiter le procédé, les inventeurs convinrent de le céder à l'Etat, Daguerre reçut-il comme récompense nationale une rente viagère de 6 000 francs, tandis qu'Isidore Niepce se contenta d'une pension de 4 000. Il est vrai que Daguerre révélait aussi le secret du Diorama : la toile, enduite d'une pâte blanche diaphane, portait à l'avant un tableau peint en teintes légères, à l'arrière une peinture différente et beaucoup plus marquée ; selon que la lumière arrivait au spectateur par transparence ou qu'elle était projetée sur l'avant de la toile par un jeu de glaces invisibles, c'était l'un ou l'autre des tableaux qu'on distinguait. Encore un mystère dévoilé !

VII. — LES PÊCHES DU JUGE DE PAIX ET LA SALLE DE POLICE DEVENUE LABORATOIRE

Quel supplice pour obtenir son portrait en daguerréotype ! L'opérateur dit :

« Placez-vous là, bien au soleil !... Ne bougez plus !... Souriez gracieusement ! »

Et pendant un interminable quart d'heure, clignant des yeux au point de sembler aveugle, rôti par les rayons non moins chauffants que lumineux, raide comme un piquet pour ne pas troubler l'image, le patient s'efforce courageusement d'avoir le sourire ! Cette pénible cérémonie, avec la cuisine compliquée du procédé, préparation immédiate des plaques, passage dans des boîtes et cuvettes, avivage du dessin par le chlorure d'or selon la méthode bientôt indiquée par le physicien Fizeau, tout cela ne donne que la plaque argentée, miroitante, où parfois nous retrouvons encore, peu discernable et toujours unique, l'image de quelque arrière-grand-père !

Mais en ce temps-là vivait dans une petite ville un juge de paix, M. Bayard, qui offrait volontiers à ses amis, fort intrigués, les superbes pêches de son jardin portant sur leurs joues roses les initiales du donateur :

LA PEINTURE DU PAUVRE

La petite ville de Chalon-sur-Saône vient d'inventer

LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE 27

« Comment imprimez-vous donc dans la pelure et la pulpe même ? demandait-on.

— Bah ! mon ami Soleil s'en charge bien, » répondait malicieusement le juge.

Mais le fils du magistrat savait qu'on obtenait cette inscription en appliquant sur les fruits, pendant la quinzaine où ils se colorent, des initiales en papier découpé qui arrêtaient les rayons solaires. Toujours la « main de Mahomet ! » On a réussi à notre époque de plus difficiles impressions photographiques sur fruits. Cependant M. Bayard fils, qui pour sa part trouva, peu avant le succès de Daguerre, un procédé analogue à celui de Niepce, ne parvint pas à tirer parti, pour la multiplication du daguerréotype, du système qui réussissait si bien aux pêches de son père.

Alors un amateur anglais, Fox Talbot, reprenant comme Niepce les essais de Wedgwood et du physicien Charles, obtint par développement à l'acide gallique (excellent révélateur) des négatifs sur papier satisfaisants. Mieux encore : il eut l'idée simple et pourtant géniale, d'utiliser ces négatifs pour obtenir par transparence des positifs. Un drapier de Lille fit connaître en France ce procédé, sans assez dire à qui il l'empruntait. Mais qui donc remplaça le papier, opaque, inégal, granuleux, par le verre d'une transparence si appréciable pour les négatifs ? Eh ! bien, ce fut justement un petit cousin de Nicéphore Niepce ! « Bénis soient tous les Niepce de Bourgogne ! » pourraient bien s'écrier les millions d'humains que la photographie amuse ou fait vivre aujourd'hui.

Donc cet Abel Niepce de Saint-Victor, ainsi distingué par cette étiquette d'origine de ses nombreux parents au pays des bons vins, ressemblait beaucoup à sa famille chalonnaise par ses goûts scientifiques et son esprit fertile en inventions. Il était lieutenant aux dragons de Montauban, quand on voulut, en 1842, faire passer du « rose », tendre mais salissant, à l'« aurore » la nuance des uniformes de ces cavaliers, sans pourtant découdre les dolmans déjà confectionnés : vite il imagina d'obtenir ce résultat par simple brosse avec intervention d'une drogue appropriée. Du coup, le ministère de la guerre économisa plus de 100.000 francs ! Aussi le ministre maréchal Soult attribua-t-il à l'officier chimiste une somptueuse gratification de... 500 francs.

Cette largesse ne le découragea pas de marcher sur les traces du cousin Nicéphore : trois ans plus tard il passait à la Garde municipale de Paris, pour bénéficier des avantages de la capitale. Mais où situer un laboratoire ?

me et qui déjeune avec quatre sous rre frites. Il est réduit en vasselage catégorie inférieure qui, les trois , serait incapable de peindre une

ion pour le soleil ! Ah ! nous sommes on l'adorait ! Maintenant on ne se

contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre à midi, de faire partir le canon du Palais-Royal ; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un savant a trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Le soleil ! vous verrez qu'on en fabriquera des chandelles, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie ! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés : l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste ; celui-

ui-là à l'air inspiré, cet autre à ous la simplicité apparente, on tion et la pose. Ils ne bougent semblant de rien, ils sont tout essembler à quelque chose. sont parfois touchants dans leur is. Ils ont voulu offrir une image

Voir :

Le Magasin pittoresque

Année de Magasin

Almanach du Nouveau

Le Nouvelliste de

Le Matin 7 mai

La Croix : 5 et 6

Le Figaro 18 mai

l'Éclair : 18 mai

Hoefer : Nouvel

Ernest Lacan, de

La Lumière, ann

Niepe de S. Victor

pré

22 LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE

Je dois sans doute le regretter plus pour moi que pour vous, monsieur, puisque le mode d'application auquel vous vous livrez vous promet un degré de supériorité que

28 LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE

« Notre bon roi Louis-Philippe conseille aux industriels, commerçants et banquiers de s'enrichir, mais la solde des militaires reste légère sous son règne, monologuait notre lieutenant... Baste ! à la guerre... non ! à la caserne comme à la caserne ! Je m'arrangerai bien, pour mes manipulations, de la salle de police des sous-officiers : elle est toujours vide, dans notre corps d'élite aux gradés irréprochables ! »

Voilà comment un local disciplinaire, facile à transformer en cabinet noir, fut élevé à la dignité de laboratoire et se garnit d'ustensiles scientifiques. Hélas ! l'insurrection de février 1848, envahissant la caserne du faubourg Saint-Martin, ne respecta pas cette modeste installation. Tout fut saccagé, incendié comme un palais royal, et le pauvre officier vit s'envoler en fumée le fruit de ses premiers travaux.

Mais il avait trouvé dans sa race l'exemple de la constance, et ce fut bien lui qui, retraité sous l'Empire comme chef d'escadron de la Garde et commandant du Louvre, réussit à substituer au papier de Talbot le cliché sur verre et réalisa d'autres perfectionnements photographiques auxquels il songeait, disait-il, dès avant les journées révolutionnaires.

Désormais l'homme était maître de la lumière comme de la plupart des autres forces de la Nature. Poitevin, Baldus, Tessié du Motay et bien d'autres, en perfectionnant l'héliogravure, dépassaient même tout ce qu'avait rêvé l'infatigable Nicéphore ; puis Wheastone et Brewster nous donnaient, avec le stéréoscope répandu en France par le savant abbé Moigno, la perception des formes, des volumes ; enfin, après l'invention si triomphante du cinématographe, où le physiologiste Marey avait sa part, les frères Lumière surent réaliser, mieux encore qu'Edmond Becquerel et Lipmann, la photographie des couleurs. Ainsi se complétait la plaisante histoire de la conquête de la lumière, dont l'âge héroïque va des physionomies pittoresques de Fabrice et de Porta à la rencontre bientôt centenaire de Louis Daguerre et de Nicéphore Niepce.

FIN

LA PEINTURE DU PAUVRE

La petite ville de Chalon-sur-Saône vient d'inaugurer...

me et qui déjeune avec quatre sous
erre frites. Il est réduit en vasselage
catégorie inférieure qui, les trois
s, serait incapable de peindre une

ion pour le soleil ! Ah ! nous sommes
on l'adorait ! Maintenant on ne se
contente plus de l'obliger,
chaque fois qu'il se montre
à midi, de faire partir le
canon du Palais-Royal ; on
le réduit à toute sorte d'em-
plois domestiques, et les
photographes le font tra-
vailler comme un nègre.
On viendrait me dire qu'un
savant a trouvé le moyen
d'en pomper les rayons et
de les mettre en bouteille
pour les revendre en détail,
que je ne m'en étonnerais
pas du tout. Le soleil ! vous
verrez qu'on en fabriquera
des chandelles, des allu-
mettes chimiques, des bri-
quets phosphoriques, des
boules de résine, qu'on s'en
servira couramment pour
allumer son cigare et faire
bouillir son pot-au-feu. Vous
verrez qu'on mettra l'entre-
prise en actions, comme le
canal de Panama, et que
vous en prendrez.

Hélas ! il faut bien con-
venir que la photographie a
singulièrement multiplié les
formes du laid. Elle les con-
serve, elle les consacre, elle
les met en relief par la pré-
tention bête de la pose.
Grâce à elle, il n'est pas une
vulgarité qui ne s'affiche à
tous les coins de rue et
n'obsède le regard du pas-
sant. Encore si c'était la vul-
garité simple et digne, qui
désarme par sa bonhomie !
Mais non, c'est la vulgarité
bouffie, la laideur préten-
tieuse et solennelle. Dans
cette galerie vous trouverez
à peine, sur dix portraits,
une attitude naturelle, une
physionomie que ne con-
tracte pas une grimace, un
corps qui ne se dessine avec
emphase ou afféterie. Tous
les sourires sont étudiés :
l'un vise à l'air méditatif,
l'autre à l'air auguste ; celui-
là à l'air inspiré, cet autre à
sous la simplicité apparente, on
tion et la pose. Ils ne bougent
semblant de rien, ils sont tout
ressembler à quelque chose.
sont parfois touchants dans leur
as. Ils ont voulu offrir une image

PAQUES...

*Quels cadeaux allez-vous demander ?
des livres !*

*Rien de plus intéressant,
Rien de plus profitable,
qu'un beau livre.*



CONTES ET GESTES HÉROÏQUES

Les grandes épopées de l'antiquité et du moyen âge mises à la
portée de la jeunesse. De très beaux volumes richement illustrés
de superbes hors-texte en couleurs et d'artistiques dessins en noir.
(Format 15 x 20).

Récits des temps bibliques. Les plus beaux
épisodes de l'Ancien Testament 1 vol.
Le Retour d'Ulysse, adaptation du poème
d'Homère : l'*Odyssée* 1 vol.
Roland le vaillant paladin, adaptation de
la Chanson de Roland 1 vol.
Flore et Blanchefleur. Berthe aux grands
pieds. Deux légendes du moyen âge. 1 vol.
Intortunes d'Ogier le Danois. Récits du
temps de Charlemagne 1 vol.
Aventures de Huon de Bordeaux. Contes
fantastiques du moyen âge 1 vol.
Les Enfants de Lara. Légendes d'Espagne. 1 vol.
Jeanne la bonne Lorraine 1 vol.

RABELAIS POUR LA JEUNESSE

L'œuvre célèbre du grand écrivain simplifiée et mise en français
moderne. Trois beaux volumes, richement illustrés de superbes hors-texte
en couleurs et d'artistiques dessins en noir : *Gargantua*, 1 volume ;
Pantagruel, 2 volumes.

LA SCIENCE AMUSANTE

Trois beaux volumes contenant chacun 100 expériences amusantes et
pouvant être facilement exécutées avec les objets que l'on a sous la main.

Chez tous les libraires et Librairie Larousse, rue Montparnasse
Demander le catalogue.

Voir :

Le Magasin pittoresque

Année de Magasin

Almanachs du Nouveau

Le Nouvelliste de

Le Matin 7 mai

La Croix : 5 et 6

Le Figaro : 11 mai

Mentienne : la

Hoefer : Nouvel

Ernest Lacan, de

La Lumière, ann

Niepe de S. Victor

pris

22

LES MAÎTRES DE LA LUMIÈRE : NIEPCE ET DAGUERRE

Je dois sans doute le regretter plus pour moi que pour vous, monsieur, puisque le mode d'application auquel vous vous livrez promet un degré de supériorité que

PAQUES...

de superbes cadeaux
pour la jeunesse



L'AGE HEUREUX

On a réuni par semestres les numéros déjà parus de cet intéressant journal, le vrai journal de la jeunesse moderne. Chaque semestre forme ainsi le plus beau et le plus intéressant recueil de lectures que vous puissiez désirer : romans, contes, nouvelles, poésies, articles sur les sciences, les arts, le cinéma, la T.S.F., les sports, etc. Nombreuses illustrations.

QUATRE VOLUMES PARUS

Tome I (1^{er} semestre 1925). — Tome II (2^e semestre 1925).

Tome III (1^{er} semestre 1926). — Tome IV (2^e semestre 1926).

Chaque volume compte plus de 500 pages (18×25) illustrées de gravures en noir et en couleurs. Rel. toile pleine, titre or.

L'AGE HEUREUX

paraît le 1^{er} et le 3^e jeudi du mois. Chaque numéro compte 32 pages. Demander les conditions d'abonnement.

ENCYCLOPÉDIE de la JEUNESSE

En six volumes magnifiquement illustrés, une bibliothèque des connaissances humaines mises à la portée de la jeunesse.

L'ART, SIMPLES ENTRETIENS

Par PÉCAUT et BAUDE. Toute l'histoire de l'art passée en revue en une série d'entretiens familiers. Beau volume (15×21), illustré de 140 gravures.



En vente chez tous les libraires
et Librairie Larousse, 13-17, rue Montparnasse, Paris

LA PEINTURE DU PAUVRE

La petite ville de Chalon-sur-Saône vient d'inaugurer la statue de Niepce de Saint-Victor: discours, pièce de vers, cantate, décoration, rosettes d'officier d'académie pour les seigneurs sans importance, tout s'est fait dans les règles. Il y avait même un ministre, M. Sarrien, car il paraît non seulement que M. Sarrien existe, mais qu'il est ministre. Du reste, la cérémonie n'a pas fait plus de bruit que M. Sarrien lui-même, et, si l'on a tiré le canon à Chalon-sur-Saône, ce que j'ignore, on n'a pas même tiré un simple pétard dans la presse.

Daguerre avait été plus heureux, lorsqu'on éleva sa statue à Petit-Bry, il y a quelques années. En tout et partout, excepté dans la découverte, Daguerre a toujours pris les devants. Il avait même commencé par donner son nom, ce nom sonore et frappé pour la gloire, à l'art nouveau. Dans les premières années de l'Empire, on disait couramment encore : un *daguerréotype* pour une *photographie*, et je trouve de temps à autre, au fond de nos campagnes, de bonnes gens qui en sont restés à ce premier nom. Niepce vient de prendre sa revanche; mais il y a mis le temps, car il est mort depuis plus d'un demi-siècle, et il a fallu recommencer à quatre fois pour arriver à hisser enfin sur son piédestal la statue du pauvre inventeur, dont son fils lui-même vendant le droit d'aînesse parternel pour un plat de lentilles, avait trahi la cause dans ses traités avec Daguerre, l'Amérique Vespucce de cet autre Colomb.

Je me demande si l'humanité a fait une découverte plus merveilleuse, plus féconde en résultats et transformations qui n'ont pas encore dit leur dernier mot, depuis celle de l'imprimerie. Mettons tout au plus l'électricité à part, et enclore! La photographie, c'est la vapeur, c'est l'électricité appliquées à la reproduction des choses. Niepce est le frère cadet de Gutenberg.

Le soleil devenu le collaborateur de l'homme! Il a beau se cacher, se dérober derrière les nuages, le premier photographe venu, — un être à qui sa femme de ménage n'obéit pas, — le force à venir tracer sur la plaque, pour vingt sous, dans les foires, l'image d'un pompier de Nanterre et le sourire d'une servante d'auvergne. Il obéit au commandement de ce pauvre diable

qui loge au sixième et qui déjeune avec quatre sous de pommes de terre frites. Il est réduit en vasselage par un artiste de catégorie inférieure qui, les trois quarts du temps, serait incapable de peindre une enseigne.

Quelle humiliation pour le soleil! Ah! nous sommes loin des temps où on l'adorait! Maintenant on ne se contente plus de l'obliger, chaque fois qu'il se montre à midi, de faire partir le canon du Palais-Royal; on le réduit à toute sorte d'emplois domestiques, et les photographes le font travailler comme un nègre. On viendrait me dire qu'un savant a trouvé le moyen d'en pomper les rayons et de les mettre en bouteille pour les revendre en détail, que je ne m'en étonnerais pas du tout. Lesoleil! vous verrez qu'on en fabriquera des chandelles, des allumettes chimiques, des briquets phosphoriques, des boules de résine, qu'on s'en servira couramment pour allumer son cigare et faire bouillir son pot-au-feu. Vous verrez qu'on mettra l'entreprise en actions, comme le canal de Panama, et que vous en prendrez.

Hélas! il faut bien convenir que la photographie a singulièrement multiplié les formes du laid. Elle les conserve, elle les consacre, elle les met en relief par la prétention bête de la pose. Grâce à elle, il n'est pas une vulgarité qui ne s'affiche à tous les coins de rue et n'obsède le regard du passant. Encore si c'était la vulgarité simple et digne, qui désarme par sa bonhomie! Mais non, c'est la vulgarité bouffie, la laideur prétentieuse et solennelle. Dans cette galerie vous trouverez à peine, sur dix portraits, une attitude naturelle, une physionomie que ne contracte pas une grimace, un corps qui ne se dessine avec emphase ou afféterie. Tous les sourires sont étudiés: l'un vise à l'air méditatif, l'autre à l'air auguste; celui-



Nicéphore Niepce.

ci à l'air profond, celui-là à l'air inspiré, cet autre à l'air spirituel. Même sous la simplicité apparente, on sent l'effort, la prétention et la pose. Ils ne bougent plus; mais, sans faire semblant de rien, ils sont tout gonflés de l'envie de ressembler à quelque chose.

Eh bien! au fond, ils sont parfois touchants dans leur ridicule, ces braves gens. Ils ont voulu offrir une image

Chalon-sur-Saône fêtera les 4 et 5 juin le centenaire de la mort de Niepce le génial inventeur de la photographie

Le Nouvelliste de Lyon du jeudi 5 juin 1933



Photo Wide World.

La maison natale de Niepce à Chalon-sur-Saône

Chalon-sur-Saône fêtera les 4 et 5 juin le centenaire de la mort du plus illustre de ses fils, Nicéphore Niepce, inventeur de la photographie.

Sans doute fait-on remonter à Léonard de Vinci, ce génie universel qui eut la prescience de toutes les découvertes modernes, la formation de l'image dans la chambre noire, mais encore que le Napolitain Porat, à l'ai-

de d'une lentille biconvexe ait fixé les premières empreintes qui, hélas ! s'évanouissaient avec la clarté du jour, et l'alchimiste Fabricius noircit le chlorure d'argent, c'est à Niepce, après les essais sans résultat positif de Charles et de Wedgwood, que revient l'honneur d'avoir découvert le procédé définitif, celui que perfectionna Daguer-

re, son associé et collaborateur.

La maison où naquit Niepce, en 1765, existe toujours à Chalon. Il était d'une honorable famille bourguignonne. D'abord destiné à l'état ecclésiastique, puis officier sous la Révolution, l'idée lui vint, quelques années plus tard, de substituer la lumière au crayon du lithographe.

Il se trouvait alors à Nice, où il venait d'épouser une demoiselle Roméro qui l'avait sauvé d'une grave maladie. Son frère, Claude Niepce, très habile mécanicien était venu le trouver. Et c'est en étroite communion d'idées, comme avant eux, à Annonay, les frères Montgolfier, qu'ils se confièrent d'abord leurs espérances avant de revenir à la maison paternelle de Chalon essayer de les réaliser.

De retour au pays natal le 23 juin 1804, ils obtiennent dès le 3 août ~~de~~ la même année, un premier brevet d'invention pour un « pyreolophore » machine dans laquelle l'air brusquement chauffé, puis refroidi, devait produire les effets de la vapeur, principe en quelque sorte des appareils à air chaud, qu'ils utilisèrent sur les eaux de la Saône et sur l'étang de Batterey, à faire marcher un bateau.

Nous ne ferons que mentionner, entre autres découvertes, la pompe hydro-statique, qui leur valut les encouragements du gouvernement impérial, et les travaux industriels et agricoles auxquels ils se livrèrent pour répondre au blocus continental qui privait la France des produits nécessaires à la fabrication nationale. Revenons à la photographie.

En mars 1816, Claude avait quitté Chalon pour n'y plus revenir. Resté seul, Nicéphore fixa sa principale demeure à sa maison de campagne des Gras et reprit la suite de ses travaux. Possédant quinze mille livres de revenu, il pouvait en toute tranquillité poursuivre le grand problème de la fixation des images.

Justement, la découverte en Allemagne par Serrefelder de la lithographie, avait secoué Niepce, qui rêva d'exclure jusqu'à la main du dessinateur en demandant à la nature seule tous les frais de l'opération. Il imagina donc de substituer le métal à la pierre, et c'est au cours de ses recherches que lui vint l'idée d'obtenir sur une plaque la représentation des objets extérieurs par la seule action des rayons lumineux.

Il avait construit, dès l'année 1816, une sorte de chambre obscure en adaptant une lentille à une boîte. Tout cela, naturellement fort grossier. Il obtint pourtant par la lumière de véritables impressions à effet lumineux in-

verse, c'est-à-dire des plaques sur lesquelles les tons blancs de la nature étaient représentés par des noirs, et accusés par des clairs. Puis il songea à transformer des plaques en planches propres à la gravure.

De nombreuses tentatives infructueuses pour améliorer sa découverte ne découragèrent pas l'inventeur qui poursuivit toute sa vie ses laborieux efforts pour tirer, sans y parvenir, la photographie de ses langes. Mais la voie était ouverte, l'impulsion don-



Photo Wide World.
NICÉPHORE NIEPCE
d'après le tableau (don de L. Berger),
exposé au Musée de Chalon

née. Daguerre et Talbot pouvaient venir.

Daguerre, artiste-peintre, inventeur du diorama, avait entendu parler des travaux du célèbre chimiste. Il entra en rapports avec lui, soutenant qu'il avait trouvé le procédé perfectionné. Confiant, Niepce communiqua ses planches à Daguerre et signa avec lui, le 14 décembre 1829, un contrat d'association. Le procédé de l'artiste consistait à projeter sur une plaque de sulfate de baryte calciné, qui devient lumineuse par l'exposition à la lumière solaire ou diffuse. Mais comment cette impression était-elle conservée ? Il est probable que Daguerre n'avait pu en core y parvenir. Mais quand il fut initié au secret des opérations de

Niepce, il repartit pour Paris où il s'adonna, avec l'ardeur qui lui était propre à de nouvelles recherches.

Niepce avait fait usage de l'iode

pour essayer de noircir le fond de ses plaques métalliques. La première découverte de Daguerre, ce fut l'impressionnabilité de l'iodure d'argent par la lumière. Il substitua donc l'iodure d'argent au bitume de Judée. Puis, ce fut la découverte des agents révélateurs, qui marque une date impor-

tante dans la découverte de la photographie.

Mais il n'était pas réservé à Niepce de connaître le perfectionnement inattendu apporté à sa méthode. Il mourut subitement à Chalon d'une congestion cérébrale le 5 juillet 1833.

Il n'avait que 69 ans.

L'inventeur de la photographie repose toujours dans le petit cimetière de Saint-Loup-de-Varenne.

Chalon, 5 juin.

Nous avons relaté, dans notre précédent numéro, les fêtes inoubliables qui ont marqué le centenaire de la mort de Nicéphore Niepce. Ces fêtes se sont poursuivies lundi, à la faveur du même temps idéal, avec le même succès.

Le matin, une plaque a été apposée sur la maison de la rue de l'Oratoire, n° 3, dans laquelle Joseph-Nicéphore Niepce vit le jour le 7 mars 1765.

Voici le libellé de cette plaque :

Nicéphore NIEPCE, inventeur de la Photographie, est né dans cette maison le 7 mars 1765, est mort à Saint-Loup-de-Varenne le 5 juillet 1833, laissant au monde entier le bénéfice de son invention, et à ses concitoyens le soin d'honorer sa mémoire.

En raison de la situation de la rue de l'Oratoire, qui constitue presque une impasse, le Comité du centenaire a fait apposer une plaque rue de l'Obélisque, sur l'immeuble de M. Gauvain, à qui appartient aussi l'ancienne maison de Niepce.

On lit sur cette plaque :

Nicéphore NIEPCE, inventeur de la Photographie, est né au n° 9 de la rue de l'Oratoire.

Allez voir la plaque posée sur sa maison.

A 9 heures du matin, les personnalités devant assister à la cérémonie se réunirent place du Port-Villiers, devant la statue de l'inventeur, inaugurée le 21 juin 1885.

La délégation belge déposa des fleurs au pied du monument, et M. Roy-Chevrier lut les sonnets suivants à la mémoire de Niepce.

La victoire de Nicéphore Niepce

— Sonnets —

I

Nicéphore, ton nom était prédestiné.
Dans sa racine grecque, il porte la victoire.
On a dû te l'apprendre, aux bancs de l'Oratoire,

Près de l'humble maison où ton génie
Fut né.
La Victoire fut lente à venir et la Gloire
Fut lente à se poser sur ton front couronné.

Tu forças le soleil, dès lors emprisonné,
A travailler pour nous, grâce à ta chambre noire.

Par ton art, la lumière a remplacé la
Lumière.

Du peintre et du graveur, trop souvent
L'infidèle,

Et permet au savant une étude nouvelle.

Ta découverte sert à tout le genre humain.

Il faut que l'Univers entier te glorifie,
Nicéphore, inventeur de la photographie !

II

Mais, si tout l'Univers t'acclame — et
C'est son droit —

Chalon a le devoir de garder ton symbole

Et d'inscrire ton nom sur sa plus grande
École.

Comme celui d'un Chef aussi brave
Qu'adroit.

Tu sacrifias tout à ta recherche folle :
Tes biens, ton temps, ta vie ; et tu montreras du doigt

Que ce qu'on ne voit pas, l'objectif, lui,
Le voit ;

Que l'image se fixe en un sel qui la colle.

Ton secret fut surpris par un rival jaloux...

Puis tu mourus trop tôt, navré, nouveau
Moïse.

Tendant les mains au seuil de la Terre
Promise.

Depuis cent ans, tu dors du sommeil le
Plus doux.

Dans un linceul d'oubli qu'on va tisser
En gloire.

C'est temps : réveille-toi ! Nous chanterons ta Victoire.

J. ROY-CHEVRIER.

Le cortège se rendit ensuite rue de l'Obélisque, où M. le général Perrier enleva la voile couvrant la plaque

commémorative. On traversa ensuite les jardins de la propriété Chevrier, on gagna la rue de l'Oratoire.

Il y avait là, autour de M. le comte de la Baume-Pluvinel, de l'Académie des sciences, représentant l'Institut de France, et revêtu de son habit d'académicien : MM. Bouët, préfet de Saône-et-Loire ; Sauviat, sous-préfet de Chalon ; Georges Nouelle, député-maire de Chalon ; Thomas, député ; colonel Desmaeys, commandant le 134^e R. I. ; Mauchamp, président du conseil général ; le général Perrier ; MM. Léon Gaudmont, Edouard Belin, Potonnière, Cromer, Lobel, Montel, Delac, Trarieux, Thevenot, président de la Chambre de commerce ; Malo, président du Syndicat d'initiative ; Léon Prost, président du Comité des fêtes ; Paul Collin, président du Comité des foires ; Violot, président de la Société d'histoire et d'archéologie ; L.-Armand Calliat, secrétaire général de la Société d'histoire ; Beffy, secrétaire général de la mairie ;

Nouvelles 546 1933

Baudart, principal du collège ; Derôme, directeur de l'Ecole nationale professionnelle ; Ciuchard, chef du secrétariat de la mairie ; Burlet, commissaire général de la Foire-Exposition, et la plupart des personnalités ayant assisté aux fêtes de la veille.

Les jardins que l'on venait de traverser s'étendent sur l'emplacement de l'ancien couvent de l'Oratoire, que Niepce habita dans sa jeunesse.

M. le comte de la Baume-Pluvinet prononça une allocution applaudie.

M. le général Perrier découvrit la plaque. Toutes les personnalités se retirèrent pour inaugurer le pont-tournant et pour se rendre à Saint-Loup-de-Varennes, où se sont poursuivies les fêtes.

A SAINT-LOUP-DE-VARENNE

Chalon, 5 juin.

A Saint-Loup-de-Varenne, les personnalités officielles arrivèrent en auto vers 10 h. 30. On se rendit d'abord à la mairie. M. Maréchal, maire, entouré de son conseil, souhaita la bienvenue à M. Labbé, directeur de l'Enseignement Technique au ministère de l'Education Nationale, à M. Bouet, préfet, etc., puis, dans un discours ému, le maire rappela la vie de paysan de Nicéphore Niepce, qui partageait son temps entre ses travaux scientifiques et l'exploitation de son domaine agricole. Il se déclara fier d'être le compatriote de ce grand citoyen français qui donna au monde, par son génie créateur, une magnifique découverte.

M. Bouet, préfet, prit ensuite la parole, ainsi que M. Labbé, et tous deux félicitèrent M. Maréchal et la population de Saint-Loup-de-Varenne de leurs beaux sentiments de reconnaissance à l'égard de leur illustre compatriote.

Un cortège se forma ensuite pour aller au cimetière où les membres de la famille Niepce qui assistaient nombreux à cette cérémonie vinrent s'incliner devant la tombe de leur grand et vénéré ancêtre, qui dort son dernier sommeil à l'ombre du clocher paisible de son village de prédilection. Une fanfare joua la marche de Chopin, puis, se reformant, le cortège gagna la route nationale de Paris à Lyon, à l'endroit où s'élève le monument commémoratif à la mémoire de l'inventeur. Au pied du monument et devant une foule émue, des discours furent prononcés par MM. Thomas, député, Trarieux, président de la Chambre Syndicale des Industriels et du Commerce photographiques ; Edouard Belin ; Labbé, directeur de l'enseignement technique. Tous ces orateurs rendirent une fois de plus hommage au modeste et très grand savant qui découvrit la fixation des images et lui adressèrent un reconnaissant souvenir.

Après cette cérémonie, on gagna le parc de l'ancienne propriété où Niepce découvrit la photo et où la municipalité de Saint-Loup-de-Varenne offrit un champagne d'honneur aux membres de la famille Niepce et aux personnalités présentes. Le cortège regagna ensuite Chalon à 12 h. 30, terminant ainsi les fêtes émouvantes organisées en l'honneur de cette pure gloire française.

Excursion du 19^{ème} 1929 Un acte de naissance

On a laissé passer le 14 décembre sans rappeler que ce jour-là fut signé un acte d'association qui est, en réalité, l'acte de naissance de la photographie. Nous ne saurions moins faire que de reproduire le début de ce document :

« Entre les soussignés M. Joseph-Nicéphore Niepce, propriétaire, demeurant à Chalon-sur-Saône, d'une part, et M. Louis-Jacques-Mandé Daguerre, artiste peintre, membre de la Légion d'honneur et administrateur du Diorama, demeurant à Paris, d'autre part... M. Niepce, désirant fixer, par un moyen nouveau, sans avoir recours à un dessinateur, les vues qu'offre la nature, a fait des recherches à ce sujet. De nombreux essais constatant cette découverte en ont été le résultat. Cette découverte consiste dans la reproduction spontanée des images reçues dans la chambre noire. M. Daguerre, d'autre part, auquel il a fait part de sa découverte, en ayant apprécié tout l'intérêt, d'autant mieux qu'elle est susceptible d'un grand perfectionnement, offre à M. Niepce de s'adjoindre à lui pour parvenir à ce perfectionnement et de s'associer pour retirer tous les avantages possibles de ce genre d'industrie... »

Comme le prévoyaient ses signataires, le projet d'association ci-dessus exposé devait faire faire à la nouvelle découverte de nombreux et extraordinaires progrès. Et ceux-ci continuent, nos lecteurs ont fréquemment l'occasion d'en juger par eux-mêmes.

409 **Niepce de Saint-Victor**, Chimiste, inventeur de la photographie sur verre. Né Saône-et-Loire 1805-1870, photographié sur acier par Mme Riffaut, in-8. 2 fr.

1539 **DAGUERRE**. La découverte de la Photographie en 1839, par Mentienne. Description du procédé faite aux chambres législatives. Paris, 1892, gr. in-8, br., de 162 pp., ill. de 6 pl. h. t. 20 fr.

de Makin Dimanche 7 mai 1933

7 — 5 — 33



Nous publions le portrait de Niépce, l'inventeur de la photographie, ainsi que le premier document reproduit par un procédé de son invention, en 1822. Chalon-sur-Saône, où il mourut en 1833, va fêter solennellement le centenaire de Joseph-Nicéphore Niépce, et ce sera une éclatante réparation pour celui qui lutta si durement pour imposer sa découverte et qui, n'y pouvant parvenir, finit par s'associer avec Daguerre. Plus heureux, celui-ci fut longtemps tenu pour l'unique inventeur de la photographie ; pourtant, la Notice sur l'héliographie, que Niépce publia en 1829 fait de lui l'authentique initiateur d'une science et d'un art qui, depuis un siècle, a connu un développement immense.

- Alors, Nadar, vous y êtes?

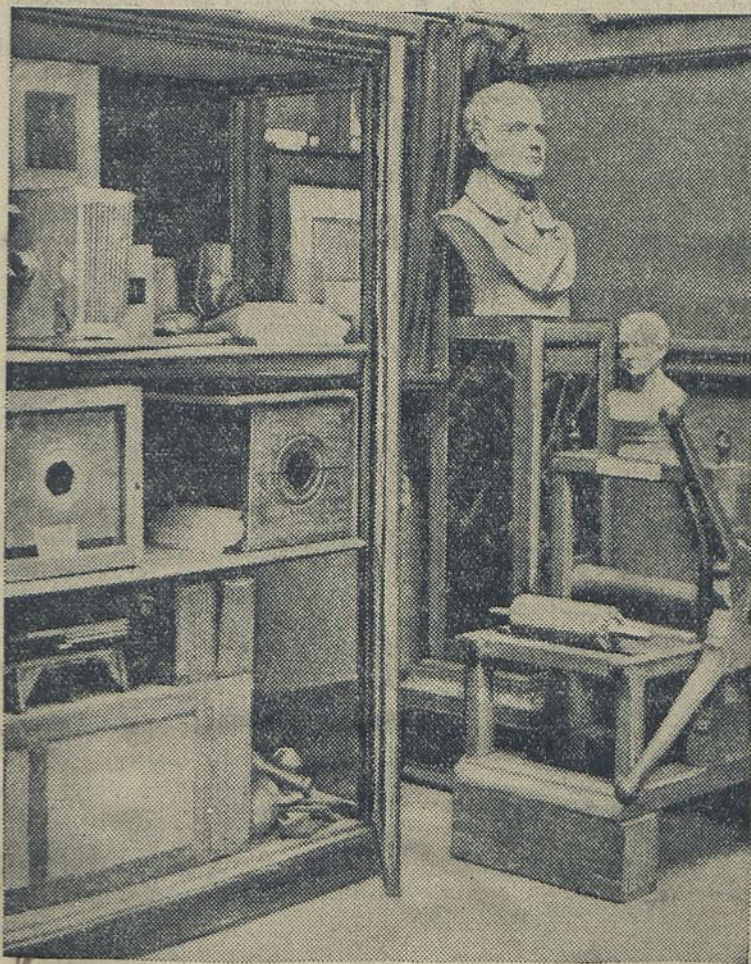
- Oui, monsieur Hugo...

...Ne bougez plus !...

A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE LA PHOTOGRAPHIE

le célèbre photographe, qui fit ses premiers portraits pendant le siège de Paris, nous raconte comment il fixa pour la postérité les traits de Victor Hugo

Voir en page 3 l'article de J.-P. DORIAN



AU MUSÉE DE CHALON-SUR-SAONE. — Quelques-uns des appareils utilisés par Niepce pour ses expériences ; à droite : le buste de l'inventeur.

IL y a un homme dont la mémoire va, ce soir, s'éveiller à d'émouvants souvenirs. Tandis que se déroulera dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne la cérémonie destinée à commémorer le centième anniversaire d'une invention à laquelle nous devons tous de pouvoir survivre dans un cadre ou dans un album et qui nous permet de glisser au fond d'un portefeuille quelques vues des heures les plus précieuses de notre vie réduites à deux dimensions, cet homme sera le seul à pouvoir dire : « J'ai photographié Victor Hugo ! »

D'ailleurs toutes les célébrités de l'époque — littéraires, politiques, musicales, mondaines — ont figé devant lui leur sourire le plus naturel (on ne disait pas encore photogénique !).

M. Nadar — c'est de lui qu'il s'agit — était donc tout désigné pour nous faire des confidences. Il représente un magnifique moment de la photographie française, et c'est à ce titre que nous nous sommes rendus hier soir en son hôtel de la rue de Bassano pour l'interroger.

Un sérum contre l'oubli

— Où étiez-vous installé en 1886 ?
— Rue d'Anjou.
— Et c'est là que...
— Oui, c'est là que j'ai vu défiler les hommes les plus illustres du temps. Pasteur...

— Vous avez photographié Pasteur ?

— Oui, en 1890... Je me souviens même d'un petit détail amusant... Pasteur était grave et sérieux... De temps à autre, il laissait échapper une plaisanterie... mais sans sourcilier, de l'air le plus tranquille du monde... Mon appareil était prêt... Pasteur prit place dans un large fauteuil, croisa les jambes et attendit...

« — Un peu de patience, maître, lui dis-je.

» — Comment ne pas en avoir, me répondit-il, quand on songe que vous possédez dans cette boîte un sérum contre l'oubli !

Un seul portrait ressemblant de Clemenceau

Je jette maintenant un coup d'œil sur un immense portrait représentant Clemenceau en 1912...

— Ah ! Clemenceau... C'est de lui que je tiens le compliment le plus flatteur qu'on m'ait fait... Un jour que je me rendais chez lui, il me reçut, selon sa coutume, en gants blancs et me lança :

» — Noubliez pas, Nadar, que c'est vous qui avez fait le seul portrait ressemblant de moi !

Victor Hugo : un vieux monsieur avec un chapeau usé

Mais c'est à Victor Hugo que M. Nadar doit ses plus profondes, ses plus puissantes émotions. Et c'est à M. Nadar que nous devons, nous, la plus éblouissante image du grand poète.

— Mon père était très lié avec Victor Hugo... Nous allions souvent



VICTOR HUGO photographié par NADAR, quelques années avant sa mort.

dîner chez lui, rue de Clichy... Il venait souvent déjeuner chez nous... Vous pensez, dans ces conditions, qu'il nous eût été facile de le faire poser devant l'appareil?... Ah ! bien, ouiche !...

» — Non ! non ! répétait-il gentiment. Vous me photographierez, je vous le promets, mais plus tard...

» — Quand ?

» — Nous verrons...

» Certain jour de mars 1880, nous nous trouvions à table... Une heure de l'après-midi... Nous avions un domestique dont l'orgueil de servir chez nous ne le cédait qu'à son sentiment de la respectabilité... Pour tout dire, il répondait exactement au format anglo-saxon... Un peu guindé, poussant des « oh ! » et « ah ! » à la moindre infraction à l'étiquette...

» Tout à coup il s'encadra dans la porte :

» — Monsieur !...

» — Qu'y a-t-il ?

» — Il y a au salon un vieux

monsieur avec un chapeau usé et un pardessus sale...

» — Qui est-ce ?

» — Je ne sais pas... Il m'a dit : « Est-ce que Nadar est là ? »... Je lui ai répondu : « Vous voulez dire monsieur Nadar ? »... Alors il m'a déclaré : « Allons, vite... je n'ai pas le temps... Annoncez Victor !... »

» Ce fidèle serviteur, scandalisé, ajouta, les bras au ciel :

» — Moi, monsieur, si j'étais à votre place, je n'irais pas !

» — Et pourquoi ?



NICÉPHORE NIEPCE
(Phot. Nadar.)

» — Parce que cet individu est sûrement un tapeur !

» Mon père et moi, piqués par la curiosité, nous nous précipitâmes... Ciel ! L'individu en question, le « tapeur », n'était autre que Victor Hugo !

» — Vous !... A cette heure-ci !

» — Oui... Je viens me faire photographier... »

Et c'est ainsi que M. Nadar, pour la première fois, fixa sur la plaque — qui dut en être fort impressionnée — la noble et souveraine physionomie du poète.

J.-P. DORIAN.

Le centenaire de la photographie sera commémoré le 7 janvier prochain

Le 7 janvier 1839, au cours d'une séance de l'Académie des sciences, le grand savant Arago parla pour la première fois du procédé imaginé par Niepce et Daguerre. C'est donc à cette date que la photographie a fait son apparition dans le monde. Pour commémorer le 100^e anniversaire de cet événement sensationnel, la Société française de photographie et de cinématographie, fondée en 1854 et reconnue d'utilité publique, organisera une séance solennelle au grand amphithéâtre de la Sorbonne, le samedi 7 janvier 1939, à 21 heures. Cette cérémonie, honorée de la présence de M. Albert Lebrun, président de la République française, sera présidée par le ministre de l'Éducation nationale.

Des représentants de l'Académie française, de l'Académie des sciences et de l'Académie des beaux-arts y prendront la parole.

Le centenaire de la photographie

Une plaque commémore le souvenir de Daguerre

À l'endroit où s'élève aujourd'hui la caserne du Château-d'Eau, Daguerre avait, de 1832 à 1839, installé ses ateliers et son diorama.

Hier matin, à l'occasion du sixième Congrès international de la photographie et du centenaire de l'invention, une plaque de marbre, apposée dans la cour de la caserne, a été dévoilée et exposée pour la première fois au public en présence de MM. Naudin, préfet de la Seine; Raffignon, vice-président du conseil municipal; le colonel Verstraete, Contenot, conseiller municipal de la Porte-Saint-Martin, etc.

Dans l'après-midi, les membres du congrès ont été reçus à l'Hôtel de Ville, au nom de la municipalité de Paris, par M. Guillaumin, président du Conseil municipal, qui a souhaité la bienvenue à ses visiteurs. Des allocutions ont été prononcées par M. Naudin, préfet de la Seine, et par M. le professeur Fabry.

CENT ANS D'UNE INVENTION FRANÇAISE : LA PHOTOGRAPHIE

Une assemblée d'artistes, de littérateurs et de savants, réunie dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, fêtera aujourd'hui, en présence de M. Albert Lebrun, président de la République, les cent ans d'une des plus grandes inventions françaises, la photographie.

C'est en effet le 7 janvier 1839 que fut présentée pour la première fois devant l'Académie des Sciences par le célèbre astronome Arago, cette découverte qui, après plusieurs années d'un travail acharné, venait d'être mise au point par Niepce et le peintre-décorateur

inégalé.

Une partie de ces bruits parvenus à l'Académie des Sciences et confirmés par trois membres éminents de la Compagnie : MM. de Humboldt, Biot et Arago, qui suivaient de près les efforts de Daguerre, y avait provoqué une légitime curiosité. Et le 7 janvier 1839, lorsque Arago vint annoncer à ses confrères son désir de donner quelques précisions sur la découverte d'un « moyen de fixer les images de la chambre noire », le silence le plus profond se fit au sein de la savante assemblée, et le célèbre astronome, devenu d'un seul coup à la tribune le point de mire des académiciens, exposa l'invention.

A l'appui de ses affirmations, Arago montrait alors les toutes premières photographies « posi-

tives » obtenues par le daguerrotypage : une vue de la grande galerie qui joint le Louvre aux Tuileries, une vue de la Cité et des tours de Notre-Dame, des vues de la Seine et de plusieurs de ses ponts, et enfin de quelques-unes des barrières de Paris. A ses confrères, absorbés dans la contemplation de ces « tableaux », Arago faisait remarquer : « Tous supportent l'examen à la loupe sans rien perdre de leur pureté, du moins pour les objets qui étaient immobiles pendant que leur image s'engendrait ». Il était impossible, en effet, d'enregistrer, comme nous pourrions le faire aujourd'hui, un mouvement quelconque, ni même un portrait. Le temps nécessaire à l'exécution d'une vue nécessitait en effet en été, à midi, une pose d'une dizaine de minutes ! Cependant, les académiciens criaient au miracle...

« L'extrême sensibilité de la préparation dont M. Niepce a fait usage — poursuivait devant eux Arago — ne constitue pas seulement le seul caractère par lequel sa découverte diffère des essais imparfaits auxquels on s'était jadis livré pour dessiner des silhouettes sur une couche de chlorure d'argent. Sur les écrans de M. Niepce, le dessin et l'objet sont tout pareils : le blanc correspond au blanc, le noir au noir.

Les « essais imparfaits », que l'Académie semblait bien injustement décrier, ce jour-là, lui avaient cependant permis les plus grands rêves. Après les expériences de Niepce qui, en 1824, au bout de dix ans de recherches très onéreuses, était parvenu à obtenir les premiers « négatifs », n'avait-elle pas, en effet, nommé une



DAGUERRER

(Phot. Nadar.)

Daguerre, son collaborateur et ami, déjà connu dans le monde scientifique par ses recherches sur les moyens de fixer les images de la chambre noire.

Peu de temps avant cette présentation officielle de la photographie, les bruits les plus divers et bien souvent les plus fantaisistes avaient circulé dans une grande partie du public au sujet de cette invention. On n'hésitait pas notamment à bâtir sur des indiscretions ou sur les échos les plus erronés, des informations dans lesquelles Daguerre devenait volontiers un peintre bien curieux, exécutant en moins d'une heure avec une formule secrète — et que l'on eût sans doute rapidement fait passer pour magique — sans palette, sans pinceau, à l'aide seulement de la lumière solaire, des tableaux de la plus haute perfection où couleurs et formes étaient rendues avec une exactitude jusqu'alors

commission composée de Laplace, et d'Arago, chargée de « jeter l'image de la lune sur une plaque sensible » ? Tentative restée vaine et que Niepce avait dû renouveler, cette fois sous la di-

service du ministère des Finances sont chargés d'étudier la situation et d'examiner dans leur ensemble les charges qui grèvent l'industrie française du cinéma.

Lundi prochain, les dirigeants du cinéma seront reçus au ministère des Finances où, dans une atmosphère plus sereine, ils exposeront leur point de vue. — M. C. R.

de l'Etoile nocturne

L'Etoile



ENTRAÎNÉ vers la peinture artistique par une véritable vocation, Daguerre s'y livra avec ardeur. C'est dans la recherche scientifique des effets de lumière sur les vues dioramiques qu'il faut voir le germe de ses tentatives et de ses heureuses découvertes dans la photographie, procédé de reproduction qui a révolutionné toutes les branches de la science et de l'industrie. Ce grand génie était un savant chrétien, qui fonda ses succès sur le travail et la constance.

DAGUERRE est l'inventeur du diorama, illusion d'optique, mais illusion artistique, qui donne à une toile plane placée à peu de distance du spectateur l'effet d'une perspective lointaine. Une

intéressante application du diorama a été exécutée par Daguerre dans l'église de Bry-sur-Marne. Cette modeste église mesure environ 30 à 35 mètres de longueur. Le chœur est terminé par le maître-autel, séparé du fond de l'église par un espace vide qui compte 2 m. 50. Il ressort de là que cette église se terminait un peu brusquement pour la vue.

Daguerre résolut de corriger ou d'atténuer cette rudesse de forme. Il eut l'ingénieuse idée de peindre, sur le mur qui se trouvait derrière le maître-autel, une nef d'église. Cette nef est composée dans le style ogival de la Renaissance ; la perspective, admirablement ménagée, fait croire au spectateur que l'autel n'est plus qu'au milieu de l'église, et, que, derrière lui, commence une nouvelle église, beaucoup plus belle naturellement que la modeste église de Bry. Pour faire la jonction nécessaire entre l'église réelle et l'église imaginaire, le premier plan du tableau de Daguerre représente deux piliers en pierre blanche, qui s'élèvent à droite et à gauche de la composition. Sur ces deux piliers sont peints en grand relief des objets destinés à faire illusion.

Tous ces objets sont campés selon une remarquable perspective qui trompe le spectateur. Si celui-ci, s'éloignant du tableau, vient s'asseoir dans la nef, il croit positivement voir une église double de la grandeur réelle. L'illusion est absolue, de quelque côté que l'on se place dans l'église.

Daguerre faisait un usage constant de la chambre noire pour certaines études d'éclairage de son diorama. Cent fois il s'était écrié en contemplant les tableaux de la nature colorée et vivante qui se reflétaient sur la glace dépolie de sa chambre obscure : — Ne réussira-t-on jamais à fixer des images aussi parfaites ?

Ce fut l'ingénieur Chevalier qui, mis au courant des recherches de Daguerre pour fixer les images de la chambre noire, l'engagea à entrer en relations avec un officier en retraite qui poursuivait séparément le même but : Niepce, dont l'Etoile a donné tout récemment la biographie. Et, en effet, les deux savants s'associèrent et combinèrent leurs efforts.

La première découverte de Daguerre, ce fut l'impressionnabilité de l'iodure d'argent par la lumière. Le hasard révéla à Daguerre la propriété dont jouit l'iodure d'argent de se modifier promptement sous l'action de la lumière. Un jour, il laissa, par mégarde, une cuillère d'argent sur une plaque métallique recouverte d'iodure d'argent ; quelle ne fut pas sa stupéfaction, quand il enleva la cuillère, d'en voir l'image nettement empreinte sur la surface iodurée !

Cette observation fut un trait de lumière. A partir de ce moment, Daguerre abandonna l'ancien procédé au bitume de Judée et lui substitua l'iodure d'argent. Une fois entré dans la voie des découvertes, il visa au perfectionnement, et, grâce à son opiniâtreté dans le travail, il parvint à des résultats appréciables.

La photographie était créée.

C'est le 15 juin 1839, que le ministre de l'Intérieur présenta à la Chambre, au sujet de la nouvelle découverte, un projet de loi, précédé de l'exposé des motifs. Il montrait les avantages innombrables qui allaient découler de cette découverte aussi utile qu'insoupçonnée.

Les sciences et les arts en seraient les bénéficiaires privilégiés, les dessinateurs et les peintres, les graveurs, les voyageurs et les archéologues, comme les

natur
tion.
Pu
aussi
d'int
sessi
auteu
tion,
nale.

La
Da
moye
qu'un
Niep
Sat
retira
et y
comp
avons
voulu
de ca
génie
C'
où fu
lustre
au ci
gious

L
d'Ho
Pari
trou
vem
pour
sair
Jacq
cette
18 m
Ne
qu'il
Et
d'un
de
célè
En
sair
Corr
la p
nie
une

«
prem
M.
1840
et n
velle
plais
très
bold
avai

naturalistes, chacun se réjouirait de cette invention...

Puis le ministre concluait : « Dans une circonstance aussi exceptionnelle, il appartient au gouvernement d'intervenir. C'est à lui de mettre la société en possession de la nouvelle découverte, et à donner à ses auteurs le prix ou plutôt la récompense de leur invention, laquelle portera le titre de *Récompense nationale*. »

La loi fut votée par acclamation.

Daguerre cédait son invention au gouvernement moyennant une rente viagère de 6 000 francs, tandis qu'une rente de 4 000 francs était versée au fils de Niepce, celui-ci étant mort dans l'intervalle.

Satisfait de cette honnête aisance, Daguerre se retira dans une maison de campagne à Bry-sur-Marne, et y vécut avec le calme d'un sage. C'est alors qu'il composa pour l'église de Bry ce tableau dont nous avons parlé plus haut. Ce peintre de théâtre avait voulu, pour son dernier ouvrage, peindre une église de campagne, hommage touchant rendu à Dieu par le génie de l'homme.

C'est là que Daguerre mourut inaperçu. De l'église, où fut célébré un service funèbre pour l'âme de l'illustre défunt, le cortège se rendit processionnellement au cimetière, escorté de quelques Congrégations religieuses du voisinage et du clergé paroissial.



La Croix : 5 Novembre 1937

Les astres qui règnent au ciel d'Hollywood, dans les studios de Paris, de Londres, de Berlin, se trouveront-ils, le dimanche 21 novembre, à Cormeilles-en-Parisis, pour commémorer le 150^e anniversaire de la naissance de Louis-Jacques Mandé Daguerre, né dans cette petite ville de Seine-et-Oise le 18 novembre 1787 ?

Nous sommes à peu près certains qu'ils y brilleront par leur absence. Et pourtant, c'est à Daguerre, fils d'un modeste huissier au bailliage de Cormeilles, qu'ils doivent leur célébrité et leurs cachets fabuleux.

En même temps que l'anniversaire du plus illustre de ses enfants, Cormeilles fêtera le centenaire de la photographie dont, grâce au génie de Louis Lumière, le cinéma est une des plus belles applications.

« Lorsqu'on nous parla pour la première fois des produits de M. Daguerre, a écrit Turpin, en 1840, nous eûmes peine à y croire et nous eussions repoussé cette nouvelle comme une fable inventée à plaisir si des hommes supérieurs et très capables — Arago, Biot, Humboldt, — qui avaient vu ne nous avaient assuré du fait. »

Il faut se reporter aux vols de Santos-Dumont, à ceux des frères Wright, pour se faire une idée de l'enthousiasme universel qui, en 1839, accueillit la révélation de la photographie.

Le véritable centenaire, en effet, n'arrivera que dans deux ans, Daguerre ayant divulgué son procédé en 1839. Mais c'est en 1837 qu'il avait découvert sa méthode de fixage.

Quel est le véritable inventeur ? Niepce ou Daguerre ? Cette question a donné lieu à d'ardentes polémiques. Nous n'avons pas l'intention de les renouveler ici. Disons seulement que cette merveilleuse découverte est due à ces deux Français et que, suivant la parole d'Arago, en l'achetant, en la mettant dans le domaine public, la France « s'est montrée fière de pouvoir en doter libéralement le monde entier ».

En toute justice, il est nécessaire d'associer Niepce à la glorification de Daguerre.

Joseph-Nicéphore Niepce naquit à Chalon-sur-Saône, le 7 mars 1765. Il était le second fils de Claude Niepce, conseiller du roi, receveur des consignations aux bailliages et chancellerie de Chalon. Destiné à l'état ecclésiastique, Nicéphore, ses études achevées, mais trop jeune pour être ordonné prêtre, fut envoyé comme professeur dans une école d'Oratoriens, à Angers. La Ré-

volution vint bouleverser sa destinée. En avril 1792, la Congrégation de l'Oratoire ayant été supprimée, Niepce embrassa la carrière militaire à laquelle ne le désignaient ni sa santé ni son tempérament. Nommé, le 10 mai, sous-lieutenant au 42^e d'infanterie — ci-devant Angoumois, — il prit part à l'expédition de Sardaigne (janvier et février 1793) ; promu, le 6 mai 1793, lieutenant de la 83^e demi-brigade à l'armée d'Italie, il est, en mars 1794, attaché à l'état-major de l'adjudant-général Frottier. La santé compromise par le typhus et sa mauvaise

vue le décidèrent à donner sa démission (août 1794).

Il se fixa à Saint-Roch, près de Nice, et y épousa Agnès Roméro, veuve de l'avocat Mignon, mère de deux enfants, qui, le 4 avril 1795, lui donna un fils : *Sidore*. Sous le Consulat, Nicéphore Niepce retourna à Chalon, où il retrouva son frère aîné, Claude.



JOSEPH-NICÉPHORE NIEPCE

Claude et Nicéphore jouissaient d'une fortune qui leur aurait permis de mener une vie paisible si tous deux n'avaient pas eu le démon de l'invention. En 1807 — quatre-vingts ans avant l'automobile, — ils construisirent un moteur à explosion, le *pyréolophore*, au moyen duquel ils firent marcher un bateau sur l'étang de Battrey, à Saint-Loup, et sur la Saône, mais leurs tentatives échouèrent à Bercy, sur la Seine. Ils inventèrent une pompe hydrostatique. Dans leur domaine du Gras, à Saint-Loup-de-Varenne, ils s'occupèrent de la culture du pastel et se livrèrent à des recherches sur son principe colorant, ainsi que sur le sucre de betterave et de courge.

C'est de 1814 que datent les premières recherches de Nicéphore Niepce sur la photographie. La lithographie, inventée en 1796, par Senefelder, venait d'être introduite en France et jouissait d'une vogue immense. Niepce voulut en faire comme tout le monde, mais il ne savait pas dessiner. Il eut alors l'idée d'utiliser l'image qui se forme dans la chambre noire.

La chambre noire était connue dès le XIII^e siècle. L'action de la lumière sur les sels d'argent était également connue depuis longtemps, surtout par les travaux du chimiste suédois Scheele. Mais ce n'est qu'au commencement du XIX^e siècle que

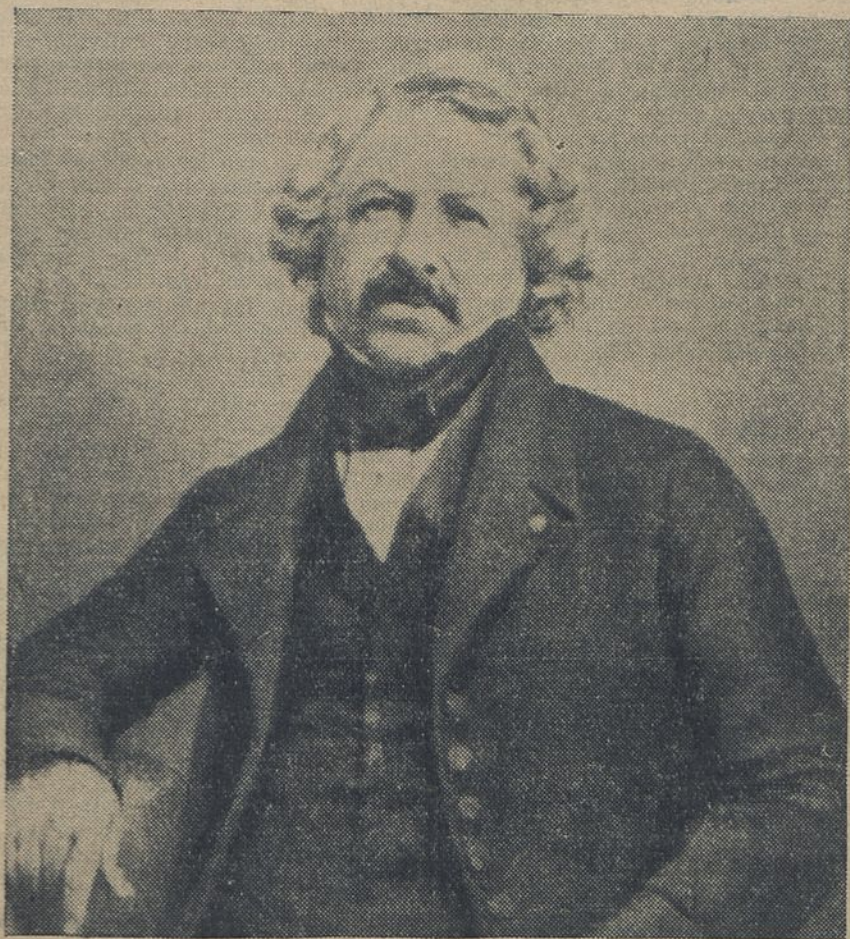
deux hommes, Thomas Wedgwood en Angleterre, Nicéphore Niepce en France (peut-être aussi, selon Arago, le physicien Charles), songèrent à utiliser cette action photochimique pour produire des dessins où la main de l'homme n'interviendrait pas. Wedgwood, mort jeune, échoua; son ami Humphry Davy poursuivit ses recherches et ne fut pas beaucoup plus heureux. D'ailleurs ni l'un ni l'autre ne pensèrent à la fixation de la fugitive image.

Niepce s'acharna pendant des années et des années à la recherche de ce que Daguerre lui-même devait, un jour de découragement, qualifier « d'impossible ». L'impossible, Niepce le réalisa !

L'univers entier salua de ses acclamations la miraculeuse découverte de la photographie. Mais Niepce, ruiné, méconnu, reposait depuis six ans (3 juillet 1833) au cimetière de Saint-Loup et toute la gloire alla à un autre.

*La Croix du
Samedi
6 Nov. 1937*

NIEPCE ET DAGUERRE



LOUIS DAGUERRE

Cet autre (1), Daguerre, était aussi un grand travailleur, un des meilleurs peintres décorateurs de Paris. Après s'être fait un nom dans la décoration théâtrale, il avait installé, en 1822, rue Sanson (l'actuelle

rue de la Douane), un diorama qui eut un succès mondial.

Pour simplifier le travail de copie des vues et tableaux de son diorama, Daguerre songea à fixer les images de la chambre noire. Ses recherches,

restant vaines, il était sur le point d'y renoncer quand, en 1826, l'opticien Chevalier le mit en rapport avec Niepce.

De longues négociations s'engagèrent entre les deux hommes. Niepce avait été émerveillé par le diorama ; cependant il se méfiait de Daguerre, le soupçonnait de vouloir lui « tirer les vers du nez ». Mais âgé, retiré dans sa propriété de Saint-Loup, sans relations, dépourvu du sens des affaires, il se décida, le 14 décembre 1829, à signer avec Daguerre un traité d'association ayant pour objet de perfectionner et d'exploiter « le moyen nouveau découvert par M. Niepce de fixer les vues qu'offre la nature sans avoir recours à un dessinateur ». Niepce apportait dans la Société son « invention », Daguerre « une nouvelle combinaison de chambre noire, ses talents, son industrie ».

Niepce avait découvert le procédé au bitume de Judée ; il employait des plaques d'étain, de cuivre ou de verre argentées ; comme dissolvant, il utilisait l'huile essentielle de lavande étendue de dix fois son volume d'huile de pétrole.

Ainsi que nous l'avons vu, c'est en 1822 qu'il obtint sa première photographie fixée. La même année, il avait fait exposer à Paris la reproduction photographique d'un portrait gravé du Pape Pie VII qui fut très admirée. Il faisait non seulement des reproductions de gravures, mais des photos directes, des natures mortes qu'il appelait « points de vue ».

Comme l'exposition durait au moins douze heures, le fixage était imparfait ; bref, l'invention avait besoin d'être mise au point. C'est à cela que Daguerre s'attacha avec une ténacité, une ardeur admirables, n'épargnant ni sa peine ni son argent, à tel point que sa femme songea un moment à le faire interdire.

Il découvrit l'image latente formée, dans la chambre noire, sur la lame

de cuivre plaquée d'argent. Retirée avant que l'image ne fût visible, la plaque était exposée aux vapeurs de mercure et l'image se dessinait en positive. En 1837, Daguerre découvrit le fixage au sel de cuisine, — le fixage à l'hyposulfite de soude sera

pratiqué, en 1839, par Fox Talbot, sur les indications de Herschel.

Désormais la photographie était au point. Daguerre avait englouti dans ses recherches presque tous les bénéfices de son diorama.

Le 7 janvier 1839, Arago fit à l'Académie des sciences une communication sur la découverte de la photographie. La sensation fut énorme. D'un coup « le nom de Daguerre devint le plus européen de l'époque », écrivit l'abbé Moigno.

Le 3 mars, le diorama fut détruit par un incendie. C'était la ruine.

Isidore Niepce, fils de Nicéphore, pressait Daguerre de vendre son procédé au gouvernement anglais pour 200 000 francs. Daguerre était patriote, généreux, peu avide d'argent. Appuyé par Arago, il s'adressa au gouvernement français, qui fit

l'acquisition de la découverte moyennant une pension viagère de 6 000 francs à Daguerre et de 4 000 francs à Isidore Niepce. Daguerre fut nommé officier de la Légion d'honneur. Arago rapporta le projet de loi devant la Chambre des députés (9 juillet 1839) et Gay-Lussac devant la Chambre des Pairs. Le premier fut très injuste pour Niepce ; Gay-Lussac ne prononça même pas son nom !

Quand les premiers appareils furent mis en vente chez Susse frères, passage des Panoramas ; chez

Giroux, papetier, rue du Coq-Saint-Honoré, et chez l'opticien Chevalier, il y eut une telle foule d'amateurs et curieux accourus du monde entier qu'il fallut organiser un service d'ordre.

Et quels appareils ! L'ancêtre de ceux qui se logent maintenant dans une poche de gilet pesait 50 kg., pour opérer dehors, il fallait le trainer en voiture à bras. La pose durait vingt à trente minutes. Passe encore pour les monuments ; mais tout le monde voulait faire du portrait et il se trouvait des héros pour s'asseoir dans le fauteuil mécanique — un véritable instrument de torture, — pour garder l'immobilité, en plein soleil, pendant un quart d'heure ou même une demi-heure. Ils étaient récompensés par une image noire, grimaçante, aux traits contractés, aux yeux fermés. Certains photographes enduisaient de farine la figure de leurs patients.

Louis-Philippe tint à avoir son daguerréotype ; il posa dans le jar-

din des Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau ; le résultat fut désastreux.

Peu flatteur par principe,
Aimant la vérité,
Le daguerréotype
Enlaidit la beauté,

chantait-on. Par bonheur le temps, charitable, a détruit la plupart de ces hideux portraits sur métal, miroitants, de conservation médiocre et à exemplaire unique — le daguerréotype étant, il ne faut pas l'oublier, un positif.

C'est Claude Niepce de Saint-Victor, officier de cavalerie, cousin de Nicéphore, qui inventa, en 1846, le négatif sur verre.

Nous ne pouvons songer à résumer ici les progrès rapides et extraordinaires de l'invention de Niepce

et Daguerre, ses applications scientifiques, artistiques et industrielles : photogravure, photographie en couleurs, stéréoscopie, radiographie, cinématographie, etc.

Daguerre mourut pauvre, le 10 juillet 1851, à Bry-sur-Marne, où il s'était retiré. Sa veuve, une Anglaise, Louise-Georgine Arrowsmith, vendit leur propriété aux Dames de Sainte-Clotilde de la rue de Reuilly qui y aménagèrent une maison de retraite.

Bry-sur-Marne, Corneilles-en-Parisis et Washington ont érigé des monuments à Daguerre. Quant à Niepce, l'ingrate postérité ne lui a pas encore accordé la revanche à laquelle il a tant de droits.

H. DE GRANDVILLE.

LE FIGARO LITTÉRAIRE. — SAMEDI 7 JANVIER 1939

LA PHOTOGRAPHIE A CENT ANS...

Par Raymond LÉCUVER

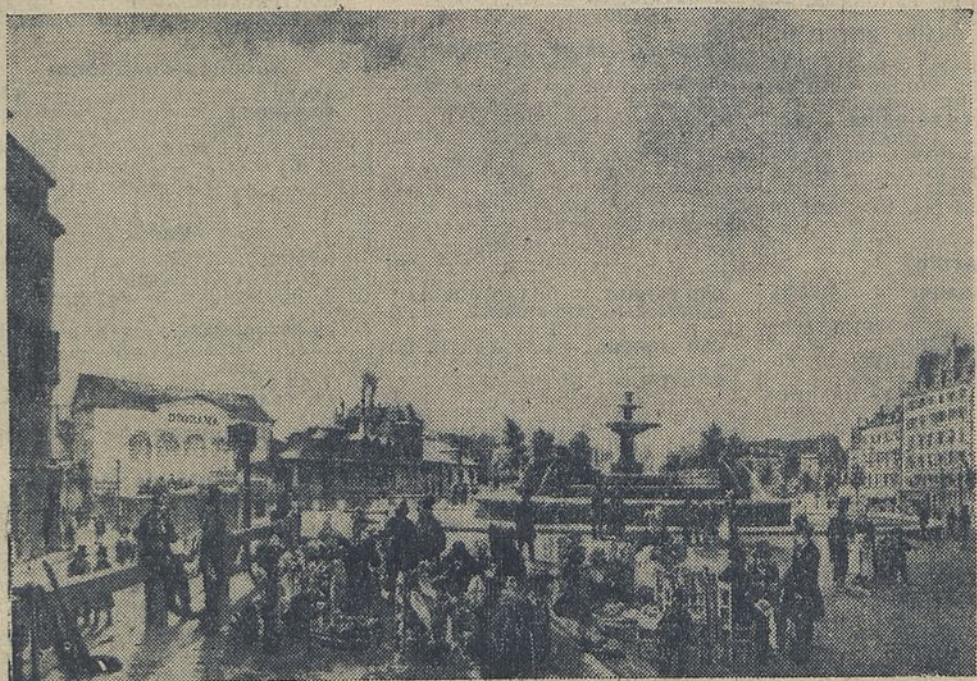
Ce soir en Sorbonne l'on fête une centenaire : la photographie. Les voix les plus autorisées célébreront le prodigieux moyen d'expression, de reproduction, de transmission, de contrôle, d'exploration, dont la France de Louis-Philippe a doté le monde. Et comme il convient, un film évoquera ce qu'une telle invention a donné en cent années.

L'histoire de toutes les découvertes est pathétique. Celle de la photographie l'est à la façon d'un roman de Balzac. On y voit le génie aux prises avec le hasard, l'argent et la publicité. Une belle figure l'éclaire : Nicéphore Niepce.

Bourguignon de vieille race, destiné aux ordres, dont la Révolution fait un officier, et qui, la tourmente passée, redevient un homme d'étude, Nicéphore Niepce, marié à une femme intelligente et dévouée qui s'intéresse à ses travaux, passe une partie de sa vie sous le même toit que son frère aîné Claude. Dans leur maison de Chalon, dans leur propriété du Gras, ils consacrent toutes

les heures de liberté que leur laissent les relations mondaines et l'administration de leurs biens à des recherches passionnées, à des inventions pour lesquelles ils dépensent le meilleur de leurs forces et le plus clair de leurs revenus. Du fond de leur province, ils ont des relations avec les Berthollet, avec les Carnot, qui ne leur marchandent pas les preuves d'estime, et qui s'intéressent à leurs trouvailles, surtout à leur bateau mû par un moteur — un moteur à explosion ! Grande affaire de cette fraternelle collaboration qui devait leur valoir fortune et gloire et qui fut pour eux, en fin de compte, une source de déboires et de déceptions ruineuses. Ah ! les braves gens ! Belles figures de cette bourgeoisie d'Ancien Régime qui a tant fait pour notre France, hommes de haute culture, d'esprit large et vigoureux, et si parfaitement loyaux, et si parfaitement simples...

Un érudit, M. Georges Potonniée, débrouillant le chaos des récits légendaires et des assertions mal vérifiées, a démontré que l'idée d'un procédé photographique fut



Le Diorama qui avait rendu célèbre Daguerre.
(D'après une aquarelle de l'époque.)



Le plus vieux daguerréotype du monde.
(Collections de la Société française de photographie.)

commune aux deux frères, que leurs premiers essais datent au moins de l'année 1815, et que Niepce a obtenu une photographie « au sens entier du mot », une photographie fixée sur verre à l'aide du bitume de Judée, dans l'année 1822.

Le contrat passé entre Niepce et Daguerre à la fin de 1829 atteste bien que le second ne fournissait guère qu'un apport social. Depuis trois ans, Daguerre, auquel une indiscretion du célèbre ingénieur opticien Chevalier avait révélé l'existence de Niepce, cherchait à lier partie avec ce dernier. Niepce resta longtemps sur la défensive. Toutefois il sentait la vieillesse venir ; il était fort appauvri par ses expériences malheureuses ; Daguerre plus jeune, en pleine vogue, lui semble sans doute un

collaborateur capable de tirer d'une invention les avantages matériels qu'elle pouvait donner.

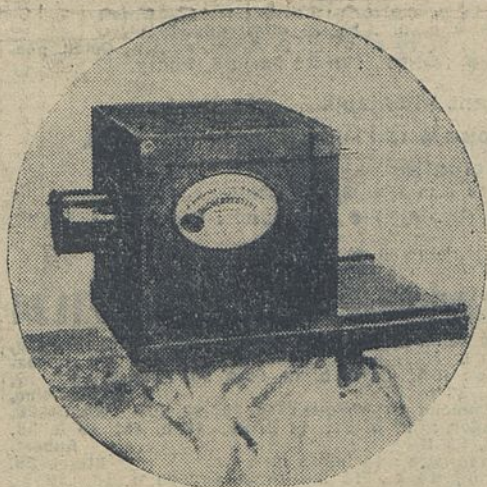
Un tout autre homme que Niepce, ce Daguerre. Séduisant à sa manière, mais infiniment moins sûr. Parisien plein d'expérience, lié avec le Tout-Paris du boulevard du Crime, gens de théâtre, gens de lettres, peintres, graveurs et sculpteurs, une lithographie de son ami Grevedon nous le montre mis avec soin, peigné avec coquetterie, le regard assuré, un grand air de contentement de soi, la mine d'un gaillard qui sait accrocher le succès. Il avait le sens de l'actualité et de la propagande, et l'avait bien prouvé en lançant avec maîtrise son fameux Diorama qui lui avait valu la Légion d'honneur dès 1824. Travailleur acharné d'ailleurs, obsédé par les recherches dont l'usage de la chambre noire pour son métier lui avait donné l'idée.

Survivant à l'inventeur de Chalon, de vingt ans plus âgé que lui, il domina facilement le fils Niepce, et il tira de la formidable découverte qu'il avait parachevée tous les bénéfices qu'un homme de sa trempe pouvait en obtenir. Arago tout le premier le crut sur parole, et la postérité après lui.

Sans Niepce, Daguerre fût-il jamais sorti de la période des tâtonnements, du stade des essais infructueux ? On peut poser la question. Mais dans les luttes de la vie, les Daguerre sont utiles aux Niepce. Supposons Chevalier discret, l'inventeur de Chalon et

le décorateur célèbre du Diorama s'ignorant : les découvertes de Niepce demeureraient un bien perdu pour l'humanité ; il mourait sans que personne utilisât les trouvailles de son génie, et ses manuscrits restaient la proie des rats d'une maison des champs.

Aussitôt la découverte de la photographie, acquise par l'Etat français et rendue publique le 19 août 1839, beaucoup de curieux, parmi lesquels nombre de savants, voulurent



L'appareil photographique qu'édictait Giroux en 1839 sur le modèle donné par Daguerre.

faire des daguerreotypes. L'appareil de Daguerre — qui se vendait chez Susse et chez Giroux, deux papetiers à la mode, et qui valait 400 francs — portait la signature de l'inventeur dans un cadre ovale. Il consistait en une chambre noire rigide, du type connu depuis longtemps, un objectif de Chevalier, et les instruments nécessaires pour opérer, notamment la « boîte à ioder » et la « boîte à mercure ». Le tout était encombrant et ne pesait pas moins d'une cinquantaine de kilos. Bientôt des techniciens parvinrent à établir des modèles plus portatifs : notamment Chevalier établit en 1840 une chambre assez élégante qui, avec les accessoires, pied compris, ne pesait que 14 kilos mais coûtait 620 francs.

Durant cette période héroïque de la photographie, on ne pouvait tenter de faire des portraits qu'à la condition d'être maître de ses nerfs et d'exiger de ses modèles beaucoup de constance. Même en plein air, il fallait de dix à trente minutes pour que la plaque daguerrienne fût impressionnée — ce qui donnait toute latitude aux sceptiques et aux dénigreurs d'accabler de leurs lazzi les adeptes du nouvel art. « La patience est la vertu des ânes », grognait le terrible Daumier...

D'autres caricaturistes, de moins de génie, se divertissaient lourdement aux dépens des infortunés qu'on exposait, en plein soleil, serrés entre les crochets d'appui-tête et d'appui-corps plus ou moins barbares. Mais l'invention était de celles dont rien n'entrave la diffusion, et au succès desquelles tout contribue — surtout l'ironie.

Certes, l'enthousiasme formidable déclenché par la daguerreotypie inquiétait fort des illustrateurs, des graveurs de reproduction, convaincus qu'ils n'auraient bientôt plus raison d'être. Mais cette panique ne dura pas. On aurait tort d'ailleurs de penser que tous les artistes furent alors hostiles à une découverte dont le retentissement sur les beaux-arts ne pouvait être calculé avec précision.



Moulins de Montmartre en 1840. Photographie sur papier par Bayard.
(Collections de la Société française de photographie.)

Certains manièrent la chambre noire avec talent. Et il faut noter qu'un Eugène Delacroix tint à faire partie de la première Société de photographie.

★ ★

Le vieil Henner avait recueilli de la bouche d'un élève de M. Ingres un souvenir qu'il se plaisait à conter malicieusement. Un jour, Amaury-Duval et les frères Flandrin, entrant chez M. Ingres, trouve leur illustre patron en contemplation devant une épreuve photographique. Le maître hochait la tête et disait à mi-voix :

— Que c'est beau ! Que c'est beau !

Ses disciples se regardèrent, interloqués. Amaury-Duval, qui pouvait se permettre de timides audaces parce qu'il était l'enfant gâté de M. Ingres, se risqua à exprimer leur surprise :

— Quoi, maître, c'est vous qui parlez ainsi d'une image obtenue mécaniquement ?

— Oui, oui, répliqua M. Ingres. Voyez ces modelés, cette sûreté des contours, cette vérité de la matière, cette finesse des passages de l'ombre à la lumière...

Il releva la tête, la tourna vers ses disciples, et d'une voix soudain autoritaire et bourrue, le grand homme conclut :

— Oui, oui, c'est très beau, messieurs, la photographie... *Mais il ne faut pas le dire !*

La consigne fut longtemps bien observée. Pendant soixante ou soixante-dix ans, les arts du dessin affichèrent du dédain pour la photographie qu'il croyait être une intruse dans leur domaine.

Il a fallu plusieurs décades pour qu'on comprenne qu'elle avait son esthétique propre et qu'elle pouvait se faire une place immense sans gêner les arts plus anciens qu'elle.

★ ★

Le mot de photographie a été si galvaudé, il a été si souvent appliqué à de ridicules

petites images prises à tort et à travers, il est associé dans notre mémoire à des choses si mesquines que souvent l'on ne mesure pas

toute l'importance et toute la grandeur d'une découverte relativement récente et dont toutes les applications possibles n'ont peut-être pas encore été aperçues, dont toutes les puissances virtuelles ne sont peut-être pas encore soupçonnées.

Que de modifications apportées à la vie intellectuelle et sociale par le moyen de reproductions et d'expression lancé dans le public il y a cent ans !

Personne ne conteste que la photographie est devenue pour le médecin, le chirurgien, ou le juge d'instruction une collaboratrice indispensable.

L'astronome, le météorologue, le naturaliste, le topographe, l'archéologue, le chef d'armée ne peuvent plus se passer d'elle — les gamins de l'école primaire savent cela. Mais distingue-t-on aussi bien la secrète action qu'elle a exercée, qu'elle exerce chaque jour sur des millions de cerveaux ?

Que de transformations pourtant lui sont dues dans les procédés de composition, et dans la facture des peintres, des auteurs dramatiques, des romanciers ! L'usage toujours plus étendu d'un art cinématographique ne change-t-il pas profondément le rythme même de la vie contemporaine ? Il n'est donc pas excessif de prétendre que les conséquences de l'invention de Niepce seront pour le monde de demain aussi considérables que pour le monde d'hier le furent les conséquences de l'invention de l'imprimerie.

En 1539, quel Européen, si clairvoyant fût-il, eût pu calculer dans toute leur étendue les évolutions et révolutions déterminées par l'imprimerie depuis quatre siècles ? Il est impossible de prévoir quelle importance la photographie prendra dans l'existence des générations futures ; mais il ne faut pas perdre de vue qu'elle est le seul langage universel que l'humanité ait pu mettre au point depuis l'insuccès de Babel.

Raymond Lécuyer.

Le Confrère Joseph Nicéphore Niepce ou Nieps

M. M. 613, page 247 =

Le Confrère Joseph Nicéphore Niepce, clerc tonsuré,
né à Chalon sur Saône le 7 mars 1765,
fils de feu Claude Niepce, recevant des consignations à Chalon et de Claudine
Barrault,
a fait ses études d'humanités et de philosophie à Chalon,
reçu à l'Institution de Paris le 13 avril 1786 et prit la robe le 28 avril
En 1787 il est à Angers, régent de 6^e

Mon catalogue =

N'y figure pas.

Liste de 1790 =

N'y figure pas.

M. M. 617, page 181 au verso =

Le Confrère Joseph Nicéphore Niepce, tonsuré, de Chalon sur Saône,
Né en mars 1765
de M. Claude Niepce, recevant des consignations à Chalon et de Claudine Barrault,
ayant fait ses études d'humanités et de philosophie au collège de Chalon
entra le 13 avril 1786, admis le 28.

28 avril 1786 - avril 1787 Institution

avril 1787 - août 1788 Angers, régent de 6^e

1788 — 1789 à Broges, régent de 6^e

quitte le collège de Broges et l'Oratoire en août 1789.

Il était très mécontent (1^o d'être séparé de son frère, resté à Angers.

(2 De recommencer une 3^e fois la régence de 6^e, alors que la coutume, sinon la règle, à l'Oratoire était de suivre ses élèves, en montant chaque année avec eux d'une classe; alors surtout que son jeune frère Bernard, resté à Angers, était désigné pour la régence d'une classe de 4^e. Enfin, il aurait voulu se livrer sans plus tarder aux études de chimie pour lesquelles il avait tant d'attrait.

On l'avait ainsi traité à cause de sa légèreté et son manque d'autorité sur les élèves qu'il amusait avec les ombres chinoises au lieu de les faire travailler.

Prenant mal la leçon qui lui était donnée, et prétextant les événements politiques, Niepce quitta le collège de Broges et l'Oratoire et partit pour Chalon. Bernard restait.

Archives de la guerre : Services des officiers du 40^e régiment d'infanterie, p. 8

Joseph Niepce, lieutenant, né le 20 mars 1765 à Chalon sur Saône, District dudit lieu, Département de Saône et Loire, demeurant à Chalon sur Saône,

Sortait des Pères de l'Oratoire

Citoyen actif, arrivé au régiment le 16 juin 1792

est embarqué à Ajaccio, avec le régiment, le 4 janvier 1793 pour l'expédition de la Sardaigne et est rentré en France le 9 mars suivant; d'où il est passé avec le dit régiment dans l'armée d'Italie.

M. M. 616. p. 57 N^o 411 =

Le Conf. Joseph Niepce, Tonsuré, né à Chalon s. Saône en mars 1765
fils de feu Claude Niepce, receveur des consignations à Chalon et de Claudine
humanités et philosophie au collège de Chalon
Barrault
entra à Paris le 16, admis le 28 avril 1786 Paine
Pension ordinaire

Voir = Le Magasin pittoresque, année 1882, page 351

Hoefler = Nouvelle biographie générale, Paris, Didot, 1862, t. xxxviii, col. 54 =

Joseph Nicéphore Niepce, chimiste français, inventeur de la photographie, né le 7 mars 1765 à Chalon sur Saône, mort le 5 juillet 1833 dans les environs de cette ville. Il appartenait à une famille distinguée dans la magistrature et son père Claude Niepce était conseiller du roi et receveur des consignations aux baillages et chancellerie de Chalon.

La jeunesse s'écoula paisiblement auprès de ses parents. Doux, spirituel, un peu caustique, un peu fêlé et par conséquent assez insouciant, il se laissait vivre sans se demander où il allait.

Lorsqu'éclata la Révolution, il alla à l'entraînement général et se fit soldat. Entre le 10 mai 1792 comme sous lieutenant dans le 42^e régiment d'infanterie (ci-devant Linnousins) il devint lieutenant, le 6 mai 1793, fit une campagne dans l'île de Sardaigne et prit part à deux batailles en Italie. Le 18 ventôse an II (8 mars 1794) il fut adjoint à l'adjutant général Trottier; mais une maladie épidémique dont il fut atteint, jointe à l'extrême faiblesse de sa vue, le força de quitter la carrière des armes.

Le 20 novembre 1795, il fut nommé administrateur du district de Nice, qui appartenait alors à la France et garda ces fonctions jusqu'en 1801.

À cette date, Niepce revint avec sa femme et son fils au foyer paternel. Il partagea d'abord les travaux de son frère aîné qui s'occupait de mécanique; ensemble, ils imaginèrent plusieurs machines, fort ingénieuses du reste, mais dont ils ne tirèrent aucun parti. En 1806, ils prirent un brevet d'invention pour une machine (le pyréolophore) qui leur valut les compliments de Carnot, puis ils construisirent une pompe hydrostatique.

Quittant la mécanique pour la chimie, ils s'appliquèrent à la culture du pastel (1814) et parvinrent à en extraire une fécule colorante d'une beauté comparable à celle de l'indigo. Malgré le départ de son frère, il continua de se livrer aux recherches scientifiques.

« La lithographie venait d'être inventée, dit M. Lacaze. Tout le monde voulait en faire : Niepce fit

« comme tout le monde. Mais il lui était hostile dans sa retraite, de se procurer des pierres convenables, d'ailleurs très coûteuses. En se promenant, il avait remarqué sur la route des cailloux destinés à être broyés et dont la nature lui sembla se rapprocher de celle des pierres lithographiques. Il ramassa les plus gros qu'il put trouver et commença, à l'aide de nombreux vernis qu'il composa, une série d'essais infructueux. L'homogénéité de ces pierres étant imparfaite, il en résultait des inégalités dans l'action des acides. Mais Niepce n'était pas homme à s'arrêter devant ces difficultés : elles le conduisirent seulement à chercher une substance plus homogène ; alors il essaya de l'ébène. Puis, vers 1813, il lui prit fantaisie de remplacer le crayon lithographique, comme il avait remplacé la pierre et alors une idée étrange s'empara de lui : il voulut que ce fût la lumière qui fit elle-même le dessin. De ce moment, il n'eut plus d'autre pensée. Qu'on se figure maintenant cet homme relégué au fond d'une province, loin de tous les conseils et de tous les enseignements, réduit à ses propres moyens, livré à une idée sans cesse présente, qui ressemblait à de la folie, voulant fixer l'image sur le miroir, faire un dessin avec un rayon de lumière ! »

Troublé par les événements de 1814 au milieu de ses travaux, Niepce en reprit le cours avec une ardeur toujours croissante. Ses progrès ne furent constants. En 1822 il obtint sur ébène poli ou sur verre des copies fidèles de gravures à l'aide d'un vernis bitumineux de sa composition ; en 1824 il réussit définitivement à fixer sur des écrans préparés les images de la chambre noire. Si les résultats étaient imparfaits, on pouvait déjà déclarer le problème résolu.

Dans l'automne de 1827, il se rendit en Angleterre pour rendre visite à son frère aîné. ayant fait à Kew la connaissance d'un savant distingué, Francis Bauer, il lui apprit qu'il avait découvert le moyen de reproduire et de fixer d'une manière permanente l'image de tout

objet par l'action spontanée de la lumière, et lui montra plusieurs spécimens d'images fixées sur étain poli et d'épreuves sur papier obtenues d'après ces planches. A la prière de F. Bauer, il adressa, le 8 Décembre 1827, à la société royale de Londres un mémoire sur sa découverte en même temps que des épreuves; mais comme il ne voulait pas donner son secret, on lui rendit tout et la communication n'eut pas d'autres suites.

au commencement de cette même année, Niepce, songeant à faire aux arts l'application de sa découverte, était entré en correspondance avec un graveur habile, M. Lemaitre; elle dura jusqu'à la fin de 1829. Dans ces lettres, insérées dans la lumière (1831, N° 2 à 8) on le voit quitter l'étain pour le cuivre, revenir à l'étain, dont la blancheur lui semblait plus convenable et employer la plaque d'argent dont on se sert encore aujourd'hui. C'est là qu'on trouve l'origine de ses relations avec l'un des inventeurs du Diorama, Daguerre.

« Ce Monsieur, racontait en 1827 Niepce à M. Lemaitre, ayant été informé, je ne sais comment, de l'objet de mes recherches, m'écrivit l'an passé, dans le courant de janvier, pour me faire savoir qu'il s'occupait du même objet et pour me demander si j'avais été plus heureux que lui dans mes résultats. Cependant, à l'en croire, il en aurait déjà obtenu d'étonnants, et malgré cela il ose priait de lui dire d'abord si je croyais la chose possible. Je ne vous dissimulerai pas qu'une pareille incohérence d'idées eut lieu de me surprendre, pour ne rien dire de plus. »

au bout d'une année, en 1827, Niepce reçut une seconde lettre de Daguerre, qui, en lui demandant où il en était, le priait de lui envoyer une épreuve. Niepce fit alors un voyage à Paris et eut une entrevue avec Daguerre; celui-ci ne lui montra aucun de ses essais, ce qui n'empêcha pas Niepce de lui communiquer quelques-uns des siens. Quelque temps après, voyant ses progrès constamment entraînés par le mauvais état de la chambre noire, il proposa à Daguerre qui avait perfectionné cet appareil, d'associer leurs travaux. Un traité fut passé entre eux à Chelvi le 14 Xbre 1829. D'après cet acte, qui n'est pas suffisamment connu, il est établi d'une manière incontestable que Niepce est l'inventeur de la photographie. « M. Niepce, y est-il dit, a découvert le moyen de reproduire spontanément les images reçues dans la chambre noire. »

Après la signature du traité, il s'était engagé à « confier à M. Daguerre, sous le sceau du secret, qui devait être conservé à peine de tous dépens, le principe sur lequel reposait sa découverte et lui fournir les documents les plus exacts et les plus circonstanciés sur la nature, l'emploi et les différents modes d'application des procédés qui s'y rattachaient (art. 3). »

Il apportait, à titre de mise en société, « son invention », représentant la valeur de la moitié des produits dont elle était susceptible » et, de son côté, Daguerre apportait seulement une nouvelle combinaison de chambre noire, ses talents et son éducation. (art. 5).

A peu de temps de là, Niepce mourut, pauvre et ignoré, dans une modeste maison de campagne près de Chalons, à Saint Loup de Varennes le 5 juillet 1833.

Le 7 janvier 1839, Daguerre communiqua à l'Acad. des Sciences, le résultat des travaux qu'il avait continués; la chambre des députés lui accorda une pension et la découverte s'appela Daguerreotype.

« Daguerre est mort à son tour, dit M. Lecay. Nous serons juste envers lui, comme envers son prédécesseur. Il a perfectionné, simplifié, vulgarisé ce que Niepce a inventé; mais il a recueilli tout l'honneur de l'œuvre commune. »

Son fils = Jacques Marie Joseph Etienne Niepce

Archives de la guerre

Né à Nice le 4 avril 1795,

fils de Joseph Nicéphore Niepce et de Agnès Romero,

Entré à la Compagnie de Vagnan (gardes du corps) le 16 juin 1814,

Entré à la Compagnie d'Havre (gardes du corps) le 1 Novembre 1815,

A suivi les princes à Bèthune en 1815,

Démission le 14 juin 1821.

Il servit avec régularité; fut employé à différentes époques comme instructeur adjoint.

Sa tenue militaire a toujours été bonne. La fortune de cet officier lui permettant des dépenses, il suivit les parties de plaisir avec une assiduité qui nuisit un peu à sa santé. Il offrit sa démission pour des motifs d'intérêt de famille.

Beau et bon sujet. Caractère doux et égal. Charmant physique, bon militaire, ayant de l'exaltitude. Bonne conduite. Il s'est trouvé impliqué dans l'affaire du café Turc pendant le service de juillet 1816.

Son neveu

Claude Félix Abel Niepce de St Victor

Neveu de Nicéphore, il a beaucoup contribué par ses travaux au perfectionnement de la photographie. Né le 26 juillet 1805 à Saint-Cyt près Chalons sur Saône, il suivit la carrière militaire, et sortit, en 1827, de l'école de Saumur avec le grade de maréchal des logis instructeur. Il eut de bonne heure un goût prononcé pour les sciences et s'attacha particulièrement à en saisir tous les points d'application.

En 1842, pendant qu'il était à Montauban, il se mit à étudier les matières colorantes sous l'influence des acides : une tache de jus de citron qu'il essayait d'enlever sur son pantalon de garance, avait été l'occasion de cette étude. A la même époque, le ministre de la guerre avait décidé que les revers, les collets et les parements de 13 régiments de cavalerie seraient de couleur orange, de roses ou cramoisis qu'ils étaient. En essayant à cet effet d'abord l'écaillet d'Inde, puis le bois de fustel, M. Niepce découvrit un procédé très économique, mentionné honorablement dans le rapport du jury de l'exposition des produits de l'industrie et des arts de Poitiers (août 1842). Le ministre l'adopta à la suite des expériences concluantes qui avaient été faites devant une commission présidée par M. Chevreul. Niepce céda son procédé avec le désintéressement le plus complet.

Lieutenant depuis 1841, il fut, en 1845, incorporé avec son grade dans la garde municipale. Il était à peine depuis 2 ans à Paris, lorsqu'il présenta, le 25 octobre 1847, à l'Académie des sciences, son beau mémoire sur l'action des vapeurs qui, fut un rapport de M. Chevreul, fut inséré dans le Recueil des savants étrangers.

Le même jour, M. Niepce annonça à l'Académie ses premiers essais de photographie sur verre, obtenus à l'aide d'une couche d'amidon. Dans l'intervalle eut lieu la révolution de février, qui, par le licenciement de la garde municipale, le mit en non-activité. Il ne reprit qu'avec plus d'ardeur ses études photographiques, et, le 12 juin 1848, il communiqua à l'Académie ses procédés de photographie sur verre, qui ont donné depuis de si beaux résultats. Quelques-unes de ces épreuves, qui marquent une des plus grandes phases de l'invention de Nicéphore Niepce, ont figuré à l'exposition universelle.

En juillet 1848, M. Niepce quitta momentanément Paris avec le 10^e régiment de dragons, où il venait d'être réintégré comme lieutenant. Nommé capitaine le 11 novembre suivant, il revint en avril 1849 à Paris pour servir avec le même grade dans la garde républicaine. Depuis lors, tous ses moments de loisir sont consacrés à l'étude si intéressante des phénomènes que peuvent produire tous les corps de la nature sous l'influence de la lumière. Pour mettre ce savant et modeste officier à même de poursuivre plus librement ses travaux, l'empereur le nomma, le 19 février 1854, commandant du Louvre, après lui avoir donné le grade de chef d'escadron et, en 1849, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Inspiré des expériences de Becquerel et de John Herschel, qui avaient essayé de reproduire les images avec les couleurs du spectre solaire (héliochromie), il entreprit une série de recherches originales sur les flammes colorées et présenta successivement à l'Académie 3 mémoires sur l'héliochromie. Beaucoup de savants et d'artistes ont pu admirer ces merveilleuses images qui reproduisent les objets avec leurs couleurs naturelles. Mais ces images sont instables; elles s'affaiblissent et disparaissent peu à peu : la lumière reprend ce qu'elle avait cédé. Il reste donc un pas de plus à faire. Si M. Niepce parvient à fixer et rendre ces images permanentes, il aura résolu l'un des plus grands problèmes de la science. En attendant, et éminemment esprit investigateur et parrain, par ses études sur les résines, a perfectionné le procédé de Nicéphore Niepce. En substituant au vernis de bitume jusqu'alors employé, un bitume de Judée, dissous dans la benzine additionnée d'essence d'amarandes amères, il obtint un vernis non seulement très facile à étendre; mais, au lieu de 8 heures d'exposition à la lumière, il suffit de 25 minutes à une heure au plus dans une chambre obscure pour recevoir l'image du modèle. Puis, le bitume, altéré ou modifié par la lumière, résiste aux acides qui mordent sur le métal mis à nu pour qu'il soit possible de graver à l'eau forte une plaque métallique soumise au procédé perfectionné. Si les planches gravées jusqu'à présent par les procédés de M. Niepce de St Victor, ont en général nécessité l'application intelligente de monnaies répétées dans certains parties, il n'en est pas moins certain que la

gravure héliographique peut se prêter à toutes les applications de la photographie. Il sera intéressant de trouver ici, pour la première fois, la liste complète des travaux que M. Niepce de St. Victor a publiés jusqu'à ce jour, 1860

- Procédé de teinture pour changer les couleurs rose, or, ambrée, aurore, écarlate en couleur orangée donnée au ministère de la guerre en X 1841, appliqué sans 1^{re} année en 1842.
- Mémoire sur l'action des vapeurs de certains corps tels que l'iode, le soufre et le phosphore présentée à l'Acad. des sciences le 25 oct. 1847. On y trouve la 1^{re} annonce de la photographie sur verre.
- Note sur la photographie sur verre, présentée à l'Acad. des sciences le 12 juin 1848.
- Note sur des images du soleil et de la lune obtenues par la photographie sur verre, présentée à l'Acad. 3 juin 1850
- Note sur la photographie sur verre et sur qqs faits nouveaux. séance du 19 août 1850
- Note sur un nouveau procédé pour obtenir des images photographiques sur plaque d'argent, sans iode ni mercure, séance 30 septembre 1850.
- 1^{er} mémoire sur l'héliochromie, communiqué à l'Acad. le 2 juin 1851.
- 2^e mémoire " " " " " le 9 février 1852.
- 3^e " " " " " le 6 X^{ls} 1852.
- Note sur la reproduction des images par la vapeur d'iode " le 28 mars 1853.
- (1^{er}) mémoire sur la gravure héliographique sur planche d'acier " le 23 mai 1853.
- note sur un nouveau vernis héliographique pour la gravure sur acier " 30 oct. 1854.
- Découverte d'un nouveau feu grégeois " en avril 1854 voir l'ouvrage du général Ficot.
- (2^e) mémoire sur la gravure sur acier " 2 oct. 1854.
- note sur un nouveau procédé de mesures pour la gravure héliographique " 12 mars 1855.
- (3^e) mémoire sur la gravure héliographique " 8 oct 1855.
- (4^e) " " " " " 2 Nov. 1856.
- 1^{er} mémoire sur une nouvelle action de la lumière " 16 Nov. 1858.
- 2^e " " " " " " 1 mars 1857.
- 3^e " " " " " " 29 Nov. 1858.
- 4^e " " " " " " 20 X^{ls} 1858.
- Note sur l'obtention d'épreuves photographiques rouge, vert, violette et bleu et sur une photographie obtenue avec un tube sans de la glace (action de lumière concentrée " 11 avril 1859
- Mémoire sur la thermographie " 23 mai 1859.
- Mémoire sur l'action de la lumière sur les métaux amalgamés " 3 sept 1849 en collaboration avec Cornu.
- Note sur l'action de la lumière sur les vins " 24 Nov. 1859
- Note sur l'action de la lumière et de l'électricité " 27 fév. 1860

Son cousin = David François Etienne Pierre Laurent Niepce de Semsey

Né le 12 septembre 1781 à Chalon (Saône et Loire)
 fils de Etienne Pierre Laurent, conseiller procureur du roi en la maîtrise des eaux et forêts de Chalon
 et de Thérèse Maynard de Bassieux en 1814 conservateur des eaux et forêts à Moulins
 baptisé le même jour.

Parrain = David François Maynard de la Rochette, conseiller du roi, contrôleur aux gabelles du Beaujolais,
 bourgeois de Lyon, aïeul maternel

Marraine = Claudine Benoît, épouse de Laurent Niepce, conseiller procureur du roi honoraire en la maîtrise
 des eaux et forêts du dit Chalon, son aïeul paternel.

1799 entré au service à l'âge de 18 ans.

Services = 21 mars 1799 soldat à la 19^e brigade
 2 juin 1800 sous-lieutenant au 4^e régiment d'infanterie légère après sa belle conduite au fort de Bard
 23 juillet 1802 passé au 18 régiment d'infanterie
 30 janvier 1804 lieutenant.
 10 août 1804 aide de camp du général Boyer.
 17 juin 1806 capitaine adjoint d'état-major de la grande armée.
 30 Nov. 1806 aide de camp du général de Hédouville.
 17 X^{ls} 1807. passé au service de Westphalie en qualité de fournisseur du palais du roi Jérôme

21 juin 1808 officier d'ordonnance du roi
 13 novembre 1808, lieutenant aux gardes du corps, chef d'escadron
 1 septembre 1810, major
 4 janvier 1812, colonel
 28 février 1813, commandant le 2^e rég. de Hussards
 Du 1 août 1813 au 1 avril 1814 commandant des gardes du corps
 15 juillet 1814 réadmis comme colonel au service de la France
 16 Nov. 1814 mis à la suite du 2^e régiment de Dragons, devenu le 4^e
 25 Xbre 1815 en non activité
 14 Xbre 1825 lieutenant du roi à l'île de Ré. Sa santé (gastro intestinale) et l'éducation de ses fils
 lui font demander un changement.
 7 juillet 1831 commandant de place à Lyon.
 25 Xbre 1832 commandant de place à Lorient. Ne s'est pas rendu à cette destination et a obtenu divers
 congés de convalescence
 27 juillet 1833 admis à la solde de congé.

Total = 34 ans, 3 mois, 7 jours de services

Du 21 mars 1799 au 22 septembre 1801, armée d'Italie
 Du 1 messidor an II au 31 X an XIII, armée de Bavière
 Vendeuvre au 14 grande armée
 23 oct. 1805 - 17 X 1807 "
 1812 - 1813 au service de la Westphalie, soit 12 campagnes

soit 46 ans, 3 mois, 7 jours de services

D'écornations = Chevalier de la légion d'honneur Décembre 1803
 Ordre de 1^{re} classe de la couronne de Westphalie, 5 février 1810
 Mérite militaire de Bavière après la guerre de Prusse
 officier de la légion d'honneur 30 octobre 1817
 chevalier de St Louis, 1 mars 1815
 Commandant de la légion d'honneur 5 Xbre 1831
 Grand d'honneur pour blessures

Blessures = 3 blessures dans diverses affaires, à la tête, à l'épaule, à la cuisse par des coups de feu, de
 sabre et de baïonnette
 - à travers le torrent de la Doria à la nage sous le feu continu du fort de Bard et entre
 le premier dans la 1^{re} redoute enlevée à l'ennemi.
 - le 18 thermidor an VIII dans la vallée de Fontanabona, blessé d'un coup de crosse sur la tête et
 à l'épaule gauche. Envoyé avec 50 chasseurs à la poursuite des barbots réfugiés dans les
 montagnes de Génes, il enlève une redoute défendue par 200 hommes et où il prend 2 pièces de canon.
 Le même jour il a sauvé la vie à son capitaine en tirant d'un coup de carabine et de deux coups
 de baïonnette deux barbots et l'autrichien qui le tenaient prisonnier.
 Fait prisonnier de guerre le même jour instant.
 après avoir eu son sabre brisé entre ses mains, il fut emmené les pieds et les mains liés par
 un détachement de barbots. Il resta en leur pouvoir pendant 8 heures. Il oublie ses blessures
 retourne au combat après avoir été délivré et il tue 2 ennemis qui ne voulaient pas
 mettre bas les armes.

Appréciations =
 - "un des colonels les plus distingués de l'armée" (baron d'alignement) 8 Nov. 1819
 - Capacités plus que suffisantes - instruction considérable - connaissances militaires étendues
 manière de servir très bonne.
 - M. Dieppe est un officier très distingué, qui pourrait être employé plus utilement que dans les États majors
 de places. Il demande son changement de résidence pour se rapprocher de ses propriétés qui sont en
 Bourgogne. Il ne peut trouver à l'île de Ré les ressources nécessaires pour l'éducation de ses filles. Le seul
 reproche qu'on pourrait lui faire est de se livrer parfois un peu trop à son zèle et d'entreprendre les fonctions
 de son emploi. Du reste, homme de mérite et de talent, digne des bontés de son Excellence et des grâces du Roi

Mariage = Marié à la fille d'un lieutenant général Bavaois, ancien commandant à Düsseldorf, qui reçut fort bien les émigrés et fut tué dans la campagne de Wagram en combattant dans les rangs de l'armée française Alexandre, baronne de Landt, qui lui donna 7 enfants. En 1814 elle écrit à la Duchesse d'Angoulême pour que le ministre de la guerre rende son mari à l'activité de service.

Service en Westphalie = 29 sept. 1809 nommé membre de la commission chargée d'examiner les officiers de cavalerie
12 juin 1812 " " du Directoire d'habillement
à organiser le 2^e régiment de cuirassiers westphaliens.

Lettre au ministre de la guerre = Général ministre,
Si le goût du service militaire, si quelques traits de courage à l'armée d'Italie pendant la dernière campagne sont des titres à votre estime, je viens avec confiance vous présenter ma supplique.
J'ai 19 ans. Je partis comme volontaire lorsque vous repassâtes les Alpes pour reconquérir l'Italie avec les héros qui nous donne aujourd'hui la paix. Je me suis battu au fort de Bard, à Marengo et dans plusieurs autres affaires. Content de moi, on me donna le grade de sous-lieutenant dans la 4^e demi-brigade d'infanterie légère.
Notre corps d'officiers devenu trop nombreux, je fus réformé par la loi du sort.
Je me suis donc trouvé sans place; mais, ne pouvant exister dans l'apathie, le commandant de la place de Lyon, le général Petit, qui m'avait remarqué, m'a confié la conduite à Berna d'un détachement de osesits. Je passai avec l'intention bien prononcée de remplir ma mission avec exactitude.
Mais, général ministre, cette occupation militaire n'est que temporaire et je désire me consacrer à cet état.
Du courage, un peu de mathématiques et de dessin, une santé robuste et à l'épreuve tous les moyens que j'offre à ma patrie et que je vous supplie d'accepter pour elle.
Je joins ici copie collationnée des certificats que m'ont donnés mes supérieurs.
Lyon, 18 février au 9.

Rapport sur les incidents de Lurey (allier) octobre 1815
A Messieurs le Président et membres composant la commission créée pour examiner la conduite des officiers de tous les grades qui ont servi pendant l'usurpation.
Le chevalier Niepce, colonel à la suite du 4^e régiment de dragons, voulant satisfaire aux dispositions de l'ordonnance de Sa Majesté Louis XVIII et mettre sa conduite à découvert, a l'honneur de vous dire :
Que le 12 Mars dernier, un officier d'ordonnance, envoyé de Lyon par le général Bertrand, apporta au 2^e régiment de dragons de la Reine, aujourd'hui 4^e de la même arme, en garnison à Moulins, de se mettre sur le champ en route pour rejoindre à l'armée de Bonaparte qui venait d'arriver à Lyon.
Cet ordre pressant, donné au nom de l'Empereur, devait être exécuté sur le champ. Mais, l'accord avec le colonel commandant le régiment, il fut décidé de ne pas le mettre à exécution et dans l'écrit signé, que nous nous sommes à cet officier et auquel il put lecture en notre présence, nous motivâmes notre refus sur ce que, ayant juré fidélité au roi, nous ne pouvions, sans manquer à l'honneur, fausser notre serment. Cet officier se retira avec l'écrit et nous ne le revîmes pas.
Le lendemain 13, nous partîmes pour Gien d'après les ordres que nous avions reçus de Son Altesse Royale Monsieur. C'est là que nous devions en attendre l'arrêt.
Ce fut dans cette ville qu'un chef d'escadrons vint de la part de Bonaparte nous apporter l'ordre positif d'aller le rejoindre à Fontainebleau, où il était déjà arrivé. Nous refusâmes d'obéir.
Quelques jours après, on nous intima l'ordre de nous rendre à Orléans. A une demi-lieue de cette ville, un aide de camp du général Dajot, nous ordonna d'arborer la cocarde tricolore. Le 1^{er} cuirassier marchait de brigade avec nous.
Arrivés à Orléans, tous les colonels s'étant rassemblés, nous nous rendîmes chez le commandant en chef de l'armée de la Loire pour le consulter sur l'ordre que nous venions de recevoir.
Ce commandant, dont nous connaissions l'attachement à la personne du roi, nous parut très embarrassé sur le conseil qu'il avait à nous donner. Il crut devoir nous dire qu'en raison des circonstances qui paraissaient alarmantes et le départ de Sa Majesté hors de son Royaume, Bonaparte s'étant déclaré chef de l'Etat, nous devions pour le maintien de l'ordre prendre la cocarde tricolore. Le commandant semblait partager vivement la peine que nous éprouvions à exécuter un pareil ordre.

M. le Maréchal Gourvion Saint-Cyr arriva ce soir même à Orléans et en prenant au nom du roi le commandement de l'armée, nous dit que nous avions été trompés et qu'il fallait reprendre la cocarde blanche.

Notre régiment, alors 2 dragons, fut le seul qui obéit sans murmurer à ce nouvel ordre. Officiers et soldats, tous conservaient la plus exacte discipline et, pour la maintenir, nous demandâmes et obtînmes de sortir d'Orléans et nous fîmes cantonner à la Ferté S. Aubin.

Le gouvernement Bonaparte s'étant organisé, 5 à 6 jours après notre départ d'Orléans, le nouveau ministre de la guerre nous ordonna d'arborer la cocarde tricolore et de nous rendre à Paris pour y être passés en revue par l'Empereur.

Alors, ne voulant pas porter les armes contre le roi ni contre ses alliés, je revins à Orléans y rejoindre le dépôt du régiment.

Voici le dire, messieurs, la conduite que j'ai tenue dans cette ville, m'a mérité l'estime de tous ses concitoyens. J'ai eu, par ma fermeté, la satisfaction d'empêcher à l'église de cette ville, le jour de la Fête-Dieu, un scandale qui aurait pu avoir ses suites fâcheuses. Un parti assez nombreux voulait faire chanter aux prêtres officiants un Domine salvum fac imperatorem. Déjà une nuée épouvantable faisait craindre une scène tragique. J'élevai la voix. Le ton que je pris en imposa. Les séditieux se turent; l'office s'acheva et le Domine salvum ne fut pas chanté.

Le 27 mai, je reçus ordre du ministre de la guerre de me rendre à Troyes pour y être employé sous les ordres du général Comte de France, au dépôt général de la cavalerie de Rhin et de Moselle. Les fonctions n'étant qu'administratives, j'obéis et le général commandant, satisfait de mon travail, m'honora de son suffrage, qui est déposé au ministère de la guerre.

Le 6 juin, un nouvel ordre du ministre de la guerre m'envoignit de rejoindre mon régiment qui était à la grande armée. Guidé par les mêmes principes, je restai au dépôt général. Je savais que l'on voulait m'employer contre les Vendéens, si je retournais à Poitiers, où était le dépôt du régiment et je tenais plus que jamais au serment de fidélité que j'avais prêté à la Majesté.

En retour de Louis XVIII dans sa capitale, le général Comte de France et moi, nous nous exprimâmes d'envoyer notre soumission pure et simple au roi et de reprendre la cocarde blanche.

Le 17 juillet, j'étais à Lurey-le-Sauvage, département de l'Allier, avec les dépôts de cavalerie que m'avait confiés le général Comte de France. L'esprit du peuple de cette commune était très mauvais, et le drapeau tricolore flottait encore sur le clocher de cette ville. Je commençai par faire prendre la cocarde blanche à la troupe que je commandais et après avoir fait enlever le drapeau flottant au clocher de la paroisse, je le fis remplacer par un drapeau blanc.

Le soir même, une foule de malveillants, ayant séduit des chasseurs du 8^e, se portèrent sous les fenêtres du Maire et de celles du commandant de la garde nationale, pour les rassurer en criant: « à bas les royalistes. » Je fus compris dans ce nombre. Les principaux habitants de la commune m'avertirent que mes jours étaient en danger, qu'il fallait fuir, si je ne voulais perdre la vie.

Adon de suivre les conseils deshonorants pour moi, je me rendis seul sur la place où était le rassemblement. Bientôt j'y fus entouré de groupes qui me bousculèrent et me pressèrent vivement. J'ordonnai à un trompette de sonner la générale. Mes soldats prirent les armes et après avoir mis ma troupe en bataille, je fis former le cercle. Placé au centre, je haranguai mes soldats en m'élevant fortement contre les perturbateurs de l'ordre public et menaçant de faire fusiller sur le champ celui qui prendrait part au désordre en appuyant de son assistance ceux qui se permettaient d'arracher le drapeau blanc, signe de ralliement autour de Sa Majesté Louis XVIII. Cette harangue persuada et ma courtoisie ferma en imposa aux plus méchants des habitants qui, un instant avant, menaçaient mes jours par leur provocation.

Après cette scène, j'eus la satisfaction de voir renaître le calme. Les honnêtes gens se réunirent pour se livrer à la joie. Toutes les maisons furent illuminées et les cris de « Vive Louis XVIII! Vivent les Bourbons! » remplacèrent les vociférations des Jacobins qui se retirèrent.

Le lendemain, une autre scène renouvela toutes les inquiétudes de la ville. Deux régiments de dragons étant arrivés à Lurey pour y prendre leur cantonnement ou dans les environs, manifestèrent leur mécontentement de voir sur le principal clocher de la commune flotter le signe sacré du royaliste. L'armée n'ayant pas encore reçu l'ordre de reprendre la cocarde blanche.

Sur les 5 heures du soir, les soldats de ces régiments, excités par les malveillants de la ville, se portèrent avec eux sur la place et de là au clocher, où était fixé le drapeau blanc. Après avoir fait feu sur lui, ils l'arrachèrent et le mirent en pièces aux cris de « Vive l'Empereur! »

J'allai sur le champ m'en plaindre aux chefs de ces corps. Ils me répondirent que j'avais eu tort de tant me presser. Que les militaires, portant encore la cocarde tricolore, ils ne pouvaient pas répondre de leurs soldats qui voyaient un nouveau

signe de ralliement qu'ils ne pourraient pas encore reconnaître.

Je leur objectai que le vœu général des Français se prononçant pour la famille des Bourbons, on ne pouvait sans crime se refuser à se ranger sous leurs étendards si justement désirés. Je leur ajoutai que j'allais replacer un autre drapeau blanc et que, s'il était de nouveau insulté, j'en ferais mon rapport au général Comte de France qui l'adresserait au Ministre de la guerre qui sûrement ne manquerait pas de le mettre sous les yeux de Sa Majesté. après cette déclaration, je me retirai.

Je me rendis ensuite chez M. le Maire de Lurey et, conjointement avec lui, son adjoint et le commandant de la garde nationale, accompagnés d'un piquet de mes chasseurs, nous replaçâmes sur le clocher le drapeau blanc que j'y ai maintenant et fait respecter.

Telle est, Messieurs, la conduite que j'ai tenue pendant le séjour de Bonaparte en France. Je sais qu'elle a déjà été approuvée par Son Excellence le Ministre de la guerre, le Comte Gouvion St Cyr. Enfin, je dois ajouter que l'on ne me fera pas un crime d'avoir vu le Prince Jérôme, lors de son passage dans cette ville. J'avais été colonel commandant ses gardes du corps; j'avais reçu de sa munificence des preuves certaines de sa bienveillance. Pourrais-je faire faillir le sentiment de la reconnaissance? Je cédaï à son impulsion. Je le vis. Il m'accueillit avec bonté; mais, inébranlable dans mes principes. Le sentiment naturel et dont je crois devoir me honorer, ne diminua en rien l'attachement que j'avais voué au roi et à son auguste famille.

Je désire que ma conduite, que je viens de mettre au jour, me rende digne de votre estime et me mérité votre approbation.

quelque soit mon sort, je ne trahirai jamais le serment que j'ai prêté au roi entre les mains de S. A. R. Mgr le Duc d'Angoulême, lorsqu'il me reçut lui-même, sur la place publique de Bourges, chevalier de St Louis. Si auolade que ce Prince eut la bonté de me donner, dans cette auguste circonstance, l'assurance de mon cœur un sentiment de reconnaissance et d'attachement envers l'auguste famille des Bourbons pour qui je serai toujours prêt, lorsqu'il s'agira de la défense du trône et de leurs personnes, à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

Moulins, le 25 octobre 1815.

Le colonel chevalier Niepce

Attestation du Comte Auguste de Pons, sous préfet de Moulins, du 25 octobre 1815
et du préfet de l'Allier à la même date.

Le tout fôiré des archives de la Guerre

Léopold Niepce, conseiller à la Cour d'appel de Lyon en 1885

habitait 8^e Rambert l'île Barbe en juin 1885

auteur d'ouvrages d'histoire et d'art.

Claude Niepce

receveur des consignations aux bailliage et chancellerie
de Chalon sur Saône était mort en 1786
et de Claudine Barvaunt vivait encore en 1786

Etienne Pierre Laurent

et Géorgie Maynard de Bassieux
conseiller procureur du roi en la maîtrise des eaux et forêts de Chalon
en 1814 conservateur des eaux et forêts à Moulins

David François Etienne Pierre Laurent de Semecy ^{Niepce}

né le 12 septembre 1781 à Chalon
colonel de cavalerie
et Alexandrine baronne de Zandt

7 enfants

Claude Niepce

ancien grade de l'infanterie de marine
très habile mécanicien
Va trouver Niepce à Nice en 1795
revient à Chalon 23 juin 1801
mars 1810 quitte Chalon
l'en va à Kew près Londres
1827 tombe malade d'épuisement

Joseph Nicéphore Niepce de S'Victor

Né à Chalon le 7 mars 1765
28 avril 1786 entre à l'Oratoire
août 1789 quitte l'Oratoire
10 mai 1792 sous lieutenant
août 1794 Dimissionne
juillet 1794 épouse Agnes Romero
+ à S. Loup de Varennes le 5 juillet 1833

Isidore Jacques Marie Joseph

Né à Nice le 4 avril 1795
garde du corps 16 juin 1814
Dimission le 14 juin 1821

Joseph Bernard

Né à Chalon le 12 août 1766
28 avril 1786 entre à l'Oratoire
1787 prêt de pension à Augers
1792 quitte l'Oratoire

Curriculum vitae

- 7 mars 1765 - Naissance à Chalon sur Saône, 9 rue de l'Oratoire
- fils de Claude Niepce, receveur des consignations aux baillages et chancellerie de Chalon
et de Claudine Barrault
- Etudes d'humanités et de philosophie à Chalon dans l'ancien collège des jésuites.
- 13 avril 1786 - entre à l'Institution de Paris.
- 28 avril 1786 - reçu à l'Oratoire et prise de l'habit oratorien.
- avril 1787 - envoyé à Angers régent de 6^e. Son frère Bernard y est envoyé comme préfet de pension.
- septembre 1788 - envoyé à Broges régent de 6^e
- août 1789 - mécontent, quitte Broges et l'Oratoire et retourne à Chalon. Bernard reste à l'Oratoire.
- 10 mai 1792 - sous-lieutenant au 42^e régiment d'infanterie, ci-devant Limousin. Son titre d'ex oratorien lui vaut ce grade.
- 16 juin 1792 - son arrivée au dit régiment.
- 4 janvier 1793 - embarqué à Ajaccio avec son régiment pour une campagne en Sardaigne.
- 9 mars 1793 - rentré en France.
- 6 mai 1793 - nommé lieutenant, passe avec son régiment à l'armée d'Italie, assiste à 2 batailles.
- 8 mars 1794 - adjoint à l'adjudant général Frothier, mais le typhus et sa mauvaise vue le forcent à quitter l'armée.
- Malade, l'arrête à St Roch, près de Nice. Soigné et sauvé par une dame Roméo.
- juillet 1794 - dont il épouse la fille Agnès Roméo, veuve de l'avocat Mignot, mère de 2 enfants.
- août 1794 - envoie sa démission au ministre de la guerre.
- 4 avril 1795 - naissance de son fils Jacques Marie Joseph Nidore.
- 20 Nov. 1795 - nommé administrateur du district de Nice.
Son frère aîné Claude va le voir à Nice. Ils se communiquent leurs projets.
- 23 juin 1801 - retour à Chalon des 2 frères. Ils vivent en ville et dans leur propriété du Gras à S'houp de Varannes.
Ensemble, ils imaginent plusieurs machines fort ingénieuses mais dont ils ne tirent aucun profit.
- 3 août 1806 - Brevet d'invention pour un pyroscopore qui leur vaut les compliments de Carnot. Motent à explosion, 80 ans avant l'automobile.
Essais sur la Saône et sur l'étang de Batterey et sur la Seine à Bercy.
- Pompe hydro-statique qui leur vaut les encouragements du gouvernement impérial.
- Essais pont Nivet du sucre de la betterave et de la courge, en réponse au blocus anglais.

1813

- La lithographie découverte par l'allemand Senefelder venait d'être introduite en France par M. de Laëyrie. Tout le monde veut en faire. Niepce aussi. Mais les pierres coûtaient fort cher. Il ramasse sur la route des pierres qu'on allait casser et dont la nature lui semblait de celle des pierres lithographiques. Il commence, à l'aide de nombreux vernis qu'il compose, une série d'essais infructueux. Il essaie l'étain.
- Il essaie de remplacer le crayon lithographique comme il avait remplacé la pierre, puis il veut que ce soit la lumière qui fait elle-même le dessin. Désormais, il n'a plus d'autre pensée.

1814

- Les événements politiques arrêtent un instant ses recherches.

mars 1816

- Culture du pastel et recherches sur son principe colorant. Il réussit à en tirer une feuille colorante d'une beauté comparable à celle de l'indigo.
- Son frère Claude part pour l'Angleterre et s'installe à Kew près Londres pour y faire des essais de son moteur.
- Resté seul, Nicéphore fixe sa résidence à la propriété de Gras et reprend la suite de ses travaux.

12 avril 1816

- Il construit une sorte de chambre obscure en adaptant une lentille à une boîte. Il obtient peu à peu de véritables impressions à effet lumineux inverse, c'est-à-dire des plaques sur lesquelles les tons blancs de la nature sont représentés par des noirs.
- Puis il songe à transformer ces plaques en plaques propres à la gravure.
- il obtient son premier cliché négatif.

1816 - 1825

- Trouvant que les produits qu'il emploie, ne sont pas assez sensibles à la lumière, il en recherche d'autres : du chlorure de fer ou du bioxyde de manganèse qui ne font rien de bon, du phosphore qui lui brûle les doigts, de la résine de gaiac qui n'est qu'un progrès vers les matières blanchissant au lieu de noircir à la lumière, car d'autres résines offrent cet avantage.
- à partir de 1818, un peu découragé, Nicéphore n'entretenait plus guère Claude de cette pénible recherche, sans pourtant y renoncer.

1822

- Il obtient sur étain poli ou sur verre des copies fidèles de gravure à l'aide d'un vernis bitumineux (Bitume de Judée) de sa composition.

1824

- Il réussit définitivement à fixer sur des écrans préparés les images de la chambre noire. Si les résultats étaient imparfaits, on pouvait déjà déclarer le problème résolu.

25 janvier 1826

- Première lettre de Daguerre qui tâte le terrain. Niepce répond avec tant de réserve et de circonspection que le peintre, très dans sa curiosité et vexé d'être deviné, se tient coi pendant une année.

janvier 1827

janvier 1827

- Connaissance faite de l'habile graveur Lemaitre (correspondance entre eux de 1827 à 1829)
- 2^e lettre de Daguerre qui n'avancait guère sans ses tentatives personnelles. Niepce répond : « Depuis quatre mois je ne travaille plus ; la mauvaise saison s'y oppose absolument. J'ai perfectionné d'une manière sensible mes procédés pour la gravure sur métal. Mais les résultats que j'ai obtenus ne m'ayant point encore fourni d'épreuves assez correctes, je ne puis satisfaire le vœu que vous me témoigniez. Je dois sans doute le regretter plus pour moi que pour vous, Monsieur, puisque le mode d'application auquel vous vous livrez, est tout différent et vous promet un degré de supériorité que ne comporterait pas celui de la gravure ; ce qui ne m'empêche pas de vous souhaiter tout le succès que vous pouvez ambitionner. »

mars 1827

- Daguerre lui envoie ce qu'il appelait « un dessin fumé », joli dessin à la sépia, terminé par un des moyens chimiques qu'il adoptait pour saisir les impressions lumineuses.

juin 1827

- Niepce envoie une planche d'étain représentant une Ste Famille du graveur Lemaitre, creusée à l'aide dans les parties non impressionnées, mais soigneusement lavée des traces de Daguerre qui eussent pu mettre l'insincère Daguerre sur la bonne piste

automne 1827

- va en Angleterre rendre visite à Claude tombé malade d'épuisement. A Paris, il visite Daguerre - Connaissance faite avec le savant Francis Bauer.

8 Xbre 1827 - envoie un mémoire sur la découverte d'l'acide arsénieux royal de Londres, avec des épreuves. Mais comme il refuse de faire connaître son secret, l'Académie lui retourne le tout.

- Il renvoie Daguerre au retour d'Angleterre, reste en correspondance suivie avec lui, et, après de longs pourparlers, Daguerre se rend à Chalon

14 Xbre 1829 - signature du traité entre Daguerre et Niepce

5 juillet 1833 - Mort subite, par congestion cérébrale, à St-Loup de Varennes. 1^{re} à 69 ans.
